

Les grands explorateurs: La Mission Marchand (Congo-Nil)

Ivoi

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Note sur la transcription: Les erreurs clairement introduites par le typographe ont été corrigées. L'orthographe d'origine a été conservée et n'a pas été harmonisée.

La Mission Marchand

(CONGO-NIL)

[Illustration: LE COMMANDANT MARCHAND]

Les Grands Explorateurs

PAUL D'IVOI

La Mission Marchand

(CONGO--NIL)143

[Illustration: logo]

PARIS FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS 78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

A M. LE COLONEL BINGER

Dédier à un héros de l'exploration africaine, ce livre qui relate l'histoire d'un autre héros du Continent noir, c'est, me semble-t-il, réunir deux frères d'armes dans une même pensée.

_Et c'est ce que je fais avec le respect profond, avec l'immense tendresse que je ressens pour tous ceux qui sont allés là-bas, fau-

cheurs de France, faire la moisson d'honneur._

PAUL D'IVOI.

28 mai 1899

AVANT-PROPOS

Dans ces vingt dernières années, les Européens se sont partagé l'Afrique.

Deux peuples surtout ont réussi à se faire la part large: l'Anglais et le Français.

Le premier occupa le Sud de l'Afrique, du Cap de Bonne-Espérance aux grands Lacs; puis il s'implanta au Nord-Est du Continent noir, occupant _effectivement_ l'Egypte et _nominalement_ la Nubie.

La France, elle, appuyée au Nord sur sa vieille colonie algérienne; à l'Ouest, sur ses établissements du Sénégal et du golfe de Guinée, étendit son influence sur la plus grande partie du bassin du Niger, conquit la côte d'Ivoire, le Dahomey, le Congo, tandis qu'à l'extrémité opposée de la terre africaine, elle plantait son drapeau à Obock, Djibouti et Tadjourah.

Tout naturellement la Grande-Bretagne devait être tentée de réunir l'Egypte au Cap, et la France de joindre le Soudan et le Gabon au territoire d'Obock.

De là, deux mouvements d'expansion, _perpendiculaires l'un à l'autre_ et appelés fatalement à se contrecarrer.

Si les soldats et fonctionnaires de la République soudaient l'Ouest africain à l'Hinterland d'Obock, les Saxons se trouvaient

coupés du Cap; si, au contraire, les sujets de S. M. la Reine Victoria pouvaient faire leur trouée, l'importance de nos établissements de Tadjourah était considérablement diminuée, et la liberté de l'Abyssinie, _notre alliée naturelle_, était compromise.

Voilà pourquoi l'on organisa la mission Congo-Nil. La route de pénétration des Anglais vers le Sud ne pouvait être, de par la configuration du pays, que le lit du fleuve autrefois rougi par Moïse. Donc une mission, partie du Congo et venant occuper une agglomération quelconque sur les berges nilotiques, assurait le succès de la France dans cette course aux territoires.

Par malheur, la chose une fois décidée en principe, on hésita beaucoup.

Le commandement fut d'abord donné, puis retiré au lieutenant-colonel Monteil, lequel, pour se venger--se venger ainsi qu'il convient à un officier de grand mérite et de grand cœur--exécuta cette marche de 4.000 kilomètres, admirée par tous, qui le conduisit, de l'Atlantique au lac Tchad et du lac Tchad à la Méditerranée.

Enfin, au début de l'année 1896, le commandant Marchand[1] fut désigné pour former et diriger la mission.

[1] Marchand était seulement capitaine à cette époque; il n'obtint le quatrième galon qu'à son arrivée à Fachoda.

Toutefois, dans le récit, nous l'appellerons commandant, parce que tel est le _titre_ donné aux chefs de mission, quel que soit leur _grade_.

Nous n'avons point l'intention de suivre pas à pas l'héroïque explorateur. Nous voulons seulement utiliser nos correspon-

dances particulières, pour relater, d'après les acteurs mêmes du drame, les principales étapes d'une expédition qu'en des temps moins prosaïques, les poètes eussent chantée.

28 mai 1899.

PAUL D'IVOI.

La Mission Marchand

(CONGO-NIL)

AVERTISSEMENT

Un mot de préambule s'impose. La traversée de l'Afrique par la colonne Marchand a duré trois années.

Elle a eu ses péripéties romanesques que nous raconterons sans rien exagérer, sans rien atténuer. Les épisodes qui vont suivre sont, nous le garantissons, strictement conformes à la vérité.

C'est du reste dans des rapports anglais que nous avons puisé. Les termes des conversations ne sont pas textuels, cela est certain, mais les idées ont réellement été exprimées dans les circonstances que nous rapportons.

CHAPITRE PREMIER

A LÉOPOLDVILLE

--Ainsi, Jane, vous êtes certaine que ces Français veulent atteindre le Nil.

--Oui, mon cher père, _ils veulent ainsi_.

--Vous tenez vos renseignements de source certaine?

--Absolument certaine.

--Puis-je vous _demander votre source_?

--Non, mon père; il n'est pas convenable qu'une jeune personne confie certaines choses à ses parents. Tout ce qu'il est juste et décent de vous dire, c'est que vous pouvez tenir pour absolument véridiques mes affirmations.

Ces répliques s'échangeaient, le 8 novembre 1896, entre mister Bright, _agent libre_ anglais et sa fille, miss Jane, gracieuse personne qui, lorsque la bizarrerie de son caractère le permettait, résidait auprès de ce personnage à Léopoldville, _alias_ Stanleypool, capitale de l'immense territoire connu sous les noms de Congo belge ou d'Etat indépendant du Congo.

Un mot d'explication est ici nécessaire.

L'Angleterre, indépendamment de ses agents consulaires officiels, entretient à l'étranger des _agents libres_.

Ceux-ci, n'ayant aucune attache gouvernementale, peuvent être désavoués quand les circonstances l'exigent.

De là, pour eux, une liberté de mouvements absolue.

Ils peuvent tout dire, tout faire, tout oser, sans engager la responsabilité métropolitaine, et ils usent de cette faculté, avec un sans-gêne, avantageux pour Albion, mais extrêmement préjudiciable aux intérêts des nations _amies_, que leur mauvaise étoile place sur le chemin du peuple mercantile par excellence.

Mister Bright et la jolie Jane étaient debout sur le débarcadère en pilotis, établi sur la rive gauche du Congo.

En cet endroit le fleuve s'élargit en un lac circulaire.

Au loin, en face d'eux, ils apercevaient les quelques maisons et cabanes dont l'ensemble forme la station française de Brazzaville.

Les comptoirs de la maison Daumos, entourés de plantations de goyaviers, d'avocatiers ou arbres à beurre, dont les fruits violets contiennent une pulpe grasse assez semblable au beurre d'Isigny, s'alignaient avec leur wharf de bois, au bord même du fleuve.

Les Anglais braquaient leurs lorgnettes sur ce point, au voisinage duquel des noirs de la race Obamba, les plus beaux de formes et de visage de tout le Congo français, travaillaient à l'édification d'un vaste hangar.

--Voilà bien les trois vapeurs, grommelait Bright avec des grimaces mécontentes: _le Faidherbe_, _le Duc-d'Uzès_, _la Ville-de-Bruges_....

--Et les trois chalands en aluminium, continua sa fille,

--Ainsi que les deux chalands en acier et la flottille de pirogues. Il n'y a pas à en douter. L'expédition qui a motivé de tels préparatifs doit être longue et lointaine.

--Le Nil, mon cher père, je vous l'ai affirmé.

--Je vous crois, Jane, je vous crois. Je sais par expérience combien votre tête est solide. Et ces gens doivent remonter le Congo, l'Oubanghi?

--Oui.

--Et après?

--J'ai cru comprendre qu'une fois arrivés à la limite des eaux navigables ils se dirigeraient vers le Nord jusqu'à Dem-Ziber, puis infléchiraient leur marche vers l'Est en contournant les marécages du Bahr-el-Ghazal par les provinces méridionales du Kordofau, en vue d'atteindre le Nil à hauteur de la bourgade de Fachoda.

Bright leva les bras au ciel.

--C'est une tentative insensée. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour échouer.....

--C'est aussi mon avis, dit tranquillement la blonde miss.

--Alors, il vous semble, comme à moi, que ces Français sont fous.

Jane secoua la tête:

--Permettez. Ici, mon avis diffère du vôtre.

--Quoi! vraiment?... avec quatre-vingt-dix-neuf chances d'insuccès...

--De votre aveu même, mon père, il en reste une de réussite. Ils la tentent, audacieux sans doute, mais non fous.

--Vous les défendez à présent?

--Pas le moins du monde.

Et avec un sourire ironique:

--Je vous apporte les renseignements les plus précis; je vous donne le moyen de contrarier tous leurs projets, et vous appelez cela les défendre... Vraiment, mon père, vous êtes plus royaliste que la reine et plus anglais qu'il ne convient... même à un agent libre de l'Angleterre.

Mister Bright ne répondit pas.

Tandis qu'il discutait avec sa fille, plusieurs personnes étaient arrivées sur le quai.

Elles regardaient aussi.

C'étaient des colons, des soldats belges, en vestons et d'jaloué (longs jupons qui remplacent le pantalon) blancs, n'ayant d'attribut militaire que le solaco (casque de toile) orné d'un liseré noir, jaune et rouge, couleurs nationales belges.

Puis quelques Pahouins Sotos de la rive gauche, au torse nu, les hanches serrées par le caleçon large descendant à mi-cuisse.

Tous ces gens avaient des oreilles auxquelles il était inutile de confier ses sentiments secrets.

Aussi, M. Bright appliqua ses jumelles sur ses yeux et se remit à observer ce qui se passait de l'autre côté du fleuve.

Son attention d'ailleurs était justifiée.

Depuis la veille, la mission Marchand était concentrée à Brazzaville.

Ce n'avait pas été sans peine, et l'odyssée de la petite troupe avait été marquée par les pires tribulations.

Ayant quitté la France au mois de juin 1896, le commandant avait débarqué, le 23 juillet, à Loango.

Bientôt ses compagnons l'y avaient rejoint.

C'étaient les capitaines Baratier, Germain, Mangin; les lieutenants Largeau et Gouly, le lieutenant de vaisseau Morin, l'enseigne Dyé, l'interprète Landeroin, le médecin de marine Emily et douze sous-officiers, parmi lesquels l'adjudant de Prat et le sergent Dal.

Une compagnie de tirailleurs sénégalais-soudanais, recrutée à Dakar, formait le gros de la mission.

A peine débarqué, le commandant se trouva aux prises avec de terribles difficultés.

Toute la région comprise entre Loango et Brazzaville (500 kilomètres) était en pleine insurrection.

Les tribus Boubous, Orougous, Inengas et Ivilis s'étaient soulevées, à la voix d'un chef, du nom de Mabiala Niganga.

Sans tarder cependant, on recruta des porteurs, le véhicule humain étant encore le seul moyen de transport dans cette région, dite civilisée, par comparaison avec les territoires que devaient traverser les explorateurs.

Mais les noirs infidèles abandonnèrent les cinq cents premières charges dans la forêt de Mayolabé.

Cette expérience démontrait l'impossibilité de gagner Brazzaville, _point origine_ de la mission.

Marchand alors s'adressa au gouverneur, M. de Brazza Avant de s'engager dans les solitudes africaines, il fallait déblayer la route.

Le pionnier de la civilisation était contraint de commencer son voyage par une expédition militaire.

Il n'hésita pas.

M. de Brazza proclama l'état de siège, remit à l'officier le commandement des troupes du Congo, et la guerre commença contre les rebelles.

Guerre terrible dans la brousse, inconnue à quelques kilomètres de la route suivie par les caravanes.

Guerre où chaque touffe d'arbres, chaque ravin cachent une embûche.

Guerre où l'intelligence, avec une poignée d'hommes, doit avoir raison de tout un peuple auquel appartient l'avantage énorme de la connaissance du terrain.

Et comme si ces obstacles, capables de décourager les plus vaillants ne suffisaient pas, la terrible fièvre des bois, la fièvre hématurique bilieuse s'abat sur le chef aimé, en qui tous ont mis leur confiance.

Ecrasé par la douleur, pâli, les yeux caves, trop faible pour marcher, le commandant conserve toute son énergie morale.

Dans un palanquin grossier, des noirs le portent; et, dominant la maladie, il se montre partout, il prévoit tout, entraînant ses soldats, repoussant l'ennemi.

Mais ses forces s'épuisent.

Le 30 septembre, il arrive mourant à Loudima.

Est-ce que l'expédition, qui sera une gloire pour la France, va échouer?

Est-ce qu'à Loudima, on dressera, sous les grands arbres, la petite croix de bois qui, dans les solitudes du Continent-noir, dit au passant:

--Salue, un Français est mort ici!

Non, l'ange du dévouement est à Loudima.

C'est une sœur de charité, une de ces humbles et courageuses femmes qui vont là-bas, insoucieuses du climat torride, des dangers sans nombre, pour combattre la mort, pour la vaincre souvent, et, si cela est impossible, pour dire au moribond la suprême parole d'espoir.

Elle s'installe au chevet du malade, exécutant les prescriptions du médecin comme un soldat exécute sa consigne.

[Illustration: CARTE ITINÉRAIRE DE LA MISSION MARCHAND]

Seulement elle prend son mot d'ordre au ciel, et quand le fiévreux a bu la potion calmante, elle prie.

Et l'officier sent ses forces renaître.

La fièvre s'enfuit.

En avant!

Que l'on ne perde pas une heure, pas une minute.

La France attend que ses fils marchent, qu'ils marchent sans trêve, pour aller là-bas, sur la rive du Nil où retentit naguère le tumulte des armées des Pharaons, planter un rectangle d'étoffe tricolore qui représente son honneur.

Les rebelles ont profité de l'inaction forcée des troupes françaises pour se reformer.

Dans les fourrés qui avoisinent les rivières Nigré et Zefou, où les caoutchoucs sauvages, les bananiers, les dikas, les manguiers entrelacent leurs branches, entre lesquelles serpentent la vigne sauvage, le raphia ou liane à vin, l'owalo, ronce produisant de l'huile, l'ézigo, le m'pano, plantes tinctoriales, et l'acoumé, lierre dont la sève desséchée est utilisée comme cire; dans ces fourrés, les rebelles se sont fortifiés.

Retranchements inutiles!

Marchand les presse, les harcèle et finit par obliger leur chef, Mabiala Niganga, à se réfugier dans la caverne d'Oulouma avec quelques centaines de fidèles.

La position est formidable. L'entrée étroite du souterrain est obstruée par des quartiers de rocs.

Il y a sans doute d'autres ouvertures, puisque les assiégés réussissent à se ravitailler, mais elles sont inconnues des Européens.

Après la lutte en rase campagne, est-ce la guerre de siège qui va se dérouler?

Ah! que non pas. Le commandant a hâte d'atteindre Brazzaville, hâte de plonger dans l'inconnu au fond duquel se dessine,

en lettres de feu, ce mot: Fachoda.

Coûte que coûte, il faut forcer l'entrée des cavernes.

Un sergent se dévoue. La nuit il se glisse près de l'orifice et place des boudins de dynamite dont il enflamme la fusée.

Par un hasard providentiel, ce brave échappe aux flèches, projectiles de l'ennemi.

Une explosion se produit, transformant le passage en cratère.

C'est une gerbe de flammes, une mitraille de roches pulvérisées.

Mais à peine la fumée bleuâtre de l'explosif s'est-elle dissipée que nos soldats, européens et noirs, bondissent en avant.

Ils s'engouffrent dans les cavernes comme un tourbillon.

Rien ne leur résiste.

L'ennemi, surpris par cette attaque soudaine, est décimé.

Des prisonniers nombreux restent entre les mains des vainqueurs, et parmi eux, le chef Mabiala Niganga est mortellement blessé.

Désormais la révolte est décapitée.

Des colonnes volantes sont lancées dans toutes les directions. Les villages se soumettent ou sont détruits.

Terrifiés, comprenant enfin que ni forêts, ni rivières, ni fièvres, ne peuvent arrêter les Français, les indigènes se soumettent.

Et, réaction comique, ces nègres qui, la veille, combattaient pour la liberté, sollicitent la domesticité. Ils demandent à être engagés comme porteurs.

C'est le salut.

Le premier acte du drame tire à sa fin[2].

[2] La campagne avait duré trois mois. En marches et contremarches, les troupes avaient parcouru près de 1.500 kilomètres, et cela était un simple petit supplément à l'effrayant voyage qu'allait entreprendre la mission. Car l'itinéraire Congo-Nil, commençait seulement à Brazzaville. _Quinze cents kilomètres par-dessus le marché_, dans des forêts épaisses, des vallées fortifiées par un ennemi cent fois en nombre..., après cela, on pouvait tout espérer du chef et des soldats.

Grâce à la bonne volonté des populations, toutes les charges sont amenées à Brazzaville, où, le 8 novembre, quatre mois après l'arrivée de Marchand à Loango, la mission se trouve enfin réunie.

L'énergie, déployée par le commandant Marchand dans cette passe difficile, était bien pour inquiéter les agents anglais qui, du quai de Léopoldville, observaient avec une rage continue.

--Que dois-je faire à votre avis, Jane, demanda enfin Mister Bright, qui sollicitait volontiers les conseils de sa capricieuse fille?

--La question est mal posée, mon père.

--Vous trouvez?

--Sans doute. Apprenez-moi tout d'abord vers quel but vous tendez?

--Oh! c'est clair. Des Français veulent arriver au Nil, cela est contraire aux intérêts britanniques...

--Donc un Anglais a le devoir...

--Naturellement.

Il y eut un silence; les causeurs réfléchissaient.

Puis la charmante blonde se rapprocha de son interlocuteur:

--Il faut d'abord télégraphier à l'Amirauté.

--Bien, je _ferai ainsi_.

--Elle pourra ainsi agir de son côté.

--Votre remarque est _droite_.

--Pour nous, mon cher père...

--Pour nous, dites-vous?

--Nous demanderons un fort crédit sur la Banque de Léopold-ville, car, avec de l'argent, on fait tout ce que l'on veut.

Et tous deux, avec cette allure automatique, particulière à leur race, se rendirent au bureau du télégraphe.

Ils expédièrent une longue dépêche, incompréhensible pour les profanes, car les mots avaient une signification particulière, convenue à l'avance avec leurs correspondants.

Le soir même, un petit noir, télégraphiste de ce pays de bois d'ébène, (Uniforme: tout nu, avec une casquette blanche sans visière et à liseré bleu) leur apportait en réponse le télégramme que voici:

«Compris. Crédit illimité. Ordres nécessaires expédiés. Suivre, si possible opération. Envoyer nouvelles fréquentes. Gros intérêts en jeu.»

La signature était:

«Clarence de Ladbroke--Grove--Road--London.»

Ces détails, rigoureusement authentiques[3] étaient indispensables pour montrer les dessous politico-diplomatiques, par suite desquels les obstacles se multiplièrent sur la route; la mission, rendant son succès si improbable, qu'à la nouvelle de son arrivée à Fashoda, un homme d'Etat anglais s'écria:

[3] De même que dans le cours de ce récit, le dialogue n'est pas strictement textuel, mais les idées exprimées et les faits sont d'une absolue exactitude.

--Ce Marchand est un Titan; il escaladerait le ciel s'il lui en prenait fantaisie.

CHAPITRE II

COMME QUOI IL N'EST PAS TOUJOURS COMMODE DE MONTER UNE CHALOUPE

La presse, la photographie, la gravure ont popularisé les traits du chef de la mission Congo-Nil.

De taille moyenne, le visage doux, l'air timide presque, cet air de ceux que la nature a créés pour le mépris de l'argent, et qui n'aspirent qu'à un luxe, le plus coûteux de tous, car le milliard n'en permet pas l'achat, le luxe de l'honneur.

Au repos, il tient volontiers les paupières baissées, laissant à d'autres le souci de briller par d'abondantes paroles.

Mais qu'il se présente une chose utile à dire, les volets de ses yeux francs glissent, laissant passer un éclair, un potentiel intense d'énergie. Alors les bavards se taisent avec une sorte de confusion.

Ils ont reconnu le chef, comme on dit dans l'armée; le chef qui enlève ses subordonnés, par les seules forces de l'attraction et de l'exemple, vers les cimes du dévouement.

Or, le 12 décembre, le commandant, retenu depuis trente-quatre jours à Brazzaville, était assis sur un siège grossièrement façonné avec des tiges de rotang.

Ses yeux se fixaient sur le fleuve, et au delà, sur l'agglomération de Léopoldville, entourée d'immenses champs de manioc, dont la fécule est connue chez nous sous le nom de _tapioca_.

Il était soucieux et grave.

En face de lui se tenait le capitaine Mangin, dont le visage, exprimait également l'ennui.

--Alors capitaine, fit tout à coup Marchand après un silence prolongé, nos derniers convois ne peuvent arriver?

--Non, mon commandant.

--Les porteurs, engagés un jour, se dérobent le lendemain?

--Exactement. On croirait qu'une influence néfaste s'amuse à défaire tout ce que nous faisons.

Les traits du commandant se contractèrent légèrement.

--Je me doute de la nature de cette influence, murmura-t-il.

Et regardant son interlocuteur bien en face:

--Mangin, mon ami, avez-vous fait fouiller les villages des environs?

--Non, commandant.

--Eh bien, il faut charger de ce soin et sans retard quelques-unes de nos escouades.

Il se tut un moment encore, puis avec un sourire:

--C'est une bonne précaution, nous la prendrons constamment désormais.

Le capitaine parut surpris.

--Je m'explique, mon ami. Les indigènes n'attachent pas une valeur monnayée aux pièces d'or.

--En effet. Ils en usent surtout comme parure.

--Justement. Eh bien, je pense qu'autour de nous en ce moment, et plus tard le long de notre route, la grande mode pour les coquettes africaines est, ou sera, de porter en colliers, gorgerins,

bracelets, pendants de nez ou d'oreilles, des disques d'or à l'effigie de Saint-Georges, du roi des Belges ou de l'Etat Indépendant.

Mangin fit un brusque mouvement.

--Vous comprenez, capitaine?

--Parfaitement, répondit le jeune officier.

--Il importe donc de constater la chose. Le nombre des parures dorées nous fera connaître l'étiage exact des inquiétudes anglaises au sujet de notre mission. Il y aura également d'autres signes: je vous les indique sommairement. Vous rencontrerez des cotonnades suspectes, des spiritueux qui nous avertiront que nos chances de réussite augmentent. Enfin, quand vous serez abordé par des chefs noirs armés d'excellents fusils; réjouissez-vous. Ils s'en serviront contre nous, naturellement; mais cela voudra dire que décidément on nous juge capables de toucher le but[4].

[4] _Sic._

Le commandant expliquait cela paisiblement, sans colère apparente contre les procédés employés par l'Angleterre.

Il est vrai que l'irritation n'eût servi de rien.

Les subsides britanniques ne sont pas distribués par les agents officiels, ce sont les _agents libres_ et aussi, hélas! les missionnaires anglicans qui se chargent de ces libéralités.

De telle façon que le gouvernement peut toujours répondre:

--Je n'y suis pour rien, ce sont là manœuvres de particuliers. Je les réprouve sans pouvoir les empêcher, car nous sommes un peuple libre, et chez les peuples libres, l'individu a tous les droits.

Il est bon d'ajouter que, si un citoyen de ce libre royaume s'avisait d'un acte profitable à la France, il serait pendu haut et court; ce qui démontre bien que la liberté, en dépit des dires des philosophes, ne saurait être absolue, sous peine de dégénérer en licence.

--Je pars de suite, reprit le capitaine Mangin. Je conduirai l'une des reconnaissances.

--C'est cela. Avertissez les «cadres».

--Parfaitement.

--Pas de brutalités. Aucune mesure vexatoire. Il s'agit simplement de nous renseigner.

--C'est entendu, mon commandant.

--Surtout pas d'imprudence, regardez sans en avoir l'air. Evitez que les indigènes devinent le but réel de nos mouvements.

Le capitaine inclina la tête, salua militairement et s'éloigna.

Ses collègues Baratier et Germain étaient occupés à surveiller: l'un, le chantier où gisaient les embarcations démontées; l'autre, le hangar où s'amoncelaient vivres et munitions à mesure qu'arrivait un convoi.

Il appela donc de Prat, Dat, trois autres sous-officiers et leur communiqua les instructions du commandant.

Peu après, six petites fractions de la compagnie de tirailleurs prirent les armes, et chacune, suivant le gradé qui l'avait rassemblée, traversa l'étroite zone cultivée, ceinture verdoyante de Brazzaville, puis s'enfonça dans la brousse.

Toutes les reconnaissances rentraient le soir même.

Nulle part, elles n'avaient rencontré de résistance.

Par contre, elles avaient pu constater la justesse des prévisions du chef de la mission.

Partout les jeunes filles, les femmes aux nez épatés, aux lèvres épaisses, aux cheveux crépus, étaient parées des «grigris jaunes» (selon leur propre expression) que les Anglais pratiques appellent: livres sterling ou guinées.

Cela parut amuser énormément le commandant Marchand.

Et ici se place un incident joyeux, qui prouve qu'en véritable héros de France l'officier sait user à l'occasion des moyens[5] spirituels que l'on croirait réservés au seul vaudeville.

[5] Cet épisode réjouissant est authentique.

Le lendemain, 13 décembre, un sergent de race ouolof, faisant partie de la compagnie de tirailleurs, eut une longue conversation avec le commandant.

Il le quitta, le visage convulsé par un rire joyeux, qui découvrait ses dents blanches.

Puis il gagna la berge du fleuve.

Des piroguières okambas, qui avaient amené des volailles et des légumes au camp, étaient étendues sur le sable près de leurs embarcations.

Elles jacassaient, point désagréables à voir, avec leurs faces rieuses, étalant en plein soleil leurs jambes et leurs corps nus. Leur parure rudimentaire: des colliers, des bracelets de poignets

et de chevilles, et un jupon de cotonnade descendant de la taille aux genoux, permettait d'admirer la vigueur sculpturale de ces commères noires.

Le sergent, Mohamed-Abar de son nom, en découvrit une qui, au contact des blancs, avait appris une sorte de «sabir» intelligible.

Et la conversation s'engagea.

Bientôt, le sous-officier parla beuverie et eau-de-vie, sujet de dialogue qui intéresse prodigieusement les populations nègres, sans distinction de sexe.

Il se plaignit de ses chefs, lesquels interdisaient les spiritueux aux soldats attachés à l'expédition.

Bref, il termina en exprimant le regret de ne pouvoir franchir le fleuve pour gagner Léopoldville, où il lui aurait été loisible de se gargariser d'un verre de rhum.

La comédie interprétée par le brave Ouolof eut un plein succès.

La batelière lui offrit de passer sur la rive belge, avec l'espoir de pouvoir, elle aussi, «si carré su verre d'eau-de-vie».

Mohamed-Abar se fit prier.

Il avait parlé inconsidérément. Que diraient ses chefs s'ils apprenaient son escapade?

Pour finir, il se rendit aux raisons de la pirogayeuse, sauta dans l'esquif et débarqua bientôt sur le quai de Léopoldville.

Dix minutes après, toute la ville savait la présence du tirailleur.

Point n'est besoin d'affirmer que mister Bright et miss Jane furent avertis des premiers.

Tous deux se rendirent aussitôt sur le quai.

Mohamed-Abar y était toujours, apparemment fort ennuyé par la curiosité indiscrète des habitants de la cité.

L'agent anglais s'approcha de lui, et, employant le français, non sans certaines syllabes gutturales qui trahissaient sa nationalité.

--Bonjour, brave soldat, dit-il.

Le Ouolof le toisa et, dans son patois naïf:

--Bonjour, toi, pékin. Toi, bonne tête tout plein. Toi dire où Mohamed trouver eau-de-vie?

A cette question, le visage de Bright s'épanouit; d'un buveur, on tire toujours peu ou prou de renseignements.

--Tu veux de l'eau-de-vie?

--Oui, toi dire où?

--Chez moi.

--Toi mercanti alors?

--Non, mais ami des soldats français. Si tu veux m'accompagner, je t'offrirai du cognac et remplirai ta gourde.

Le nègre le considéra un instant d'un air soupçonneux.

--Cognac, ça cher. Toi vouloir beaucoup d'argent.

--Rien du tout. Je te l'offrirai en présent.

--En présent. Toi dire moi pas payer rien.

--C'est cela même.

Du coup, Mohamed lui ouvrit les bras.

--Oh! toi, bon mercanti, viens faire embrasser avec moi.

Et, bon gré, mal gré, il frotta sa face noire sur les joues rosées de l'agent britannique.

Après quoi, tous deux escortés par miss Jane, que cette accolade imprévue avait beaucoup divertie, se dirigèrent vers la maison de Bright.

L'Anglais tint parole.

Ce fut du véritable cognac qu'il versa à son hôte, dans la gourde duquel, suprême libéralité, il vida le contenu de la bouteille jusqu'à la dernière goutte.

Le sergent sénégalais sembla pénétré de reconnaissance.

Il baragouinait d'un ton attendri.

--Oh! toi, bon pékin, aussi bon que cognac. Moi soldat, moi pas si riche. Si toi venir à Brazzaville, moi régaler toi aussi. Toi venir, dis, avec la fille blonde, qui rire de tout ce que Mohamed parler.

La jolie miss fit un signe imperceptible à son père et se rapprochant:

--Est-ce qu'une dame pourrait visiter votre camp?

--Si, si, s'empressa de répliquer le noir, toi pouvoir si toi accompagné avec moi.

Elle minauda:

--Si papa y consentait, nous pourrions peut-être... je n'ai jamais vu un camp, cela m'amuserait.

--Oh! lui consentir tout suite.

En parlant ainsi le Sénégalais se retournait vers Bright.

--Est-ce pas? Toi, consentir... toi venir avec Mohamed.

L'agent, sans défiance, finit par répondre:

--Oui.

Ce qui provoqua chez Jane une véritable explosion de joie.

On discuta longtemps.

Enfin, il fut convenu que Mohamed-Abar déjeunerait avec ses nouveaux amis et que, le repas achevé, tous traverseraient le fleuve et parcourraient le campement de la mission.

Le _breakfast_ fut exquis.

Le sous-officier était l'objet des soins les plus attentifs.

Bright s'occupant de remplir son assiette, Jane d'éviter le vide à son verre, il mangea et but comme savent le faire les noirs quand on leur assure franche lippée.

Mais quelles que copieuses que fussent ses libations, il ne perdit pas de vue le but de son voyage. Pas un mot, pas un geste, n'indiqua à ses amphitryons qu'il avait une arrière-pensée.

En sortant de table, tout le monde était d'humeur joyeuse.

Les Anglais pensaient avoir capté la confiance du tirailleur, et celui-ci était bien certain de les avoir amenés où il le désirait.

On descendit vers le Congo en échangeant des propos affectueux.

Le canot de l'agent libre était amarré à quai.

Le dais rayé de bleu et de blanc fut déroulé, afin de protéger le joli minois de miss Jane contre les caresses brutales du soleil, et la traversée commença.

Curieusement, les Anglais considéraient la petite agglomération de Brazzaville avec ses quatre ou cinq maisons européennes, un peu à l'écart des cases indigènes.

Ils regardaient, en touristes, la construction de ces cases dont le support central est un arbre ébauché, autour duquel se dressent les murs et le toit conique. Bien simples ces habitations. Une seule ouverture, la porte. Deux chambres séparées par une cloison de nattes: la première commune, où l'on reçoit l'étranger, la seconde réservée à la famille, sanctuaire du sommeil, des fétiches domestiques et des coffres contenant la fortune de la maison.

L'embarcation atteignit ainsi la rive française et vint prendre place au milieu des nombreuses pirogues des pourvoyeurs rangées en ligne, la proue sur le sable.

Personne ne sembla faire attention aux nouveaux venus.

Ce qui amena Bright à communiquer à sa fille cette réflexion pleine d'humour:

--Etonnants ces Français. Ils ne se gardent pas plus en pays étranger que chez eux.

Et cette réponse malicieuse de la gentille blonde:

--Que voulez-vous, mon père. _Le mouton qui doit être mangé n'a jamais eu de griffes._

Le proverbe anglais parvint aux longues oreilles de Mohamed-Abar.

Il se détourna pour cacher son large rire silencieux.

Et la promenade commença à travers les paillottes du campement.

Jane semble enchantée.

Tout lui est sujet à étonnement. Les armes en faisceaux, les ustensiles de campement, l'arrêtent, l'intéressent.

Il faut que tout lui soit expliqué.

Avec une ingénuité feinte, elle affirme vouloir conserver le souvenir de sa visite... aux braves soldats français.

Elle tire de son _réticule_, car elle a un réticule, tout comme si elle se promenait à Londres, au lieu d'être en pleine Afrique; elle en tire disons-nous, un mignon petit carnet. De son porte-mine d'or elle trace des lignes d'une écriture un peu anguleuse. Elle dessine même quelques silhouettes de tirailleurs.

[Illustration: CAPITAINE BARATIER.]

Tout doucement, sans en avoir l'air, elle entraîne le sous-officier Mohamed vers le hangar qui abrite les charges.

Là, elle s'extasie.

--Que de rations, que de munitions; jamais la petite troupe du commandant Marchand ne consommera tout.

[Illustration: LES RAPIDES DE L'OUBANGHI A L'ÉPOQUE DES HAUTES EAUX]

Avec une complaisance qui ne se dément pas, le Soudanais répond à ses questions, il pousse l'amabilité jusqu'à interroger ses camarades, voire même les gradés du «cadre européen», quand il ne sait pas.

Et Jane note: tant de rations, tant de cartouches, tant de ceci, tant de cela.

De temps à autre, elle adresse à son père un regard triomphant.

Elle semble lui dire:

--Admirez, voyez comme je comprends bien un service d'espionnage.

Lui, la considère d'un air tendre, ému.

Il se confesse que vraiment il possède une fille exceptionnelle.

Une fille qui fera sa gloire, lorsqu'il transmettra à l'Amirauté les notes si précises, si complètes, que la folle confiance des Français lui permet d'amasser.

L'inventaire du hangar est terminé.

Là, tout près, s'étend le chantier que remplissent les bateaux démontables; on n'a pas encore eu le loisir de les assembler.

Jane a un cri de surprise, un joli cri de jeune fille, tel un gazouillement d'oiseau.

--Qu'est-ce donc que tous ces morceaux de métal? On dirait de l'acier, de l'aluminium. C'est sans doute pour faire des présents, pour vous concilier les bonnes grâces des chefs dont vous traverserez les territoires?

Et comme Mohamed-Abar fait entendre un gros rire sonore:

--J'ai dit une folie, j'imagine, continue-t-elle gentiment; je vois que vous riez de moi. Ce n'est pas bien, mon ami noir; je ne suis pas un militaire, moi, et je ne saurais être tenue de connaître tous vos engins de guerre.

Mais l'Africain paraît confus de s'être laissé aller à l'hilarité.

Il s'excuse, et, de plus en plus complaisant, il explique encore:

--Ce sont là les bateaux démontables de la mission.

--Des bateaux, ces choses-là, se récrie l'Anglaise?

--Mais oui.

--Je ne croirai jamais cela.

Pour la persuader, Mohamed-Abar est obligé de la guider à travers le chantier.

Il lui détaille les opérations de montage et d'ajustage, des différentes pièces des coques, des machines, du pont, des

embarcations.

Cela intéresse bien vivement Jane, car elle ne se lasse pas d'interroger.

Et comme le Soudanais ne se lasse pas de répondre, elle apprend le tonnage, le gabarit de chaque bateau, son tirant d'eau, la force des machines.

Et les pages du carnet se couvrent de notes; le porte-mine court fiévreusement sur le papier.

La visite est terminée.

Les Anglais savent tout; ils ont tout vu, tout sans exception.

Maintenant ils vont regagner leur canot.

Ils peuvent retourner à Léopoldville, leur moisson est complète. Le gouvernement britannique connaîtra les forces dont dispose la mission, tout aussi bien que le commandant qui l'a organisée.

Pas de danger qu'ils se trompent, que les chiffres se brouillent dans leur tête, qu'ils omettent un détail essentiel.

Le carnet est là pour assurer leur mémoire.

Malgré eux, leurs traits expriment le triomphe, et c'est avec une ironie transparente qu'ils disent à leur guide combien ils regrettent de le quitter.

Ils espèrent bien le revoir.

Et Mohamed, qui est un grand «blagueur», comme tous les Ouolofs, leur répond en clignant des yeux le plus comiquement

du monde.

--Moi voir toi tous les jours, fille blonde. Toi jolie; moi triste si pas voir et rire avec toi.

Ce dont Jane s'amuse, s'amuse comme une enfant.

Comme les hommes sont bêtes... tous, tous sans exception... la couleur n'y fait rien. Blancs, rouges, jaunes ou noirs, ils sont hypnotisés par deux yeux de femme et ne soupçonnent pas les complications du cerveau qu'abritent le front poli et la chevelure soyeuse.

Avant la séparation, Mohamed veut absolument conduire les Anglais à la cantine.

Car la mission a une cantine, une grande tente de toile, au milieu de laquelle trône Bouba, la vieille Congolaise, qui rit toujours en montrant ses gencives dont les dents sont absentes; Bouba qui dit à chaque consommateur:

--Bouba, plus dents. Li dents parties, grand voyage. Li dents à ti partir bien plus tôt avant mi miennes reveni.

Elle est coquette néanmoins, la vieille Bouba. Elle a une chemise de soie, jadis verte, qui décollète ses épaules noires, un jupon écossais, et de larges babouches rouges cachent ses pieds nus.

A force de patience, elle a réussi à donner à sa toison crépue, l'apparence d'un chignon, dont l'extrême pointe est cachée sous son chapeau rose.

Bouba s'empresse autour de Jane.

--Quoi ti boi, petit cœur, dit-elle. Soif, bé sur, li souleil routit.

Et ne recevant pas de réponse, elle continue:

--Ti boi _Itoutou_, ti vouloi...

Mais l'itoutou, boisson fermentée extraite des fruits de l'arbre Djoriga (_Aubrya Gobonensis_) ne paraît pas tenter Jane.

La jeune fille hésite; alors Bouba lui montre un petit fût sur lequel est écrit: Porto.

Cela fait partie des provisions de la mission.

--Porto, bonno eau di raisin... li fara la joue rose, ti joulie tout plein.

Alors Jane se décide.

Le porto jouit d'une estime particulière en Angleterre.

Et puis c'est si drôle de se faire offrir du porto, dans une cantine, par un soldat noir.

Quelle aventure, pleine de couleur (sans calembour) à consigner dans sa prochaine lettre à ses amies d'Angleterre, à ses anciennes condisciples de l'institution Phileabog, de Chatham.

Bright, très égayé aussi, s'absorbe dans la confection d'un cognac coktail.

Certainement pour le coktail, le whiskey est préférable à l'eau-de-vie française, mais quand on n'a sous la main que cette dernière, il faut savoir s'en contenter.

A la guerre comme à la guerre. _In the war as in the war._

Soudain, un sergent entre sous la tente.

Celui-ci est un blanc.

Il s'approche des Anglais, et avec politesse:

--Pardon de vous troubler, Monsieur, Mademoiselle, mais monsieur le médecin-major Emily a entendu dire que vous habitiez Léopoldville.

--C'est exact, répond Bright.

--Alors, seriez-vous assez aimables pour me suivre auprès de lui. Il désirerait vivement converser avec vous.

--Converser de quoi, grommelle l'Anglais?

Mais Jane l'interrompt vivement:

--Nous ferons avec grand plaisir la connaissance du docteur. Nous comprenons parfaitement son désir. Après quelques mois de brousse, on est heureux de trouver des personnes avec lesquelles on puisse causer.

Bright opine de la tête.

Et le père et la fille se séparent de Mohamed-Abar en l'invitant à revenir goûter leur cognac à Léopoldville.

Précédés par le sergent qui est venu les chercher, ils se dirigent vers le village de Brazzaville.

A la porte de l'une des maisons, le sous-officier s'arrête.

Il heurte.

Presque aussitôt on ouvre.

--Les personnes que le major a demandées.

C'est un caporal infirmier qui reçoit les visiteurs.

Il les fait entrer, les conduit dans une petite pièce, sombre parce que toutes les ouvertures sont fermées par des contrevents de bois.

Evidemment le docteur craint la chaleur; il se barricade contre elle.

Deux minutes se passent. Un homme au visage souriant pénètre dans la salle.

Il salue avec la plus parfaite aisance:

--Mademoiselle, Monsieur, excusez l'indiscrétion d'un homme privé depuis plusieurs semaines de la vue de personnages avec lesquels il lui soit loisible d'échanger quelques idées.

Cela est dit si naturellement que les Anglais répondent par un sourire agréable.

Le docteur leur tend les mains, ils y placent les leurs.

Mais alors la scène change.

Les traits du médecin se rembrunissent soudain:

Il murmure entre ses dents:

--Oh! oh! qu'est cela?

Il a saisi les poignets de l'agent, de sa fille.

Il leur tâte le pouls.

--Ah ça! que signifie cette plaisanterie, gronde Bright.

M. Emily secoue la tête.

--Vous riez, malheureux, alors que le cas est aussi grave.

--De quoi parlez-vous?

--De votre santé.

--De ma santé, jamais elle n'a été aussi bonne.

--Erreur profonde.

--Erreur?

--Complète. Vous êtes malade à ce point, cher monsieur, et vous aussi, ma gracieuse demoiselle, que, si vous ne vous conformiez pas absolument à mes prescriptions, je ne donnerais pas un penny de votre vie.

Le père et la fille se regardent.

La même pensée est dans leurs yeux.

--Cet homme est fou, positivement fou.

Mais M. Emily reprend:

--Avant tout, il faut vous persuader. Vous êtes atteints de la fièvre jaune.

--Nous!

C'est un cri de terreur qui s'échappe de leurs lèvres au nom de la terrible maladie.

Le docteur les rassure bien vite:

--Ne vous effrayez pas, je vous assure que vous ne courrez aucun danger si vous restez dans cette chambre. Un mois, six semaines suffiront pour vous tirer d'affaire.

--Un mois, six semaines, s'exclament les Anglais.

--Au moins, reprend d'un ton paterne, le docteur redevenu souriant.

Et très sérieusement:

--Mais ne perdons pas notre temps en vaines récriminations.

--Pourtant.

--Il faut avant tout vous séparer des objets qui vous ont communiqué cette vilaine fièvre.

--Des objets qui...?

Bright, Jane regardent autour d'eux avec épouvante.

Ils tiennent leurs mains en l'air, loin de leurs vêtements, comme s'ils craignaient de toucher l'étoffe.

Ils ont peur, une peur atroce.

La jolie blonde a laissé tomber son réticule.

M. Emily s'en saisit, l'ouvre, en tire le carnet de l'Anglaise.

Et le tenant du bout des doigts.

--Voici le coupable, dit-il.

Alors Jane comprend.

Elle se précipite en avant, veut reprendre le carnet.

Doucement le docteur la repousse.

--Ne jouez pas avec la mort, malheureuse enfant, reprend-il d'un ton moitié grave, moitié badin. Ce calepin contient des notes qui vous convaincraient d'espionnage, vous et monsieur votre père, si elles n'étaient l'œuvre du délire qui précède toujours la fièvre jaune.

Et avec une nuance de sévérité:

--Restez ici; vous ne manquerez de rien. Dans un mois, vous en sortirez complètement guérie, je l'espère.

Jane est atterrée.

Sans voix, sans un geste, elle a courbé la tête.

Son triomphe s'est transformé en défaite.

Ce sont les Français qui l'ont jouée.

Ils ont, dans son carnet, des preuves suffisantes pour l'emprisonner, la condamner comme espionne, sans que le gouvernement anglais soit en droit d'intervenir.

Elle tremble, elle enrage.

Mais toute résistance est inutile. Il lui faut se soumettre.

La petite comédie bouffe, organisée par le commandant, était arrivée à sa dernière scène.

A dater de ce jour, le campement français compta deux hôtes de plus.

Les attentions les plus délicates entourèrent les prisonniers.

Et comme un bienfait n'est jamais perdu, la mission trouva désormais les porteurs, les ouvriers dont elle avait besoin.

Tous les obstacles disparurent.

Malgré les pluies diluviennes, les effroyables orages journaliers, la température étouffante (moyenne 37° centigrades à l'ombre) qui, pendant la saison des pluies (octobre à mai), causent à l'Européen une transpiration constante, un ralentissement de la circulation sanguine, un invincible alourdissement du cerveau; malgré tout, les bateaux se montèrent, et, le 13 janvier 1897, le capitaine Mangin quitta Brazzaville avec trois vapeurs qui emportaient ses tirailleurs, des porteurs et onze mille charges.

Le 24 du même mois, le steamer _La Ville-de-Bruges_ suivait avec onze cents charges et toutes les embarcations.

Enfin le 1er mars, le commandant partait à son tour.

Il avait pris passage sur un bateau à marche rapide, et il put ainsi rejoindre ceux qu'il avait envoyés en avant, un peu au-dessus du confluent de l'Oubanghi et du Congo.

Quelques jours avant son départ, le docteur Emily, qui venait, chaque matin, visiter les prisonniers anglais, les avait déclarés guéris.

Lui-même les avait accompagnés jusqu'au bord du fleuve, les avait installés dans une pirogue préparée pour les recevoir.

Mais, avant de donner aux rameurs l'ordre de se mettre en marche, il s'était penché vers Jane et lui avait murmuré à l'oreille:

--Je suis heureux d'avoir sauvé une aussi ravissante personne. Mais ne dédaignez pas de prendre beaucoup de précautions, car dans ces terribles fièvres, ce qu'il faut craindre surtout ce sont les rechutes.

Sur un geste de lui, les pagayeurs imprimèrent à l'esquif une impulsion rapide.

M. Emily salua de la main, cria encore:

--Gare aux rechutes.

Et revint paisiblement rejoindre le commandant Marchand avec lequel il devait s'embarquer.

Nous verrons bientôt si miss Jane et mister Bright tinrent compte de sa recommandation.

CHAPITRE III

LES RAPIDES DE l'OUBANGHI.

L'Oubanghi, principal affluent de la rive droite du Congo, indique, sur une distance d'environ 1.000 kilomètres, la ligne séparative des possessions françaises et belges.

Sa direction générale, en le prenant à partir de son confluent, est d'abord franchement du Sud au Nord, jusqu'à la station de Bangui. En ce point, la rivière s'infléchit brusquement à l'Est.

Jusque-là, la mission ne rencontra pas de difficultés.

La rivière était large, les eaux hautes et la flottille filait rapidement.

Elle franchit ainsi les postes ou les villages de Youmbé, Libembé, Gobé et Béki.

On remarquera que la consonnance _bé_ se retrouve dans tous ces noms.

Et l'on ne s'en étonnera pas en apprenant que cette syllabe signifie dans la langue du pays: agglomération ou endroit habité. Bangui, qui semble faire exception à la règle, n'est qu'une contraction des deux mots Bé Angui.

A Bangui, une halte s'imposait.

En amont de cette localité, en effet, commencent les rapides de la rivière.

C'est une série de passages resserrés, entrecoupés de chutes, qui dressent un obstacle insurmontable entre les biefs inférieur et supérieur du cours d'eau.

Obstacle qui ne surprit pas le commandant Marchand, car il était connu, prévu et étudié depuis longtemps.

Il savait qu'à Bangui, il faudrait transporter les embarcations par terre jusqu'au delà des rapides.

C'était une perte de temps considérable, il est vrai, car les vapeurs et chalands devaient être démontés, tirés à terre, et plus tard remontés; mais, en somme, ce travail s'exécuterait dans de bonnes conditions et à proximité d'un centre populeux, qui fournirait, en hommes et en matériaux, tout ce qui serait nécessaire pour le transport de la flottille.

Enfin on était dans la saison sèche, presque aussi chaude que celle de l'hivernage, mais qui paraît beaucoup plus fraîche, parce que l'humidité a disparu et que par suite la tension électrique est moindre.

Il est à remarquer, en effet, que les Européens supportent parfaitement la chaleur sèche.

L'anémie et la fièvre ne les atteignent réellement que durant la saison humide et orageuse appelée hivernage.

Tout se passa d'abord comme l'avait prévu le commandant.

Tandis que le gros de l'expédition procédait au démontage des embarcations, une section reconnaissait la route de terre.

La route.... un sentier à peine indiqué, côtoyant la rivière à travers la forêt tropicale, inextricable, que désormais les explorateurs devaient rencontrer partout jusqu'aux environs de Tambourah.

Ces éclaireurs se firent pionniers.

Ils abattaient les buissons, les arbres même qui eussent pu arrêter la marche des porteurs.

Bref, après huit journées d'attente, ils rejoignirent leurs compagnons campés autour de Bangui et annoncèrent que le passage était libre.

Le commandant décida que l'on se mettrait en route dès le lendemain.

Il veilla lui-même à ce que tout fût prêt et, le soir, il s'assura que les tirailleurs et les porteurs s'endormaient de bonne heure.

Les noirs sont, en effet, de grands enfants; il faut les surveiller sans cesse, sous peine de les voir se livrer aux danses et aux libations exagérées, la veille d'une marche fatigante.

On devine le résultat d'une pareille préparation.

Les hommes sont sans vigueur à l'heure précise où ils en auraient le plus grand besoin.

La nuit s'écoula sans incident.

Au jour, le clairon réveilla les dormeurs.

Ce fut aussitôt, dans le campement, une agitation de fourmilière.

Rien n'était pittoresque comme le départ de la colonne formée comme celle de la mission.

Les porteurs Beduyrios se rassemblaient autour de leurs charges et chantaient une mélopée barbare où ils célébraient le soleil.

Auprès d'eux, les Fayoudas soufflent dans des cornes de buffle dont ils tirent des sons lamentables.

Les Beggars dansent une sorte de pas sacré, avec accompagnement de cris aigus.

Plus loin les tirailleurs musulmans, tournés vers l'Est, accomplissent les génuflexions et prières prescrites par le Coran.

Tandis que les catholiques, à demi instruits par nos missionnaires, psalmodient en commun un _Pater Noster_ étrange, peuplé de variantes dans le genre de celle-ci:

--Toi bon Dieu, le père des noirs.

Car dans leur conception naïve de la religion, les Africains expliquent ainsi la Trinité:

Le Père est l'ancêtre des blancs.

Le Fils est celui des noirs.

Quant au Saint-Esprit, il s'occupe spécialement des métis.

Après les diverses cérémonies que nous dépeignons succinctement, tous les nègres, musulmans, chrétiens ou autres, éprouvent le besoin de «calmer la jalousie de leurs anciens fétiches».

Tous prennent les amulettes, grigris et autres pendeloques, qui brimballent sur leur poitrine, soutenus par une ficelle.

Ils les regardent avec force grimaces, les approchent de leurs lèvres, leur parlent à voix basse, les portent à leurs oreilles, semblant écouter une réponse imaginaire des mystérieux talismans, vendus fort cher dans les tribus par les sorciers ou les griots troubadours.

Cette dernière opération achevée, les tirailleurs s'alignent devant les faisceaux, les porteurs assujettissent leurs charges sur leurs épaules.

On peut partir.

Un clairon donne un «coup de langue».

--En avant... marche, commandent les officiers.

Les sergents répètent:

--En avant... marche!

Et la colonne s'ébranle.

Un dernier regard à Bangui, puis, ainsi qu'un long serpent, la file d'hommes s'enfonce dans la forêt.

Il fait sombre ici.

La voûte épaisse de feuillage ne laisse passer qu'une lumière vague.

On avance dans une buée grisâtre.

Le grand silence du bois impressionne les noirs. Eux aussi se taisent, l'esprit hanté par les histoires d'esprits malfaisants, au visage de gorille, aux ailes de chauve-souris, dont ces grands enfants s'effraient mutuellement, pendant les jours d'hivernage.

Parfois un froissement se fait entendre sur les flancs de la colonne.

[Illustration: ITINERAIRES des PRINCIPAUX EXPLORATEURS en AFRIQUE AVANT LA MISSION MARCHAND]

C'est un animal, un reptile qui s'enfuit.

Ou bien un claquement sec de mandibules, un cri rauque descendent des branches.

Un oiseau invisible au milieu des feuillées, des lianes, proteste à sa façon contre les intrus qui troublent sa quiétude.

On avance toujours.

Le commandant Marchand, parti des derniers, cause avec les capitaines Mangin et Baratier.

--Eh bien, dit Mangin, depuis Brazzaville, plus d'ennuis. Je commence à croire que nos bons amis, les Anglais, ont renoncé à s'occuper de nous.

Mais le chef de la mission sourit d'un air de doute:

--Vous auriez tort de vous y fier.

--Pourtant!

--Jusqu'ici la navigation du Congo et de l'Oubanghi était facile; les populations chez lesquelles nous avons établi des fortins ne sont pas aisées à soulever. Maintenant les véritables obstacles vont se dresser devant nous. C'est là que nous verrons la main britannique s'étendre vers nous, pour augmenter nos embarras.

--Le croyez vous vraiment?

--Absolument.

Les réponses si nettes du commandant semblent impressionner son interlocuteur. Il baisse la tête, paraît réfléchir.

--Et vous, Baratier, demande Marchand, n'êtes-vous pas de mon avis?

--Si, si, mon commandant, vous n'en doutez pas. Je suis déjà un vieil Africain et, plus d'une fois, j'ai eu affaire avec la nation... amie.

Mangin se rapproche:

--Me permettez-vous une question, commandant?

--Naturellement, mon cher ami.

--Moi aussi, j'ai eu à subir les petites vexations que nos adversaires ne nous ménagent pas; mais toujours j'ai été tracassé à proximité de la côte. Là, en effet, ces bons Saxons s'appuient sur leurs navires, leurs comptoirs... Il me semble pourtant que, dans l'intérieur, leur puissance doit être beaucoup moins grande.

--Erreur!

--Je hasarde une réflexion, sans le moindre entêtement d'ailleurs. Comment peuvent-ils, à la distance où nous sommes, par exemple, agir efficacement?

Le commandant regarde Baratier; le jeune capitaine hoche la tête en homme qui, dès longtemps, connaît la réponse à la question posée.

--Expliquez-lui cela, Baratier, reprend le chef de la mission.

--Bien volontiers.

Mangin se rapproche:

--Je vous écoute.

Et Baratier parle:

--Mon cher collègue, vous avez déjà vu à l'œuvre les agents libres de l'Angleterre.

--Oui, et en dernier lieu, à Brazzaville. J'ai ri aux larmes de l'aventure des «malades malgré eux».

--Eh bien, ces gens, qui sont rarement aussi amusants, ont imaginé une chose géniale.

--Vous m'étonnez.

--Ecoutez et vous partagerez mon opinion.

Lentement, comme pour faire pénétrer mieux ses paroles dans l'esprit de son auditeur:

--Ces agents ont remarqué que les populations noires ont un respect inné, instinctif de l'uniforme.

--Parbleu! moi aussi je l'ai remarqué. Quand j'allais «palabrer» dans une tribu, j'arborais la grande tenue, avec des galons d'or sur toutes les coutures.

--Après la cérémonie, vous vous déshabilliez et tout était dit.

--Dame!

--Voilà où les agents libres sont plus malins que nous.

Et, avec un froncement de sourcils:

--Ils ont inventé un uniforme qu'ils font porter aux noirs.

Mangin éclata de rire:

--Ça, je demande à voir.

--Vous verrez, mon cher collègue, soyez-en sûr, et vous regretterez de voir.

Puis, après une pause:

--L'uniforme est simple. Un baudrier rouge avec des étoiles dorées. Nos gens vont dans les villages, sous couleur de commerce. Ils s'enquièrent, ils s'informent, apprennent ainsi que tel ou tel habitant jouit d'une influence incontestée, soit parce qu'il est un guerrier renommé, soit simplement parce que ses poings sont solides.

--Allez toujours, je vous suis.

--Ils se rendent chez ce personnage, le complimentent, lui déclarent que l'Angleterre chérit les valeureux guerriers ou les lutteurs robustes, exaltent sa vanité en lui affirmant qu'il aurait droit à tous les honneurs. Bref, ils lui confèrent le baudrier rouge avec le titre de «champion de l'ordre» dans le district, et le droit de percevoir une dîme sur ses concitoyens.

Mangin haussa les épaules.

--C'est absurde.

--Pas du tout. Les Anglais ont étudié le noir. L'homme choisi, ayant un signe distinctif, devient aussitôt l'idole d'une partie de la tribu. Enchanté de la façon dont ses mérites ont été proclamés, ravi de pouvoir vivre dans la paresse, grâce à l'impôt dont il frappe ses compagnons, le champion devient un ferme allié de l'Angleterre. Au bout de peu de temps, il est doublé d'un missionnaire qui travaille ardemment à augmenter son pouvoir... et la farce est jouée. Qu'une mission comme la nôtre passe à proximité du village, vite l'agent anglais court à la case du champion. «Ce sont des ennemis, dit-il, ils songent à te déposer et à nommer un champion dans leurs intérêts.» Une telle éventualité serait la ruine pour le bon nègre; aussi il n'en demande pas davantage, il soulève ses partisans et alors, plus de vivres, des flèches ou des coups de fusil qui partent des broussailles; nos traînards sont assommés.

--Mais, gronda le capitaine Mangin, on marche sur le village, on le détruit...

--Vengeance platonique.

--Comment cela.

--Les indigènes l'évacuent à l'approche des soldats. Ils le reconstruisent en quinze jours, et le champion, continuant à régner, reste le fidèle ami de l'Angleterre. Pour la mission, elle continue sa route et les mêmes faits se reproduisent dans la tribu voisine. Au bout de trois ou quatre expériences semblables, on s'aperçoit que l'on a perdu du monde sans avantage appréciable. On se décide à marcher vite, à se bien garder, à maintenir une discipline sévère, sans répondre aux attaques des noirs.

--Et ils en concluent que nous avons peur d'eux.

--Précisément; mais, entre deux maux, il faut choisir le moindre. Il vaut mieux qu'ils chantent notre fuite que notre trépas.

Les officiers restèrent silencieux après ces dernières paroles.

La gravité des responsabilités qui leur incombaient dans ces régions lointaines, sourdement ameutées par les agents britanniques, pesait sur eux.

Leurs regards se portèrent sur la colonne.

C'était d'eux seuls, de leur vigilance, de leur énergie que dépendait la vie de tous les hommes qui les accompagnaient.

C'était d'eux seuls que la France attendait le succès.

Et soudain Mangin s'arrêta.

--A propos, pourquoi la France ne crée-t-elle pas des champions comme l'Angleterre?

Ce fut le commandant qui répliqua:

--Parce qu'elle n'a pas d'agents libres.

--On en envoie...

Le chef secoua la tête:

--Non, mon cher capitaine. Ils doivent venir librement, en colons, et, dans notre pays, le colon manque.

Et avec un soupir:

--Les uns accusent le Gouvernement de ne pas encourager la colonisation. Les autres s'en prennent au caractère national qu'ils disent casanier. Certains prétendent que la tendresse égoïste des mères, plus disposée à former des jeunes gens efféminés que des hommes, est seule coupable.

--Et vous, mon commandant, quel est votre avis?

--Oh! moi... Je crois que tous ont un peu raison. Ce qui nous a rendus casaniers, en France, c'est surtout la prospérité. Pourquoi s'exiler, pourquoi courir les risques des entreprises en pays neufs, quand notre patrie nous assure tout ce que nous pouvons désirer. Aujourd'hui cela commence à changer. Notre dette publique énorme, nos dépenses militaires irréductibles, car elles sont la condition _sine qua non_ de l'existence de la France, l'encombrement de toutes les carrières libérales, dû à l'extension incessante de l'instruction; toutes ces raisons font que les regards de la jeunesse se tournent vers ces possessions françaises que nous autres, soldats, avons conquises pour lui permettre d'en exploiter les richesses. Toute une génération de coloniaux grandit. Dans vingt ans, on verra, en Afrique surtout, qui est en quelque sorte un prolongement du sol de la mère patrie, on verra, dis-je, des

Français s'installer, s'enrichir, faire souche de colons, assurer la conquête pacifique.

Et, avec mélancolie, le commandant ajouta:

--A ce moment, il n'y aura plus de gens, comme il s'en trouve aujourd'hui, pour nous faire un crime de risquer notre existence, afin d'assurer à la France la richesse dans l'avenir.

Marchand s'interrompit.

Un brusque arrêt venait de se produire dans la colonne.

--Qu'y a-t-il donc, interrogea-t-il?

Presque au même instant, le sergent Dat, qui commandait l'avant-garde, accourut tout essoufflé.

--Commandant, cria-t-il du plus loin qu'il pensa pouvoir se faire entendre, le sentier est barré.

--Barré?

Il se rapprocha, arriva devant le commandant, et, prenant la position règlementaire:

--On a établi en travers du sentier, déblayé ces jours derniers par nos éclaireurs, des abatis d'arbres. C'est une véritable barricade, épaisse d'au moins trois ou quatre cents mètres.

Le commandant haussa les épaules:

--En quarante-huit heures, le passage sera rétabli. Que l'on campe ici. Les porteurs seront employés comme ouvriers. Que l'on fauche tous les buissons dans un rayon de cinq cents mètres,

afin que, la nuit, nos projecteurs électriques éclairent le terrain dénudé et s'opposent à toute surprise.

Puis, se tournant vers les officiers:

--Pour vous, messieurs, des reconnaissances dans toutes les directions. En avant des abatis surtout. Il s'agit de savoir si d'autres obstacles n'ont pas été créés, entre ce point et celui où nous pourrons reprendre la navigation.

Les capitaines Mangin et Baratier s'éloignèrent en courant, suivis par le sergent Dat qui communiqua aux divers gradés les instructions du commandant.

Une demi-heure plus tard, le campement était établi.

Des escouades de porteurs, armés de haches ou de sabres d'abatis, fauchaient les buissons à droite et à gauche du campement. Des arbustes coupés, d'autres formaient des fagots qu'ils allaient précipiter dans la rivière.

Marchand s'était porté en avant, pour se rendre compte de l'importance de l'obstacle placé sur sa route par des mains inconnues.

C'étaient des abatis conçus évidemment à la manière européenne.

En effet, si l'on veut rendre une route encaissée impraticable à l'artillerie et à la cavalerie, on abat des arbres en travers, et, pour leur donner plus de cohésion, on les relie par un lacis de fil de fer.

Ici on avait procédé de même.

Seulement, le fil de fer faisant défaut dans les forêts africaines, on y avait substitué des liens de joncs.

Il n'y avait donc pas de doute.

La série des tracasseries anglaises commençait.

Sous ce climat torride, tout retard d'une colonne, tout surcroît de fatigue imposé à ceux qui en font partie, sont batailles gagnées par l'ennemi.

Ce qui arrête une troupe bien armée et approvisionnée, ce n'est pas la résistance des indigènes, c'est la lassitude.

La lassitude, mère de l'anémie, mère de la fièvre, qui terrassent les plus forts, qui déciment les corps les plus entraînés et les mieux conduits.

Mais, en confiant la mission Congo-Nil au commandant Marchand, le gouvernement français avait été bien inspiré.

C'était un routier d'Afrique.

Il prévoyait tout et ne se laissait surprendre par aucun incident.

On avait barré la route pour causer aux hommes une fatigue plus grande.

Cette fatigue deviendrait un repos, de par la volonté du chef.

La coupe des buissons terminée, les porteurs furent divisés en quatre portions. Chacune travailla une heure aux abatis.

De cette façon, les noirs se reposaient trois heures sur quatre.

Puis le commandant décida, qu'à partir de ce moment, on préparerait soir et matin du thé additionné d'une faible proportion de quinine.

La boisson tonique acquiert ainsi des propriétés fébrifuges.

On peut affirmer que si le commandant Marchand a ramené sa mission presque au complet, cette sage précaution y a puissamment contribué.

A la nuit on avait déblayé environ cent vingt mètres d'abatis.

Les reconnaissances était rentrées une à une.

Le rapport de leurs chefs pouvait se résumer ainsi.

«Rien vu. Pas un indigène aux alentours, dans un rayon de trois kilomètres.

Les éclaireurs envoyés en avant des abatis avaient progressé jusqu'au delà des rapides.

Ils n'avaient rien remarqué d'anormal.

Les abatis franchis, la route était libre.

Cependant une inquiétude tenait encore le commandant.

Bien qu'à si peu de distance de Bangui une attaque de vive force ne parût pas à craindre, elle était cependant possible.

Aussi les lampes électriques à réflecteurs furent-elles installées de loin en loin autour du campement.

Elles inondèrent le sous-bois de nappes de lumière blanche, tout en maintenant le camp dans l'ombre.

De cette façon, si l'ennemi se montrait, on le verrait nettement, tandis que lui-même ne pourrait apercevoir ses adversaires.

Et ces précautions tactiques prises, les sentinelles placées, tout le monde s'endormit.

Au milieu du camp plongé dans le sommeil, un homme veillait.

Il s'était assis devant sa tente et ses yeux sondaient incessamment les profondeurs mystérieuses de la forêt. Il était là, prêt à bondir à la moindre alerte, à défendre ceux qui marchaient sous ses ordres.

Le repos qu'il avait ménagé à ses soldats, le chef ne se l'accordait pas.

Cependant rien ne troubla la mission. La nuit s'écoula paisible, la clarté du jour reparut.

Alors les travaux furent repris.

A quatre heures du soir, les derniers abatis cédaient à l'effort des ouvriers noirs et, sans perdre un instant, la colonne se remettait en marche.

A sept heures, elle débouchait sur une plage de sable doré.

L'Oubanghi formait en ce point une anse assez profonde, dont la rive dénudée était entourée, en arc de cercle, par la lisière de la forêt.

Au loin, en aval, se faisait entendre un sourd mugissement. C'était le bruit des eaux tumultueuses des rapides que l'on venait

de contourner.

Le point était propice à l'établissement du camp.

La zone découverte, existant aux abords de la petite baie, rendait la surveillance facile. Une surprise n'était pas à redouter.

De plus, le terrain, plat et dur, se prêtait merveilleusement aux opérations de remontage des embarcations de la flottille.

Toutefois, Marchand ne négligea aucune précaution: Lampes électriques, postes de garde furent installés comme la nuit précédente.

Seulement, cette fois, le chef pensa pouvoir dormir.

Or, vers minuit, une alerte se produisit. Un coup de feu éclata dans le silence.

Au même instant, le commandant bondissait hors de sa tente, et sa voix claire, exempte de toute émotion, lançait cet ordre.

--Aux faisceaux... Par escouades à vos postes de combat.

Le mouvement s'opéra sans désordre.

Les tirailleurs sénégalais sont de merveilleux soldats. Ils ont l'intuition de la guerre et, après quelques mois de service, aucune surprise ne les prend au dépourvu.

Agenouillés derrière le rempart formé par les bagages de la colonne, le doigt sur la détente de leurs armes, ils attendaient.

Mais rien ne parut. C'était une fausse alerte.

Un factionnaire, surpris par l'approche d'un crocodile qui avait rampé jusqu'à lui, avait fait usage de son fusil pour éloigner

cet incommode voisin.

A cette nouvelle, chacun retourna se coucher, et la nuit s'acheva sans autre incident.

Huit jours plus tard, toute la flottille était à l'eau.

L'embarquement s'opéra sans encombre et la navigation fut reprise.

Rien ne s'opposa au passage de l'expédition.

A deux ou trois reprises, alors que l'on franchissait des canaux resserrés entre des îles boisées, quelques flèches, quelques coups de feu partirent de la rive belge, à l'adresse des voyageurs.

Le tirailleur Houza fut légèrement blessé au bras.

Deux ou trois pirogues furent trouées par les projectiles, heureusement au-dessus de la ligne de flottaison.

Ce fut tout.

La mauvaise humeur des ennemis de la France se trahissait par ces procédés peu courtois, mais, en somme, la mission n'en souffrait guère.

On atteignit Mayaka.

Là, le commandant congédia ses porteurs et pagayeurs, qui, d'après les conventions de leur engagement, ne devaient pas dépasser cette localité.

Il les remplaça par des équipes fraîches que l'administrateur Bobichon avait recrutées pour lui dans les régions du Kazango et de Bourma.

L'entrevue du commandant et de l'administrateur fut des plus cordiales.

La mission allait gagner le confluent de l'Oubanghi et de la rivière M'Bomou.

Elle remonterait ce dernier cours d'eau jusqu'au village de Rafaï.

De là elle se dirigerait vers Dem-Ziber, en traversant la vaste plaine qui s'étend entre les rivières Chinke et Dinda.

Puis, poussant droit vers le Nord, elle contournerait les marécages du Bahr-el-Ghazal, réputés infranchissables, longerait la frontière méridionale du Kordofan, les rives vaseuses du lac No et atteindrait le Nil.

Pour ces hardis pionniers de France, il semblait que la partie fût gagnée.

Déjà, ils avaient parcouru près de la moitié du chemin.

La réussite qui avait accompagné jusque-là leur entreprise leur donnait confiance en l'avenir.

Bref, l'expédition quitta Mayaka dans les plus heureuses dispositions.

La flottille abandonna son mouillage.

Sur la rive, l'administrateur et ses compagnons agitaient leur mouchoir.

A bord des embarcations, les voyageurs répondaient à cet adieu amical.

Et sur une case du village, dressé au haut d'un mât, un pavillon tricolore flottant au vent semblait, lui aussi, saluer ceux qui partaient.

Dans les pirogues, les pagayeurs, à la peau luisante, chantaient une chanson lente, qui rythmait leurs mouvements.

Les bateaux glissaient rapidement sur les eaux. Ils s'éloignaient, se rapetissaient. Bientôt M. Bobichon les perdit de vue.

Maintenant, les explorateurs allaient entrer en plein inconnu.

CHAPITRE IV

LES ŒUFS DE PAQUES DU COMMANDANT MARCHAND

Ce n'était pas sans raison que le commandant avait attribué aux intrigues anglaises, et les abatis jetés devant sa colonne expéditionnaire le long des rapides de l'Oubanghi, et les diverses attaques dont la mission avait été l'objet.

Et ces intrigues étaient menées précisément par ceux, qu'à Brazzaville, il avait épargnés.

Il s'était contenté d'une simple plaisanterie, alors que les circonstances l'eussent autorisé à traduire mister Bright et sa fille devant un tribunal.

L'Anglais eût été condamné, au minimum, à cinq ans de prison.

Il en avait été quitte pour six semaines de repos forcé.

Aussi ne pardonnait-il pas au commandant.

Plus irritée que lui encore était miss Jane.

La jolie fille avait la prétention, bien excusable chez une aussi charmante personne, de faire marcher tout le monde à sa guise.

Elle avait cru se moquer impunément des Français, les faire manœuvrer à sa satisfaction.

Et tout à coup, à l'instant même où son cœur se gonflait de la joie du triomphe, le docteur Emily était survenu.

[Illustration: ADJUDANT DE PRAT]

Gentiment, gracieusement, _à la Française enfin_, il avait réduit à néant tous les projets de la jeune fille.

Il s'était véritablement bien moqué d'elle, et Jane devait s'avouer qu'en tout pays, même dans le sien propre, les rieurs seraient du côté de l'ironique médecin.

Ce lui était une blessure que la vengeance seule était capable de cicatriser.

Car les fils d'Albion, de même que tous les partisans des coups de force, pardonnent plus volontiers une bourrade qu'une pichenette.

[Illustration: OUVERTURE D'UNE ROUTE]

La plaisanterie légère, gauloise ou athénienne, leur fait horreur.

Du drame tant que l'on voudra, mais pas de vaudeville.

Que voulez-vous? l'esprit est un produit français.

Nos voisins d'outre-Manche, jaloux de cette supériorité, l'ont attribuée aux fumées de nos vins incomparables du Médoc, de la Bourgogne, de la Loire, des côtes du Rhône.

Pour l'acquérir, ils consomment un nombre incalculable de flacons de provenance française, mais leur espoir est déçu.

L'esprit liquide ou moral est absorbé par eux sans s'assimiler.

Et ils sont bien obligés de reconnaître, de par leur consommation même, qu'ils sont seulement les clients et que nous restons les grands producteurs.

Quoi qu'il en soit, une fois rentrés à Léopoldville, mister Bright et sa fille tinrent conseil.

Qu'allaient-ils faire?

Pas un instant, ils n'eurent l'idée de se plaindre aux représentants de leur gouvernement.

Les traditions anglaises sont connues: l'agent qui est battu est blâmé; celui qui réclame est cassé.

Dès lors à quoi se résoudre?

A cette heure, la mission Marchand remontait le Congo, l'Oubanghi. Impossible de l'arrêter.

Et comme Bright se promenait avec agitation, Jane, pelotonnée dans un fauteuil et qui, depuis un moment, avait caché son charmant visage dans ses mains mignonnes, releva tout à coup la tête.

Une joie cruelle se lisait dans ses yeux.

Bright vit cela et s'arrêtant tout net:

--Jane, mon enfant, auriez-vous trouvé le moyen de punir ces misérables des inquiétudes qu'ils nous ont causées.

On le voit, le digne agent était bien dans la tradition anglaise qui veut que les Saxons hurlent à un coup d'épingle donné par un malheureux qu'ils empalent.

--Oui, mon père, murmura la jeune fille.

Puis se levant, elle vint à lui, baissa la voix:

--Votre avis est qu'il ne faut pas qu'ils atteignent les rives du Nil?

--_By god!_ non, ils ne doivent pas.

--Et si l'on pouvait les engager dans le plus mauvais chemin...

Jane fit une pause et, plus bas encore:

--... Le chemin au bout duquel on n'arrive jamais?

On eût dit qu'elle faisait effort pour prononcer ces paroles de sens si lugubre.

--De quel chemin parlez-vous? questionna avidement Bright, sans remarquer l'indécision de son interlocutrice?

Elle baissa la tête sans répondre. Evidemment un combat se livrait en elle.

--Quel chemin, répéta l'agent libre?

Alors elle sembla se décider:

--Celui qui traverse les marais du Bahr-el-Ghazal.

A cette réplique, Bright eut l'air absolument déconfit.

Il haussa les épaules et, avec une sécheresse inaccoutumée, il prononça:

--Vous parlez _en dehors du bon sens_, Jane.

--Pourquoi cela, je vous prie, riposta la jeune fille d'un ton piqué?

--Parce que vous oubliez les renseignements que vous-même m'avez apportés.

--Vous vous trompez, je n'oublie rien.

L'agent prit une physionomie stupéfaite.

--Voyons, revenez à vous. N'est-il pas vrai que ce Marchand, que l'enfer confonde, se propose de gagner Dem-Ziber?

--Si, en vérité.

--Ah! une fois là, il suivra la route qui passe au nord des marécages.

Jane rectifia:

--Pardon... il ne suivra pas... il se propose de suivre.

--Je voudrais bien savoir qui le fera changer d'avis?

--Moi... ou plutôt vous, mon père, puisque vous avez la correspondance avec l'Amirauté.

Et, entraînant l'agent près de la fenêtre, elle lui parla bas avec volubilité.

Le visage de l'Anglais exprima successivement la surprise, le doute, puis une joie sans mélange.

En fin de compte, le père pressa sa fille dans ses bras, et tous deux pénétrèrent dans le cabinet de travail de l'agent, où ils se mirent à confectionner un nombre assez considérable de dépêches.

Quand ils eurent terminé, Bright sonna.

Un domestique grand, maigre, osseux, aux cheveux d'un blond jaune, parut au bout d'un instant:

--Joë, dit-il, je vais m'absenter avec Mademoiselle.

Le laquais inclina la tête:

--C'est bien.

--Vous resterez ici durant mon absence.

--Je resterai.

--Cela vous fera des vacances.

--Cela m'en fera.

--Cependant, je veux vous confier un travail très sérieux.

--Confiez.

Mister Bright appuya la main sur le tas de papiers, dont chacun était la minute d'un télégramme.

--Joë, voici une quarantaine de dépêches.

--Une quarantaine, si cela vous plaît.

--Elles sont datées. Je compte sur vous pour les remettre au télégraphe aux dates indiquées.

--Comptez, sir, comptez.

--Si vous vous acquittez bien de cette mission, il y aura pour vous une livre sterling par télégramme.

--Une livre, c'est bon.

--Vous avez compris?

--Oui, j'ai...

--Alors, préparez nos bagages, avertissez nos porteurs. Ma fille et moi quitterons Léopoldville ce soir.

Le domestique salua et sortit[6].

[6] Rigoureusement exact. Si John Bright et Jane ne sont pas les seuls agents qui s'acharnèrent contre la mission, ils furent du moins les plus actifs.

Le soir même, Bright et Jane, en palanquins portés par des mules, entourés par une escorte peu nombreuse, sortaient de Léopoldville et, longeant le Congo, prenaient la direction du Nord.

* * * * *

Huit jours plus tard, les journaux d'Europe publiaient, à grand fracas, une dépêche _de source anglaise_, ainsi conçue:

«Mahdi soulève populations Darfour et Kordofan. Guerre sainte prêchée dans tout le Soudan égyptien. On craint que le soulèvement ne gagne la Nubie et les Etats voisins du lac Tchad.»

Les publicistes s'en donnèrent aussitôt à cœur joie. Les occasions de «tirer à la ligne» sont rares, et celle-ci était unique.

Chacun fit étalage de ses connaissances.

Celui-ci dépeignit les contrées habitées par les Derviches, avec une autorité d'autant plus grande que, ne les ayant jamais vues, il était certain de ne pas se tromper; tout au plus pouvait-il tromper les autres.

Celui-là, voulant dépasser son confrère dans le steeple-chase de l'information, publia _in extenso_ l'acte de naissance du Mahdi, lequel avait vu le jour en un pays où les registres de l'état civil sont inconnus.

Un grand journal illustré publia son portrait, d'après un cliché fourni par un photographe du Caire, aimable fumiste qui avait fait poser devant son appareil un porteur d'eau nubien.

Un dernier enfin lança la nouvelle à sensation que les missions du Kordofan avaient été incendiées et tous les missionnaires mis à mort après d'atroces tortures.

Le bruit se répéta, se colporta, s'augmenta.

Chaque jour, de nouvelles dépêches, _toujours de source anglaise_, venaient ajouter à l'affolement général.

Et tous les cœurs épris de justice et de dévouement palpitèrent de reconnaissance, lorsque le gouvernement anglais déclara au monde civilisé que, chargé jusqu'à nouvel ordre du maintien de

la tranquillité en Egypte, placé de ce fait à l'avant-garde de la civilisation, il se croyait le devoir de former une armée pour marcher contre les bandes du Mahdi.

Les peuples naïfs ne se doutèrent point qu'ils assistaient à une simple «parade» supérieurement jouée par le Gouvernement anglais, de concert avec ses agents africains.

L'idée de Jane, adoptée par Bright, permettait aux Anglais de concentrer une armée anglo-égyptienne et de s'avancer sur Khartoum-Ondourman et Fachoda, pour couper la route à la mission Marchand, au cas où elle réussirait à continuer sa marche vers le Nil.

Dernière facétie. L'Angleterre, tenant compte du mauvais état des finances égyptiennes, qui mettait les descendants des Pharaons dans l'impossibilité absolue de faire les frais de la guerre _défensive_ sur le point de s'engager, l'Angleterre, disons-nous, autorisa le gouvernement khédivial à chercher ses ressources dans la Caisse de la Dette, répondant d'ailleurs généreusement de l'emprunt forcé auquel elle condamnait le souverain égyptien.

En France, où l'on est un peu plus naïf qu'ailleurs, on crut aveuglément au soulèvement des Derviches[7].

[7] Sur beaucoup de points, la guerre sainte fut prêchée par des marabouts qui, à leur fonction sacrée, joignaient le titre de «_Champion de l'Ordre pour l'Angleterre_». Ce rapprochement se passe de commentaires. Avec un millier d'hommes, munis d'armes à tir rapide, on rétablit le calme au Soudan (Le combat de Fachoda où 200 Sénégalais mirent en déroute 12.000 Mahdistes le prouve.) Or, les Anglais rassemblèrent 25.000 soldats.

En réalité, ils voulaient avoir la supériorité du nombre dans la vallée du Nil.

On craignit pour la mission Marchand.

Evidemment, si la petite troupe s'engageait dans les plaines du Kordofan, parcourues par les tribus fanatiques en armes, elle était sûrement perdue.

Des ordres furent envoyés dans toutes les directions.

Un des messagers réussit à joindre M. Liotard, administrateur du Haut-Oubanghi.

Celui-ci était alors près de Dem-Ziber qu'il comptait pouvoir occuper, grâce aux ravitaillements amenés par la mission Marchand.

Effrayé par les renseignements qui lui étaient communiqués, il dépêcha sans retard au commandant un courrier, porteur d'une lettre ainsi conçue:

Dem-Ziber,

«Mon cher commandant,

Vous êtes, bien entendu, le maître absolu de la conduite de votre mission.

Aussi est-ce à titre purement amical, et afin que vous agissiez en toute connaissance de cause, que je vous fais part des événements récents qui ont eu le Kordofan pour théâtre.

Vous trouverez ci-joint les divers documents qui me sont parvenus.

S'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous dirais qu'à votre place, je renoncerais à remonter par le Nord.

Je m'efforcerais de profiter aussi longtemps que possible du courant de la rivière M'Bomou, d'arriver ainsi le plus près du cours du bras principal du Bahr-el-Ghazal, et de gagner le Nil par cet affluent, avec étapes à Tamboura, Yaoued, El Ghersh, etc., etc.

Mais, je le répète, ce n'est là qu'un conseil.

«N'y voyez, je vous prie, mon cher commandant, qu'une nouvelle preuve de l'intérêt amical que je porte à votre admirable expédition.

Et recevez les souhaits de votre dévoué.»

* * * * *

Ce fut le jour de Pâques de l'année 1897 que le commandant reçut cette épître affectueuse.

Il était alors au confluent du M'Bomou et de l'Oubanghi.

Il allait renvoyer la flottille en arrière, et lui-même se proposait de se diriger vers Dem-Ziber avec ses hommes.

La lettre de M. Liotard l'attrista sans l'abattre.

En hâte il fit appeler les divers officiers attachés à la mission.

Et quand ils furent tous rassemblés autour de lui, il leur lut la missive qui venait de lui être apportée.

Puis il leur donna également lecture des dépêches, articles de journaux et autres documents dont M. Liotard avait accompagné

sa lettre.

Tous demeurèrent atterrés.

Alors il les regarda longuement avant de parler. Enfin il se décida. Et d'une voix calme, dans laquelle l'oreille la plus subtile n'aurait pu reconnaître aucune émotion.

--Messieurs, dit-il, pour nous rendre de l'Oubanghi au Nil, il existait deux routes, l'une par le Kordofan, l'autre par les marais du Bahr-el-Ghazal. La première, sans doute plus aisée, nous est fermée par les bandes mahdistes. Je pense donc qu'il convient de prendre la seconde.

Prendre la seconde, cela signifiait s'engager dans les marécages du Bahr-el-Ghazal, occupant un territoire vaste comme la France, dans cette immense plaine inondée, parsemée de myriades d'îlots où croissent les roseaux géants, les bambous hauts de sept et huit mètres, dans ce dédale de canaux, de lagons, de lagunes, où l'on ne trouverait aucun point de repère, car aucun Européen ne l'avait traversé.

Cela signifiait qu'à la fièvre des bois allait succéder la fièvre des marais; que, très probablement, on allait semer de cadavres ce désert d'eau et de vase; que, si l'on s'égarait une heure seulement en dehors du bras principal de la rivière des Gazelles, c'était la mort pour tous.

Et une erreur est facile avec un cours d'eau qui se divise en deux cents, trois cents, six cents, mille bras; qui se mêle, se confond avec vingt autres rivières, pour s'en séparer plus loin, puis les rejoindre encore.

Toutes les probabilités étaient pour l'enlisement, la disparition de la mission.

Cependant le chef avait dit sans phrases, avec cet héroïsme tranquille du soldat de race.

--Le chemin commode nous est fermé, prenons l'autre.

Pas un n'hésita.

Tous répondirent par un murmure admiratif et, gagnés par la contagion, grisés d'une folie généreuse, ils se levèrent en criant:

--Va pour le Bahr-el-Ghazal.

Le commandant Marchand avait craint peut-être de rencontrer, non des résistances--tous ces officiers avaient un sentiment trop vif du devoir professionnel pour résister--mais tout au moins de l'hésitation.

L'enthousiasme de ses compagnons l'émut profondément.

Son visage calme se colora un peu, il y eut sur ses yeux comme une buée humide.

Il serra les mains à la ronde, avec ces seuls mots:

--Mes chers amis!

Mais le ton dont il les prononça fit courir un frisson sur l'épiderme de ceux qui l'écoutaient.

Il avait tout exprimé dans ces paroles. Tout.

Le sacrifice au pays, au drapeau; la reconnaissance aux fidèles collaborateurs rangés à ses côtés; la nécessité de se serrer les uns contre les autres pour passer.

Il y avait aussi comme un engagement tacite, solennel et terrible.

--Votre existence à moi; mon existence à vous.

Les sous-officiers européens furent instruits à leur tour.

Pas plus que leurs chefs ces braves n'hésitèrent.

Avec l'insouciance française, ils narguaient le danger.

Il y a des marais réputés, sinon infranchissables, du moins très difficiles à franchir, eh bien! on ferait de son mieux.

Et un loustic ajouta même:

--Après tout, un marais, ce n'est que de l'eau... au moins ça ne nous portera pas à la tête.

Le commandant, véritablement touché, autorisa une petite débauche... au vin de quinquina.

Tous trinquèrent, officiers et sous-officiers, et le commandant, levant son verre, dit doucement:

--Messieurs, c'est aujourd'hui le jour de Pâques; en vous confiant aveuglément à moi, vous avez donné ses _œufs de Pâques_ à votre chef... Je ferai en sorte de vous les rendre à Fachoda.

Voilà comment la marche à travers un des plus dangereux pays du monde fut entreprise par la mission Marchand.

Et comme les assistants vidaient leurs verres dans un recueillement presque religieux, des indigènes apparurent.

Ils venaient vendre des pelleteries, de la gomme, de l'ivoire.

Mais ils avaient aussi une autre denrée à proposer.

C'était une fillette d'une douzaine d'années.

Et le chef de la troupe fit entendre, moitié par signes, moitié par quelques mots anglais, que l'enfant serait _excellente à manger_.

Les visiteurs étaient des Nyam-Nyams Zegris, fétichistes et anthropophages, dont la mission avait atteint le territoire.

Le commandant Marchand allait essayer de faire comprendre aux misérables noirs l'horreur que lui inspirait leur proposition.

Mais il se ravisa et appelant l'interprète Landeroin:

--Voulez-vous demander à ce nègre quel sort est réservé à cette enfant, si je refuse de l'acheter.

L'interprète adressa aussitôt la question au noir.

Celui-ci sourit.

Puis il exprima avec force gestes qu'il était pauvre, la guerre ayant ravagé le territoire de sa tribu.

S'il avait été riche, jamais il n'eût vendu la fillette.

Elle était sa parente, sa nièce, la fille de son frère tué dans une expédition récente.

Pour la mémoire de son frère, il l'eût admise à sa table, non comme invitée, mais comme rôti.

Car c'est un signe d'estime profonde chez les Zegris que de dévorer les enfants de ceux que l'on a aimés.

La misère seule obligeait le nègre à renoncer à cet aimable usage.

Que faire en pareil cas?

Bien que la mission fût dans une situation difficile, que des fatigues terribles fussent réservées à tous ceux qui en faisaient partie, ceux-ci avaient au moins quelques chances de s'en tirer sains et saufs.

Tout valait mieux d'ailleurs pour la pauvre petite qu'être embrochée et rôtie ainsi qu'un chevreau.

Bref, Marchand demanda son prix à l'indigène, le paya et le renvoya, gardant auprès de lui sa nouvelle acquisition.

La petite négresse conservait un air terrifié, à chaque mouvement de l'officier elle tremblait de la tête aux pieds. Le commandant s'en aperçut et, voulant connaître la cause de l'effroi de la pauvrette, il pria Landeroin de lui parler.

Celui-ci s'exécuta.

La négresse lui répondit d'une voix douce, craintive, avec des larmes dans les yeux.

Et cependant l'interprète éclata d'un rire sonore, qui parut stupéfier son interlocutrice.

Il riait à ce point qu'il lui était impossible de prononcer une parole.

Au bout d'un moment, le commandant le pria de s'expliquer.

Au milieu d'un accès d'hilarité dont il n'était pas maître, Landeroin s'écria:

--C'est trop drôle! Savez-vous ce que me demande cette petite moricaude?

--Pas le moins du monde, vous vous en doutez bien.

--Elle m'a dit...

Et les rires redoublèrent:

--Elle m'a dit, acheva-t-il en se dominant un instant: «Quand cela le chef blanc me mangera-t-il?»

Le commandant ne rit pas, lui.

Il considéra l'enfant avec une pitié profonde et, presque sévèrement, il dit à l'interprète:

--Je vous aurais pardonné de me faire attendre votre traduction, Landeroin... Mais vous avez commis une mauvaise action en ne rassurant pas de suite cette pauvre créature qui souffre et qui tremble.

Le rire de l'interprète se figea dans sa gorge.

Il pâlit, rougit, bredouilla:

--Je n'y ai pas mis de méchanceté... La question m'a paru burlesque, et, ma foi...

--Ne vous émotionnez pas, interrompit le chef de la mission déjà redevenu paternel, je sais bien que vous êtes un bon et brave cœur, Landeroin. Aussi expliquez vite à notre petite compagne noire que les Français ne se nourrissent pas de chair humaine.

L'interprète s'exécuta avec un empressement qui montrait combien la remontrance de son supérieur lui avait été sensible.

Souriant il parla à la fillette.

Et, à mesure que les paroles parvenaient aux oreilles de l'enfant, le visage de celle-ci s'épanouissait.

Enfin elle regarda le commandant, s'approcha de lui et prononça quelques paroles incompréhensibles:

--Que dit-elle?

--Elle dit, mon commandant, que vous êtes bon comme Rabou, le père des oiseaux et des fleurs, et qu'elle sera pour vous la gazelle privée et fidèle.

Et comme la petite parlait encore, Landeroin parut surpris:

--Quoi encore? interrogea Marchand.

--Oh! j'ai mal entendu. La coïncidence serait trop bizarre.

--Mais entendu quoi?

L'interprète mit un doigt sur sa bouche, puis:

--Veuillez attendre que je l'aie fait répéter.

Il revint à l'enfant et parut la questionner.

Elle répondit sans hésiter.

Lauderoin leva les bras au ciel avec un air absolument ravi.

--C'est extraordinaire.

--Mais quoi donc? insista l'officier dont la curiosité était piquée par la singulière attitude de l'interprète, dont la placidité habituelle était proverbiale.

--C'est une véritable coïncidence.

--Mais encore.

--Ou plutôt non, mon commandant, c'est un présage, un véritable présage.

[Illustration: UNE HALTE]

--Enfin, Landeroin, expliquez-vous; auriez-vous l'intention de me faire mourir à petit feu?

--Le ciel m'en préserve, commandant.

--Alors, parlez. Que vous a dit la petite?

--Son nom tout simplement.

--Son nom? Il est donc bien surprenant, ce nom.

[Illustration: LE COURS DE L'OUBANGHI]

--Jugez-en, commandant...

Et, par taquinerie, Landeroin prit un temps.

--Ah! Landeroin, nous allons nous fâcher.

--Non, mon commandant, car ce nom sonnera à vos oreilles comme une promesse.

--Insupportable bavard, vous déciderez-vous?

--Je me décide... ce nom, c'est...

--C'est?

--Fasch'Aouda.

Marchand demeura un instant interdit.

Puis un bon sourire distendit ses lèvres et, appuyant la main sur les cheveux laineux de sa protégée:

--Tout va bien aujourd'hui. La confiance de mes compagnons, l'espoir d'arriver à Fachoda, et, en attendant, ainsi qu'un présage comme vous le disiez, Monsieur l'interprète, Fasch'Aouda qui m'appartient...

CHAPITRE V

DE l'OUBANGHI AUX PASSES DE BAGUESSÉ

La mission était arrivée au poste avancé d'Abira au confluent de l'Oubanghi et du fleuve M'Bomou.

Malgré les fatigues endurées dans la brousse, les durs travaux de jalonnement du chemin, malgré les alertes incessantes causées par les Noirs, la santé générale était bonne.

Quant au moral il était excellent.

Tout le matériel se trouvait rassemblé à Abira, sans avaries.

Partout régnait la confiance.

Seul, le chef demeurait songeur.

C'est qu'il était seul à savoir que les efforts déployés jusqu'à ce moment pour le transport, tantôt par terre, tantôt par eau, de plus de six mille charges de vivres et d'approvisionnement de

toute espèce, étaient bien peu de chose auprès des trésors d'énergie qu'il faudrait dépenser désormais.

En avant de la mission s'étendait un pays entrecoupé de marécages.

La vase, l'humidité, voilà les véritables ennemis de l'Européen en Afrique. Des nappes d'eau bourbeuse le soleil pompe des vapeurs pestilentielles. La température est étouffante; les mouches harcèlent le voyageur, l'empêchent de prendre un instant de repos.

De plus, pour traverser les contrées où l'on allait s'engager il ne fallait compter que sur ses propres ressources.

C'était seulement au moyen des vivres de réserve entassés dans les chalands que, pendant ce voyage, dont la durée pouvait être longue, l'on devait espérer soutenir les forces des soldats et des porteurs.

Sur les rives du Haut-Oubanghi et du Bas-M'Bomou, la seule viande offerte par les populations riveraines est de la chair humaine!

Et Marchand, contraint d'adopter la route du Sud, prenait ses dispositions pour ménager l'existence de ses tirailleurs, de ses porteurs et pagayeurs.

Les officiers, avec une faible escorte et des pirogues, explorèrent le cours inférieur du M'Bomou et en relevèrent la topographie.

Tandis que cette utile besogne préparatoire s'accomplissait, Marchand ne restait pas inactif.

Il faisait rayonner autour d'Abira de fréquentes excursions qu'il guidait souvent lui-même.

Vingt jours s'écoulèrent.

Les officiers revinrent les uns après les autres, ayant relevé, en ce court espace de temps, la topographie complète du bief inférieur de la rivière M'Bomou.

Leurs constatations n'étaient pas encourageantes.

Ils avaient compté sur le cours du Bas-M'Bomou trente barrages.

Le cours capricieux de la rivière était coupé par trente cascades.

Trente échelons à gravir par toute la flottille, pour arriver enfin à un bief navigable et tranquille s'étendant à perte de vue.

Du reste, il n'y avait pas à hésiter; le M'Bomou était la seule route qu'il fût possible de suivre.

Sur les deux rives, en effet, jaillissait du terrain détrempé l'infranchissable barrière de la forêt, profonde, impénétrable, penchant, sur les eaux du fleuve, ses inextricables broussailles.

La marche à travers le fourré eût été absolument impossible.

Il fallait donc renoncer à la voie de terre.

Le commandant fractionna sa troupe en trois parties inégales.

L'une, de beaucoup la plus faible, fut placée sous les ordres du capitaine Baratier.

Celui-ci, avec ses hommes et trois pirogues, devait franchir les passages difficiles aussi rapidement que possible.

Il atteindrait les eaux libres, signalées au delà des chutes, et entreprendrait de jalonner le M'Bomou supérieur.

Il devait continuer sa route aussi longtemps que le cours d'eau serait navigable.

Alors seulement, il se rejetterait dans l'un des affluents de la rive droite et s'avancerait le plus loin qu'il le pourrait dans la direction du Bahr el-Ghazal.

Une seconde fraction, dirigée par Marchand lui-même et le capitaine Mangin, suivrait en pirogue jusqu'au point précis (Baguessé) où les rapides prenaient fin.

Enfin le troisième groupe, commandé par le capitaine Germain, le lieutenant de vaisseau Morin et le lieutenant Gouly, (ces deux derniers ne devaient jamais revoir leur patrie), fut chargé de faire franchir les barrages à la flottille.

C'est cette dernière troupe que nous allons suivre.

Pendant quelques jours, la navigation fut aisée.

On franchit assez rapidement les premiers barrages.

Les rives du fleuve, formées de terrain solide, permettaient de hisser à terre les chalands, vapeurs et pirogues.

Sur le sol résistant, dans une éclaircie de quelques centaines de mètres de longueur, gagnée à la hache dans le taillis bordant les berges, les équipes de porteurs, s'attelant aux embarcations de la flottille, les faisaient glisser sur cette sorte d'écluse à sec.

Il était inutile de démonter les chalands.

Les charges restaient arrimées, et le trajet s'accomplissait sans perte de temps appréciable.

Mais bientôt les difficultés hérissèrent le chemin.

Les barrages se rapprochèrent, le sol devint spongieux.

Les berges vaseuses, presque fluentes, dans lesquelles les travailleurs enfonçaient jusqu'aux genoux, nécessitèrent la construction de véritables travaux d'art.

Il fallait, à l'aide de la dynamite, abattre de gros arbres; les amener au bord de l'eau, les utiliser comme des _cales_ sur lesquelles on tirait, à force de bras, les chalands préalablement déchargés. C'était un travail effroyable.

Les charges, portées à dos d'homme, restaient à la garde de quelques tirailleurs, tandis que, suivant la voie latérale au fleuve, les embarcations, poussées sur des rouleaux de troncs d'arbres, grossièrement façonnés à la hache, contournaient lentement les barrages.

Il fallait des précautions infinies, un temps effroyablement long pour gagner ainsi quelques kilomètres.

Il y eut des jours où l'on ne progressa que de dix-sept cents mètres.

Puis après, un bief libre de la rivière se présentait. On remettait la flottille à l'eau. Un nouveau barrage se présentait après quelques heures de navigation; et il fallait recommencer le déchargement, la marche éreintante dans les fourrés. Et ainsi de suite.

Afin de faciliter les mouvements d'ensemble, l'adjudant de Prat forma une équipe de chanteurs.

Ceux-ci, à tour de rôle, donnaient la mesure aux hommes qui tiraient sur les chalands ou sur les pirogues.

Et les échos de la forêt sombre, qui étendait de chaque côté de l'eau son impénétrable rideau de verdure, retentissaient de chœurs pittoresques:

--_En voilà un!_

--_Le joli un!_

--_A un s'en va!_

--_Hardi là!_

--_A un s'en va s'en aller!_

--_Ohé!_

Les noirs, amusés par la chanson, tiraient en cadence sur les cordes.

Parfois, quand se présentait une bande de terrain dénudé où la traction pouvait être activée, le clairon sonnait une charge, et les nègres, sans s'inquiéter de la vase qui leur montait aux cuisses, ni des insectes sanguinaires, allaient de l'avant, barbotant dans la boue infecte d'où s'échappaient des miasmes délétères.

La bonne humeur des soldats les gagnait et, avec leur accent enfantin, ils braillaient faux mais de bon cœur:

--_Y a la goutte à boi' la hiaut!_

--_Y a la goutte à boi'!_

Pour certains barrages, les officiers furent obligés de construire des cales sur pilotis, labeur de géants. On devait affermir le sol presque liquide avec des fascines.

Sans cela, sous le poids des charges, les rouleaux se fussent enlisés.

Et plus la flottille avançait, plus le terrain devenait bourbeux. Avec cela, la chaleur était suffocante, à peine pouvait-on exiger des hommes deux heures de travail consécutif.

Le lieutenant de vaisseau Morin, en particulier, était très éprouvé par la fièvre bilieuse hématurique.

Grelottant, claquant des dents, il dirigeait quand même les opérations, mais il était sombre.

Un mois de travail acharné, de luttes contre la nature rebelle, contre le climat torride, un mois entier passé à se nourrir de légumes secs et de conserves, et cette poignée de vaillants n'avait encore pu parcourir que cent cinquante kilomètres, cinq kilomètres par jour en moyenne!

La lenteur de la marche, les difficultés à vaincre n'avaient point abattu leur énergie, n'avaient point abattu leur gaîté.

Mais devant le terrible mal qui touchait le lieutenant de vaisseau Morin, une crainte vague les saisit. Allaient-ils être décimés par le fléau des bois, par la fièvre pernicieuse?

Le vaillant marin comprit ce qui se passait dans l'esprit de ses compagnons.

Avec un courage stoïque, il dompta la maladie et, se bourrant de quinine, il parvint à rester à son poste.

Le M'Bomou semblait d'ailleurs se dégager d'obstacles.

La route se montrait plus libre. La flottille pouvait naviguer et, tout en gagnant du terrain, les hommes se reposaient.

Sur l'eau, bienfait inappréciable, les moustiques étaient moins incommodes.

On dépassa le village de Uanâo, dont les cases apparurent un instant sur la rive droite du fleuve, au milieu d'une clairière. En ce point, on dût échanger quelques coups de fusil avec les habitants hostiles.

A deux kilomètres en amont du point où venait de se produire l'escarmouche, le fleuve faisait un coude brusque, et, le tournant franchi, la flottille était arrêtée par un barrage monstre.

L'eau bouillonnait tumultueusement et le courant était si violent qu'il fallut stopper à huit cents mètres en contre-bas de l'obstacle.

Pour comble de malheur, la rive gauche était totalement inabordable.

De larges flaques d'eau y rendaient impossible le transport des chalands et des charges.

Il fallait donc opter pour la rive droite: on fit une reconnaissance de ce côté. En amont de la chute, le sol n'était point mauvais.

Mais, presque à hauteur du barrage, un cours d'eau ou plutôt un bras formé par les remous du fleuve, s'étendait en travers du passage sur deux cents mètres de large environ.

Impossible de le traverser avec les embarcations.

Sur presque toute sa largeur ce canal avait une profondeur insignifiante; un chenal avec sept à huit mètres d'eau serpentait en son milieu.

-Messieurs, dit gaiement le lieutenant de vaisseau Morin, voilà le moment de nous distinguer. Il y a un pont à construire. Deux ou trois jours au moins sont nécessaires.

Il ne fallait pas songer en effet à contourner le canal. Le malencontreux cours d'eau s'enfonçait à plusieurs kilomètres dans l'intérieur de la forêt.

On se mit à l'œuvre.

Une _sonnette_ rudimentaire fut montée pour le battage des pilotis.

Pour cela, on croisa trois branches moyennes, on accrocha, au sommet de ce trépied une poulie et l'on suspendit à l'une des extrémités de la corde, un gros caillou, remplissant l'office de _mouton_.

En moins de deux jours, les rangées de pilotis étaient prêtes à recevoir la charpente de l'estacade.

Pendant que les ouvriers travaillaient avec une ardeur fébrile,--tout le monde avait hâte d'arriver au plus vite à la route libre,--les officiers faisaient de fréquentes battues aux alentours.

La rencontre des naturels de Uanâo n'était pas sans leur laisser quelque inquiétude, mais rien ne parut devoir justifier leurs appréhensions.

A la fin du troisième jour, le plancher et le pont rustique reliaient les deux rives de la nappe liquide. On décida de passer le lendemain.

Toute la nuit les sentinelles veillèrent.--Les petits postes furent sur leurs gardes.

Une brume épaisse s'était élevée et réduisait à quelques mètres le rayon visuel.

La nuit toutefois sa passa sans alerte. Aucun bruit insolite ne troubla la tranquillité sinistre de cette solitude.

Dès l'aube, le ralliement fut sonné, les postes se replièrent, et l'on se mit en devoir de commencer le passage des chalands.

Un des bateaux plats d'acier prit la tête de la colonne.

Sous la conduite du lieutenant Morin, les porteurs se mirent en branle et l'opération parut devoir marcher sans encombre.

Mais, à l'instant où l'avant du chaland s'engageait sur le pont jeté au-dessus du chenal, un craquement se fit entendre; bateau, porteurs et cargaison s'effondrèrent dans l'eau avec le plancher.

Un cri de rage s'éleva sur la rive.

Les tirailleurs venaient de voir, s'élançant des buissons avoisinant le canal, une douzaine de pirogues chargées de noirs, qui forçaient de rames pour atteindre les porteurs se débattant dans l'eau.

Mais la surprise dure peu.

Une pluie de projectiles s'abat sur les assaillants, en démonte un certain nombre.

Devant cette réception vigoureuse, ils n'insistent pas et effectuent une retraite précipitée.

L'alerte passée, le lieutenant Morin veut se rendre compte de ce qui est arrivé.

Mais à peine a-t-il regardé qu'il pousse un juron énergique.

--Les coquins! s'écrie-t-il, ils ont scié les pilotis à fleur d'eau!

Poursuivant son examen, il s'aperçoit également que les troncs d'arbre formant tablier ont été détachés de la tête des pieux.

C'est évidemment le travail des noirs de Uanâo. Ils ont espéré, à la faveur du désordre, arrêter les Français et les massacrer.

Profitant du brouillard nocturne, ils se sont glissés jusqu'à l'estacade; ils ont pu hacher charpentes et liens.

Immédiatement on se remet à l'œuvre, on répare le pont à l'aide des deux _sonnettes_ installées naguère pour le battage des pieux; le chaland est remonté sur l'estacade. En quelques heures, sous l'habile direction de Morin, le pont est rétabli.

Mais le brave officier, qui n'a voulu confier à aucun autre le soin de diriger cette opération, se sent à bout de forces; il doit se coucher dans une des pirogues, terrassé par un accès de l'horrible fièvre.

Pour comble de malheur, quand on cherche la quinine, seul remède efficace en pareil cas, on ne la retrouve point.

La caisse de pharmacie se trouvait dans le chaland; précipitée du pont, elle a dû rouler dans le fleuve. Au milieu du désarroi produit par l'attaque des nègres, on ne s'en est pas aperçu.

Maintenant, les compagnons de Morin assistent impuissante à son agonie.

Le mal empire rapidement. Le délire s'est emparé du malheureux officier.

Tous, le cœur serré, comprennent avec effroi que c'est la fin, et ils éprouvent une douleur d'autant plus poignante qu'ils n'ont aucun moyen de combattre la _bilieuse_.

Des porteurs cherchent des simples. On en fait boire des infusions à l'officier; mais la température du fiévreux augmente toujours.

--A boire!... A boire!... bégaie-t-il sans cesse, la voix étranglée, l'œil hagard... Je brûle! Je brûle.

Ses mains se crispent sur son estomac.

Et, se redressant soudain, le regard perdu:

--L'Anglais... l'Anglais... Il est là, là... Je le vois... Il vient... Le voilà tout près... Attention... à deux cents mètres... feu!... feu!... feu!

Puis il se renverse en arrière haletant, ruisselant de sueur.

Ses amis soutiennent le moribond.

Il se calme tout à coup, ses yeux fixent tour à tour ceux qui sont près de lui, il leur tend ses mains tremblantes, et d'une voix éteinte, à peine un souffle entrecoupé de spasmes:

--Vous reverrez la France, vous..... Germain..... mes parents..... adresse..... portefeuille..... Dites-leur..... Lieutenant..... Morin..... Mort!..... Mort!..... pour la..... pour la.....

Il ne peut prononcer le nom de la patrie. Sa voix s'étrangle dans sa gorge... Il a un râle profond, suprême... C'est fini.

Le lieutenant de vaisseau Morin n'est plus.

Le martyrologe de l'exploration africaine compte une victime de plus.

Les officiers, l'adjudant, les sergents pleurent, silencieux, ne trouvant pas une parole en face de cette mort affreuse.

Tous restent atterrés devant l'événement fatal qui les sépare d'un compagnon aimé.

Mais les heures sont brèves. La tâche à accomplir ne permet pas même les longs regrets.

Il faut songer à marcher en avant.

Il faut encore lutter, afin d'atteindre le but rêvé.

Sous la voûte des arbres, au bord du fleuve, une fosse est creusée.

Le corps de Morin, religieusement enveloppé dans les plis d'un pavillon, aux couleurs de cette France à laquelle il a donné sa vie, est déposé dans son dernier lit par ses compagnons d'armes.

Les honneurs militaires lui sont rendus.

Une croix faite de deux branches marque la place où repose le vaillant.

Puis, tous, avec un serrement de cœur s'éloignent de celui qui dort de l'éternel sommeil.

Il n'y a pas eu de discours, mais des sanglots ont secoué ces soldats.

Le capitaine Germain a prononcé la seule parole qui ait retenti au-dessus de cette tombe.

Et cette parole est tombée, cri d'héroïsme et d'abnégation, dans le silence troublant de la futaie.

Germain a dit doucement:

--Adieu, Morin.... et peut-être bientôt: Au revoir!

CHAPITRE VI

LA RECONNAISSANCE DU HAUT-M'BOMOU

Pendant ce temps, le capitaine Baratier, parti, le 1er juin 1897, des rapides de Baguessé pour reconnaître le cours supérieur du fleuve M'Bomou, devait s'assurer si, par cette voie, la route était sinon libre--l'est-elle jamais dans les pays inexplorés--au moins praticable pour le gros de la mission et pour ses chargements considérables de vivres, de munitions, d'approvisionnements de toute espèce.

Il n'avait, avec lui, que trois pirogues portant des vivres, des munitions pour deux mois et ses instruments de géodésie.

Pour accompagner les porteurs et défendre le petit convoi contre les attaques des naturels, une dizaine de tirailleurs sénégalais le suivaient également, sous le commandement d'un jeune sous-officier, le sergent Bernard.

Des passes de Baguessé jusqu'à Rafaï, la route se passa sans autres incidents que les taquineries des villages noirs échelonnés sur les berges du cours d'eau.

A Rafaï, la petite troupe de Baratier reçut un accueil enthousiaste.

Depuis quelques jours déjà, le gouverneur du Haut-Oubanghi, M. Liotard, campait dans le village avec une escorte importante, qui devait l'accompagner dans son voyage vers la frontière égyptienne.

L'entrevue des deux hommes fut cordiale.

Baratier mit le gouverneur au courant des projets de Marchand.

Tandis que M. Liotard gagnerait le Bahr-el-Ghazal, en obliquant vers le Nord-Est avec Dem-Ziber comme point de concentration, Marchand, si toutefois la reconnaissance de Baratier était favorable à son dessein, devait suivre la voie d'eau beaucoup plus rapide en raison du matériel qu'il traînait avec lui.

--Le commandant, déclara Baratier, attend avec anxiété le résultat de mes recherches. Il veut aller vite, arriver au but, avant que les menées de l'étranger aient le temps d'aboutir, et planter notre drapeau à Fachoda. Aussi, conclut-il, il faut que je fasse vite. Et je serai prompt si mes piroguiers et mes porteurs ne m'abandonnent point!

[Illustration: ATTAQUE D'UN HIPPOPOTAME BLESSÉ]

On le voit, le soldat avait une appréhension grave. Il connaissait l'endurance des noirs à la fatigue, mais il savait aussi, par expérience, combien ces hommes primitifs sont accessibles au découragement, sujets à la panique.

La nécessité d'employer ces indigènes, à cause du terrible climat d'Afrique, est un des aléas les plus redoutables de l'exploration.

[Illustration: CAPITAINE MANGIN]

Le lendemain, après une excellente nuit de repos dans le campement de Rafaï, Baratier et ses hommes reprenaient la montée sur le fleuve, salués, acclamés par le gouverneur et sa suite.

Peu à peu, les pirogues, vigoureusement menées par les Bouzyris, perdirent de vue les paillottes du village et les baraquements du camp de M. Liotard.

Sans aucune difficulté la petite flottille atteignit le poste avancé de Zémio.

C'était la dernière station où le hardi capitaine, ses soldats et ses porteurs pourraient jouir d'un repos paisible.

Au delà, c'était le hasard, le vague, l'inconnu absolu. Aucune carte de ces régions n'existait, car on ne peut donner ce nom à certaines conceptions fantaisistes sans aucune valeur réelle.

Fort heureusement, Baratier constatait que le M'Bomou continuait à être navigable. Sur chaque rive, baignant dans les eaux ses dernières rangées d'arbres, d'arbustes, de lianes touffues, la forêt sans fin formait une falaise de verdure.

Se frayer une route de cinq mètres de large à travers ce fouillis de végétaux, et cela pendant des centaines de kilomètres, représentait un travail si colossal que jamais on n'en serait venu à bout.

Si le M'Bomou supérieur ne se montrait pas praticable, c'était, pour le commandant Marchand, une déception cruelle.

Aussi, le capitaine voyait avec joie le cours d'eau rester profond, le courant à peu près régulier.

Mais ce qui devait être un bonheur pour la mission entière faillit causer la perte de la troupe d'avant-garde.

En pratiquant des sondages pour reconnaître le chenal et le baliser, une des pirogues chavira.

Elle contenait la plus grande partie de la réserve de vivres, la caisse de pharmacie, les instruments géodésiques.

Les voyageurs parvinrent à renflouer l'embarcation; maïs si l'on put sauver la précieuse pharmacie et les instruments, il n'en fut pas de même des vivres.

Et, sur ce ruban liquide, prisonniers entre les épaisses murailles de la forêt, il était impossible à Baratier et à ses hommes de songer à se ravitailler par la chasse.

Le poisson ne manquait pas, mais il exhalait une odeur répugnante et était immangeable.

Cet incident jeta le désespoir parmi les piroguiers et les porteurs.

Le capitaine dut prendre des mesures contre leur mauvais vouloir.

Au sergent Renaud, à ses dix tirailleurs dont il était sûr, il donna l'ordre de se tenir prêts à fusiller le premier qui tenterait de fuir.

L'exécution de cette menace n'était pas nécessaire quant à présent.

Aucun de ces noirs n'eût songé à s'évader par la forêt.

Ils savaient bien que c'était la mort prompte, fatale, pour l'imprudent qui eût tenté une pareille folie.

--Mais, dit le capitaine au sergent, qui sait si le pays est semblable plus loin; nous pouvons rencontrer des éclaircies et alors tous ces gaillards-là, si nous ne les tenons pas au bout de nos fusils...

Un autre incident, plus redoutable encore que le premier, devait retarder l'expédition.

La fièvre éclata dans les rangs de la petite troupe. Au bout de deux jours, la plupart des piroguiers étaient incapables de service.

On tenta d'abord de les remplacer par des porteurs, mais ceux-ci, trop inexpérimentés, trop mous, n'arrivaient pas à diriger les barques.

Baratier, le sergent et les tirailleurs sénégalais ne se ménageaient pas cependant.

Tour à tour, ils se mirent aux pagaies, et ils purent ainsi franchir quelques lieues.

Mais, malgré leur énergie, les forces de ces braves baissaient. Ils manquaient d'entraînement.

Fort heureusement une clairière se présenta. Le chef du détachement donna l'ordre d'y aborder et, pendant trois journées entières, on se reposa près des pirogues hissées à terre, gardées à vue par les tirailleurs.

Ces jours de repos, l'emploi permanent de la quinine généreusement distribuée aux malades, permirent aux hommes de triompher de la fièvre.

Le sergent Bernard eut le bonheur de tuer deux grands singes qui s'étaient aventurés en curieux près du campement. La chair de ces animaux, rôtie devant un grand feu de bois, procura à tous un repas qui fut trouvé succulent.

Pour égayer la troupe, on organisa une petite fête.

Deux soldats sénégalais, doués d'une voix superbe, chantèrent des mélopées de leur pays. Et, dans la nuit, autour du brasier qui pointait ses langues de feu vers le ciel, tous les noirs, oubliant les misères des jours précédents, dansèrent au son de la flûte et du tympanon.

La flûte??

C'était le joyeux sergent Bernard qui en jouait, et sans instrument, s'il vous plaît.

Le brave garçon sifflait admirablement et son talent, en cette occasion, ne fut pas peu goûté!

Le tympanon?

Tout simplement une caisse vide, sur laquelle un grand diable de Sénégalais tapait à poings fermés.

Et cet orchestre rudimentaire suffit à ces noirs.

Profitant des bonnes dispositions générales, Baratier put explorer plusieurs lieues du M'Bomou sans encombre.

On approchait peu à peu du confluent du M'Bomou avec le Bokou ou Méré.

Il était temps d'ailleurs, car, d'après les prévisions, il restait à peine assez de vivres pour terminer l'exploration.

Leur rareté obligeait à la plus grande prudence. Et le grand fleuve coulait toujours verdâtre, entre les hautes tiges noires des arbres serrés, enlacés par les ronces et les lianes.

Pas plus qu'avant, il ne fallait compter sur la chasse ou sur la pêche.

L'approche du point terminus relevait cependant les courages et l'on avançait en chantant.

D'après l'estimation du capitaine Baratier, on était encore à trois jours de navigation de l'embouchure de la Méré. Depuis un mois on avait quitté Baguessé.

Une erreur faillit tout perdre. A l'endroit où la flottille était arrivée, le fleuve se partageait en deux bras.

Le bras gauche du cours d'eau semblait plus profond, plus navigable que l'autre, encombré de longues herbes flottantes et de joncs.

Les trois pirogues s'y engagèrent donc à toute vitesse.

Soudain, presque simultanément, les embarcations, lancées à une allure rapide, s'envasèrent sur un banc.

A force de pagaies, poussant énergiquement avec les gaffes, les équipages tentèrent de revenir en arrière.

Peine inutile!

Il fallut alors décharger les pirogues pour les renflouer.

Un îlot sablonneux émergeait à quelques mètres du théâtre de l'accident.

Les porteurs se jetèrent à l'eau, et une à une, les caisses furent portées sur le sol ferme.

Allégées, les pirogues purent franchir le banc et flottèrent emprisonnées dans une sorte de cuvette naturelle!

Combien de jours allait-on rester là? Les vivres étaient rares. Allait-on devoir mettre les hommes à la demi-ration.

Inquiets, piroguiers et porteurs parlaient déjà de gagner la rive à la nage et d'abandonner les embarcations.

--Le premier qui bouge, gronda le capitaine en tirant son revolver, je lui fais sauter la cervelle.

La menace rétablit le calme.

Mais la nuit venait, il ne fallait pas songer à chercher la bonne voie avant le lendemain. Baratier prit ses dispositions pour assurer la sécurité du bivouac.

Il fit hisser les pirogues à sec.

Sur le haut de l'îlot de sable on aligna les tentes.

Et de même, que les jours précédents, on dînait de légumes secs, avec un peu de lard conservé. L'eau potable manquait, situation douloureuse sur un fleuve. L'eau de la rivière, en effet, était tellement chargée de matières organiques que son absorption eût déterminé un véritable empoisonnement.

La situation était critique.

Le front soucieux, Baratier réfléchissait.

Il avait beau chercher. A son esprit ne s'offrait aucun autre moyen que d'abandonner les pirogues et de gagner la rive du fleuve.

Jamais dans sa vie, pourtant mouvementée, il n'avait traversé pareille épreuve.

Avoir parcouru une distance considérable, être presque convaincu d'atteindre le but fixé, et se voir obligé de tout abandonner, de retourner piteusement en arrière au milieu des tribus sauvages et hostiles!

Cependant il ne se laissa pas aller au découragement.

De concert avec le sergent Bernard, il organisa la camp.

Tout au haut du tertre, on dressa sa tente et le bivouac des piroguiers, des porteurs qu'il fallait surveiller, qu'il fallait maintenir à tout prix.

Aux deux extrémités de l'îlot, un petit poste de cinq tirailleurs, chargé de faire bonne garde et de tirer sur quiconque essaierait de fuir.

Baratier s'était assis près de l'un des autres petits postes.

Soudain le factionnaire, arrêté près de Baratier, lui montra la rive de l'îlot.

--Capitaine... les pirogues... il y en a donc quatre?...

L'officier regarda.

En effet, près du bord, presque à toucher les embarcations... une longue masse sombre s'allongeait.

--Oh! continua le factionnaire, voyez donc, mon capitaine... cinq, six... Et ça bouge... Ce sont des crocodiles.

Sournoisement, les sauriens, flairant une proie, sortaient de l'eau, rampaient vers le campement.

Lentement, ils se rapprochaient peu à peu du campement.

Baratier réveilla les postes.

--Alerte! les crocodiles!

En un instant tout le camp fut debout.

Les reptiles avançaient toujours, glissant sur la vase, sans bruit.

Et soudain le capitaine lança le commandement:

--Feu!

Dix coups de fusil éveillèrent les échos de la forêt, répercutés avec la violence d'un coup de tonnerre.

Trois crocodiles restèrent sur place: les autres firent un plongeon et disparurent.

Le campement reprit sa tranquillité, et la nuit s'acheva sans autre alerte.

Le lendemain matin, comme Baratier donnait l'ordre de se débarrasser des cadavres des sauriens tués dans la nuit, un tirailleur indigène s'approcha et, faisant le salut militaire:

--Chef, dit-il, si toi permets, Ali sait préparé viande de li bête là... très bon...

--Comment, si je permets... Tout ce que tu voudras mon garçon, répliqua le capitaine en souriant... Ce gibier t'appartient.

--Capitaine toi goûter mi cuisine... Pas mauvais.

Le noir avait peut-être raison; en tout cas, l'officier était enchanté de la fantaisie de ce cuisinier improvisé.

Et fut-ce l'influence de la faim, tout est-il qu'au repas, le crocodile parut exquis.

Baratier complimenta le tirailleur.

--Tu as rendu un grand service à ton chef, il te remercie.

--Ça bien, chef... Ça bien... mi content...

Et le brave soldat partit en faisant des gambades...

Tandis que le repas s'achevait, un des Sénégalais de faction appela le chef de poste.

Baratier et Bernard se précipitèrent du côté de la sentinelle.

--Là... Là... mon capitaine... Là... sergent.

Du doigt, le tirailleur montrait sur le fleure une masse flottante:

--Un cadavre! murmurèrent les deux Français.

--Porteur d'ici... pati la nuit, expliqua le factionnaire.

--Oui, peut-être, répliqua l'officier: profitons de cet incident.

--Bernard, faites l'appel des hommes.

En un instant, toute la petite troupe fut réunie.

On appela les noms. Il manquait un porteur.

Alors Baratier s'adressant aux engagés:

--Celui-là a trahi, leur dit-il; vous voyez comment il est puni... Rompez.

Cette courte harangue consterna les porteurs; ils regardèrent le cadavre de leur camarade, qui leur faisait comprendre l'impossibilité de la fuite.

* * * * *

Il y avait trois jours que Baratier et son escorte séjournaient sur l'îlot.

On avait vainement tenté de creuser des canaux pour franchir la barre de vase; il semblait que les eaux eussent baissé, car l'obstacle était plus infranchissable encore qu'au début. Le sable était devenu compact, très dur même à creuser, en certains endroits.

La situation devenait critique. La viande des crocodiles était épuisée. On n'avait plus revu de sauriens, sans doute le bruit de la fusillade les avait effrayés. Il fallait toucher à la suprême réserve de vivres gardée pour le retour.

Baratier et le sergent Bernard seuls avaient conservé l'énergie morale nécessaire pour résister aux épreuves.

Le découragement avait gagné les hommes, gagnant même les tirailleurs.

Trois porteurs, qui avaient essayé de gagner la rive, avaient péri sous les yeux de leurs camarades.

Le fond vaseux était mouvant de ce côté.

Et les jours passaient lents, interminables.

Le quatrième, la cinquième... il fallait toujours entamer les vivres.

On rationna les hommes malgré leurs murmures. Décidément l'avenir s'assombrissait de plus en plus.

* * * * *

La tête dans les mains, rongé par la fièvre de l'impatience, le capitaine songeait.

Tout à coup, une voix joyeuse éclata près de lui:

--Capitaine... un orage!

Et Bernard montrait à l'officier l'horizon chargé de nuages charbonneux.

Cette vue électrisa Baratier.

--Vite, Bernard, mon ami, à l'œuvre et que, dans un moment, tout soit prêt.

Une activité fébrile s'empara de tout le monde. En un clin d'œil les trois pirogues furent chargées.

Les pagaieurs, les porteurs et les soldats y montèrent suivis des chefs.

Et l'on attendit.

De larges gouttes d'eau tombèrent d'abord une à une... Puis, au bout d'un quart d'heure, ce fut un déluge effroyable.

Dans nos climats, on ne peut se faire une idée de la violence des pluies africaines.

Trempés jusqu'aux os, les voyageurs riaient quand même. Ils applaudissaient à l'averse libératrice.

Une demi-heure à peine suffit pour que le bras du fleuve grossît.

Les pirogues flottèrent.

Décuplée par l'espoir, la vigueur des Bouziris fit merveille; on franchit le banc derrière lequel la flottille s'était trouvée prise comme dans une souricière.

Il y eut cependant un moment de chaude appréhension. Les pirogues touchèrent.

Mais sous l'effort des avirons puissants, des pagaies battant l'eau avec rage, les pirogues glissent sur la vase du fond.

On avance, on passe, on a passé.

Deux jours après, ayant repris par l'autre bras du fleuve qui, en dépit de l'apparence, avait partout un chenal navigable, Baratier reconnut la Méré!

Et lorsque la mission Marchand apprit qu'elle avait devant elle une rivière, libre de tout barrage pendant plus de huit cents kilomètres, un frémissement de joie courut et la nouvelle fut accueillie par un puissant cri de:

--Vive la France!... En avant!

CHAPITRE VII

LE FORTIN DE BAGUESSÉ

Cependant le commandant Marchand, secondé par les capitaines Mangin et Germain, avait installé un fortin en amont des passes de Baguessé.

Car il voulait non seulement traverser le pays, mais encore l'occuper effectivement.

Les dangers qu'il allait courir, il désirait les éviter à ceux qui suivraient la route tracée par lui.

S'il réussissait à atteindre Fachoda, le chemin serait jalonné de postes, sur lesquels ses successeurs s'appuieraient.

S'il mourait à la peine, l'expédition du moins n'aurait pas été inutile, puisque ceux qui se dévoueraient à la même œuvre trouveraient une part de la tâche faite et bien faite.

C'est dans ces termes, dont l'héroïsme consciencieux n'a pas besoin de commentaires, que le chef de la mission avait annoncé aux capitaines Mangin et Germain, demeurés auprès de lui, son intention d'élever un fortin à Baguessé.

On s'était aussitôt mis à l'ouvrage.

Heureusement les matériaux de construction ne manquaient pas.

L'impénétrable forêt, qui couvre le plateau central, poussait ses arbres géants jusque sur les berges du M'Bomou.

C'était le désert de verdure, et aussi le mur, car les lianes, les vanilliers sauvages, les credytons aux fleurs rouges en forme de calice, les bahamiés, sorte de lierre dont les rameaux s'étendent parfois sur plus de cent mètres de longueur, confondaient leurs feuillages avec ceux des baobabs, des gommiers, des ébéniers, des arbres à beurre, désignés par les naturels sous le nom «d'arbre de la vache».

C'était une orgie de frondaisons, un débordement de vie végétative, un enchevêtrement stupéfiant de tiges, de branches, de filaments, de racines sorties de terre, que la poignée d'hommes perdus au milieu de cette exubérante flore africaine, devaient vaincre à force de labeur et de volonté.

Après une reconnaissance rapide, l'emplacement choisi pour l'érection du poste fut le sommet d'un monticule, dont la crête dominait d'une trentaine de mètres le terrain environnant.

La position était bonne.

De plus, sur cette hauteur rocheuse, la végétation se montrait moins fournie.

De sorte que le déblaiement en fut plus facile.

Il fallut néanmoins trois journées complètes pour débarrasser la butte des arbres et des broussailles dont elle était couverte.

Tandis qu'une partie des tirailleurs et des porteurs maniait la hache et le coupe-coupe, les autres débitaient les troncs en solives de deux mètres de longueur.

Aussi, quand les premiers eurent terminé, les seconds avaient amoncelé en piles ces bûches énormes, et les matériaux des murailles étaient tous prêts.

Il n'y avait plus qu'à les poser.

Sur le sol, une longue ligne fût tracée, encadrant la surface que devrait couvrir le fortin.

Elle affectait une forme rectangulaire.

Mesurant cent-vingt mètres dans sa plus grande dimension, cinquante dans l'autre, cela représentait en somme une superficie protégée de six mille mètres carrés.

De gros pieux, épointés et durcis au feu, furent profondément enfoncés en terre sur tout le pourtour.

Ils allaient former les assises sur lesquelles s'appuierait la construction.

Puis les solives, débitées durant les jours derniers, furent rangées les unes au-dessus des autres dans le sens horizontal et fortement rattachées aux pieux verticaux.

Des troncs placés à l'intérieur, s'appuyant obliquement à la muraille de bois et au terrain, tinrent lieu de piliers de soutènement.

Cependant un certain nombre «d'engagés» avaient creusé, au bord même de la rivière, de grands trous circulaires.

Ils y mélangeaient du sable, une argile rougeâtre découverte à quelque distance, des pierres calcaires, pulvérisées au préalable.

Puis, versant l'eau à foison dans ces creusets improvisés, ils délayaient le tout, obtenant ainsi un ciment grossier, destiné à rejointoyer les troncs d'arbres du retranchement.

En même temps, d'autres équipes entouraient l'enceinte d'un fossé profond de deux mètres, et dont les parois verticales étaient maintenues à l'aide d'un clayonnage de branchages, renforcé d'une épaisse couche de ciment.

Le neuvième jour, le poste de Baguessé était en état de défense.

On y avait transporté les charges, les embarcations démontées.

Les deux petites mitrailleuses dont l'expédition étaient munie avaient été mise en batterie.

Et avec ses meurtrières, ménagées durant la construction, l'ouvrage faisait véritablement bonne figure.

Comme toujours en pareil cas, les officiers voulurent baptiser la redoute.

On proposa unanimement le nom cher à tous:

«Fort Marchand!»

Mais le commandant, très sensible à cet hommage spontané, n'en obéit pas moins à sa modestie habituelle.

Il la voila cependant, invoqua la «discipline militaire», mot devant lequel un officier digne de ce nom, s'incline toujours.

Et il répondit doucement à ses compagnons, qui le pressaient d'accepter le parrainage de la nouvelle forteresse:

--Messieurs, cet ouvrage terminé, je l'ai remis en pensée au gouvernement français, dont je ne suis que le serviteur. Le ministre appréciera.

Réplique fière dans son humilité voulue.

Ce que Marchand refusait pour lui-même, il l'accorderait quelques mois plus tard à Desaix, dont le nom était appliqué à un fort semblable, établi sur la rivière Soueh, à cent kilomètres à l'est de Meschra-el-Reck.

Maintenant, si l'on veut savoir pourquoi, contrairement à sa coutume, le chef de la mission Congo-Nil avait imposé à ses subordonnés cet énorme surcroît de travail, il faut en chercher la raison dans le rapport que lui avait fait, à son arrivée à Baguessé, un indigène venu au camp pour vendre des moutons.

Marchand avait remarqué que l'eau-de-vie délie aisément la langue des noirs.

Aussi ne manquait-il jamais de prélever, à l'usage des indigènes et lorsque l'occasion le permettait, une ration d'alcool sur la petite provision du docteur Emily.

[Illustration: LES PORTEURS]

Habituellement, le liquide était réservé uniquement au traitement des malades.

Or, l'Africain venu pour traiter de la vente de son troupeau, fut extrêmement sensible à l'offre qui lui fut faite d'un «quart» d'eau-de-vie.

Tout le monde connaît le quart, sorte de petite tasse de métal, dont la patrie généreuse dote chacun de ses soldats.

Ce n'est pas joli, joli, mais ce récipient grossier contient environ un quart de litre, d'où le mot sous lequel on le désigne.

Une pareille quantité de trois-six, ingurgitée d'un seul trait, peut émouvoir même une cervelle épaisse de nègre.

Et si la rasade se renouvelle, on est en droit d'espérer que la vérité s'élancera de la bouche du buveur, dans un appareil aussi ingénûment simple, que lorsqu'elle sortait de son puits mythologique, pour se rendre aux séances de musique de chambre qu'Apollon donnait à ses confrères de l'Olympe.

[Illustration: UN POSTE DE CENTRALISATION]

Le commandant avait constaté de prime abord les allures louches du négociant indigène, le regard farouche et inquisiteur qu'il promenait sur toutes choses.

Toujours en éveil, il fit boire l'homme.

Sous l'influence de l'alcool, celui-ci parla.

L'obséquieux trafiquant devint un guerrier insolent.

Il dit les forces de sa tribu, son village florissant entouré d'une palissade de pieux.

Puis, s'exaltant toujours davantage, il parla des «_Igli_».

C'est ainsi, on le sait, que les populations indigènes appellent les Anglais.

Ce mot est une corruption euphonique de _English_, vocable qui, passant des gosiers britanniques dans les oreilles nègres, devient _Igli_.

Cela suffit.

Le commandant, pressentant une trahison, se garda bien d'interroger l'homme, mais il égratigna sa vanité.

Il plaisanta sa tribu, que le fusil d'un blanc ferait fuir comme un troupeau d'antilopes.

Le moyen réussit au delà de toute espérance.

Furieux, le nègre s'emporta.

Il rapporterait ses paroles insultantes à ses frères. Ils en tireraient vengeance.

Puis, aveuglé par son courroux, il raconta que lui-même était venu reconnaître les forces des chefs blancs.

Il les défiait.

Certes ils pourraient le mettre à mort, mais sa tribu le vengerait.

Les champions de l'ordre avaient décidé les guerriers à une attaque prochaine.

Des _Igli_ étaient au village.

Ils promettaient la victoire; ils s'engageaient, une fois les cadavres des blancs abandonnés dans la brousse à la dent des animaux sauvages, à conduire les guerriers dans des tribus voisines, à faire d'eux des champions de l'ordre.

Avec une telle promesse, on conduirait les noirs en Chine ou dans la Lune.

On disait autrefois en Europe, pour expliquer les prodigieux succès des armées de la République et de l'Empire.

--Chaque soldat français combat comme un lion, parce que chacun porte son bâton de maréchal dans son sac.

En Afrique, on peut employer cette variante:

--Les noirs, trompés par les agents libres, sont capables des pires folies. Chacun pense porter le baudrier du champion sous son bouclier.

Cependant le chef de la mission ne laissa rien paraître des inquiétudes que lui causaient les dires de son interlocuteur.

Il affecta de les regarder comme de simples plaisanteries, traita de l'achat des moutons, prit livraison des animaux et renvoya le traitant sans lui faire aucun mal.

Seulement, aussitôt après son départ, il appela MM. Mangin et Germain, les mit au courant de la situation, et décida que l'on entreprendrait immédiatement l'édification du fort projeté à Baguessé.

Primitivement on devait permettre aux porteurs et soldats de se remettre de leurs fatigues durant une huitaine.

Maintenant il eût été imprudent d'attendre.

Avant tout, il fallait se mettre à l'abri d'un coup de main de l'ennemi.

On se reposerait ensuite, si l'on en avait le temps.

Voilà pourquoi le commandant avait poussé les travaux avec une activité fiévreuse.

Durant les neuf jours qui venaient de s'écouler, l'officier n'avait pour ainsi dire pas dormi.

L'inquiétude le tenait éveillé.

Aussi, ce fut avec une immense satisfaction qu'il vit entrer dans l'enceinte du fortin, le dernier homme et la dernière charge de la mission.

Les indigènes pouvaient attaquer à présent.

Quelle raison leur avait fait différer les hostilités; on ne saurait le dire avec certitude.

Sans doute les explorateurs avaient bénéficié d'une de ces rivalités si fréquentes parmi les tribus africaines, où chaque guerrier désire être plus chargé d'honneurs que son voisin.

Alors on palabre sans fin.

On discute pendant des journées entières pour décider à qui appartiendra le commandement de tel ou tel groupe de guerriers;

à qui incombera le soin d'attaquer en premier, en second, en troisième.

Et quand tout cela est décidé, accepté, il s'est parfois écoulé huit, dix ou quinze jours.

C'est cette anarchie vaniteuse qui explique les succès foudroyants de certains roitelets noirs.

Investis d'une autorité absolue, appuyée par quelques bourreaux qui tranchent, sur un signe du maître, les têtes raisonneuses, ces monarques ne perdent pas leur temps en palabres.

Aux quatre coins du territoire occupé par leurs sujets, ils font battre le tambour.

Des hérauts parcourent les villages, rassemblant la population aux sons mugissants des cornes de buffles.

En quarante-huit heures, la petite armée est équipée, réunie.

Elle part à fond sur les ennemis désignés, qui commencent à peine leurs interminables parlottes.

Ceux-ci sont surpris, écrasés, emmenés en esclavage.

Les hommes sont incorporés dans les troupes du vainqueur.

Les femmes deviennent les servantes des principaux chefs.

Ces derniers d'ailleurs s'accommodent fort bien de la tyrannie royale, qui leur assure constamment la victoire et augmente sans cesse leur fortune.

Et la domination des monarques s'étend, fait la tache d'huile.

Quoi qu'en pensent certaines personnes, il n'est pas besoin d'une intelligence supérieure pour dominer en Afrique.

Il suffit d'inspirer la terreur.

Behanzin le cruel, Samory l'impitoyable, les marchands d'esclaves du centre ont dès longtemps fourni la preuve de cette affirmation.

Frapper fort et vite, tout le secret est là.

Qu'ils fussent arrêtés par des discussions intestines ou par toute autre cause, les indigènes riverains du M'Bomou avaient laissé à la mission le loisir de se fortifier.

Les dixième et onzième jours se passèrent sans que l'ennemi attendu se montrât.

La plus sévère discipline régnait dans le fortin.

Il était interdit aux hommes de s'éloigner.

Et ils se soumettaient sans murmurer à cette règle inflexible, car ils comprenaient parfaitement que le danger les entourait.

Sans doute l'attente était pénible, agaçante; mais il ne fallait pas songer à marcher à la rencontre des noirs, à les dérouter par une contre-attaque.

Les explications de l'ivrogne traitant avaient été si embrouillées, que le commandant ne pouvait déterminer l'emplacement du village soulevé contre lui.

La chose n'avait rien d'étonnant, en somme, car les indigènes ont une façon à eux d'exprimer la topographie d'une contrée.

Et puis, s'engager dans la forêt vierge sans avoir une direction précise est une opération téméraire à laquelle un chef de mission ne consent jamais à se livrer.

Grâce aux retranchements élevés, on avait l'avantage de la position.

Il était sage de le conserver.

Cependant l'impatience commençait à gagner tout le monde.

Heureusement on n'allait pas en souffrir longtemps.

Au matin du douzième jour, une escouade partit en reconnaissance vers le Nord.

Depuis une heure à peine elle avait disparu dans la forêt, quand un coup de feu retentit au loin.

Une exclamation sortit de toutes les poitrines.

Les tirailleurs sautèrent sur leurs armes.

En deux minutes, le retranchement fût garni de défenseurs.

Chaque créneau était occupé.

Les fusils, appuyés sur des liteaux posés à l'avance, menaçaient la plaine.

Toutes les distances ayant été repérées, les compagnons du commandant étaient certains que leur feu donnerait tout son effet utile.

Cependant, sous bois, le combat s'affirmait.

Des détonations retentissaient à intervalles plus ou moins longs.

Le son se rapprochait.

Evidemment la patrouille s'était heurtée à des forces supérieures, et elle battait en retraite.

Les yeux fixés sur la lisière du fourré, le commandant attendait.

Son âme était avec les braves gens qui, sous le couvert, combattaient pour la grandeur française.

Une anxiété poignante se lisait dans son regard.

Il se demandait combien déjà étaient tombés sous les coups des noirs.

Il se représentait les blessés, restant en arrière, saisis par les guerriers sauvages, achevés à coups de sagaies, décapités.

Il voyait les nègres brandir les têtes sanglantes.

Et il souffrait.

Le chef, sans peur pour lui-même, tremblait pour ses soldats.

Les tirailleurs savaient bien son affection pour eux. Ne l'avaient-ils pas appelé: le grand-père blanc.

Soudain un frisson parcourut toute la ligne.

Les buissons de la forêt venaient de s'ouvrir, éventrés par un élan irrésistible, et la patrouille bondissait en terrain découvert.

On comptait les soldats.

Les dix hommes partis le matin revenaient à toutes jambes.

Aucun n'était tombé au pouvoir de l'ennemi.

Un cri de triomphe s'éleva du retranchement, redoublant la vigueur de ceux qui rentraient.

Mais presque aussitôt un murmure attristé lui succéda.

Une volée de flèches, comme une bande d'oiseaux siffleurs, avait jailli des profondeurs du bois.

L'un des tirailleurs, traversé de part en part, avait lâché son fusil. Les bras étendus, chancelant, emporté par la vitesse acquise, il avait encore fait quelques pas.

Puis il s'était affalé, la face contre terre.

Mais, plus prompts que l'éclair, ses compagnons se retournent.

Ils font un feu de salve sur le bois, où la présence des poursuivants ne se décèle que par l'agitation des feuillages.

Deux d'entre eux jettent leurs fusils en bandoulière.

Ils relèvent le blessé.

Au pas de course ils l'emportent, tandis que, par un tir nourri, leurs camarades couvrent la retraite.

Tous rentrent au fort.

Marchand est debout près de la porte.

Il les reçoit, serre la main au sergent qui commande la petite troupe.

--Très bien, sergent, je suis content de vous. Vous avez bien combattu tout en restant ménager du sang de vos hommes. C'est en réunissant ces deux choses que l'on devient un bon officier.

Le gradé rougit, balbutie une phrase embarrassée.

--C'est tout naturel, mon commandant.

Mais la joie éclate dans ses yeux.

Il sait ce que signifient les paroles dû chef, et son ambition voit luire dans l'avenir le galon d'or des sous-lieutenants.

De nouveau le commandant interroge:

--Où avez-vous pris contact avec l'ennemi?

Et le petit sergent répond:

--A trois kilomètres d'ici environ. Il ne se doutait pas de notre présence et marchait en désordre. Le bruit nous a avertis de son approche[8].

[8] Ce chapitre et le suivant sont extraits d'un rapport officiel, adressé à Londres par S.-T. Talmans, esquire.

--Vous auriez dû revenir immédiatement.

--C'est bien ce que j'ai voulu faire, mon commandant. Mes hommes et moi nous avions commencé à battre en retraite, mais ces coquins nous ont découverts et alors, ma foi, il a bien fallu brûler des cartouches.

--Bien. Avez-vous pu juger de la force de la colonne qui nous attaque.

Le sous-officier haussa les épaules:

--Dans le fourré, c'est bien difficile. Tout ce que je suis en mesure d'affirmer c'est qu'ils sont beaucoup. Il y a peut-être quinze cents, deux mille hommes, peut-être plus, peut-être moins.

Marchand hocha la tête. Il allait ajouter quelques paroles quand une clameur s'éleva.

Il se porta aussitôt vers le retranchement, et, écartant le tireur qui occupait la meurtrière la plus proche, il regarda par l'ouverture.

Les noirs étaient sortis du bois.

Rangés en une masse grouillante, en avant de la lisière, ils se livraient à des contorsions d'épileptiques.

Ils brandissaient leurs armes, les choquaient contre leurs boucliers, injuriaient les Européens.

Le commandant murmura:

--Allons, une première leçon.

Et de sa voix nette qui dominait les vociférations des noirs.

--Attention, enfants, cria-t-il.

Un frémissement d'acier indiqua que la chaîne de tireurs assurait ses armes.

Puis, séparant les commandements, l'officier reprit:

--Feu de salve.

. . . . . .

--A cinq cents mètres!

. . . . . .

--Joue!...

. . . . . .

--Feu!

Il y eut un coup tonnerre, une volée de sifflements.

Une seconde se passa.

Puis là-bas, dans la bande hurlante, des corps s'abattirent.

Les balles étaient parvenues à leur adresse.

En un instant ce fut une débandade générale.

Se bousculant, se frappant de leurs armes, les nègres s'élancèrent sous le couvert des arbres.

Ils laissaient en arrière une trentaine des leurs, dont les torses noirs et les pagnes blancs s'étalaient en taches sur le terrain roux.

--Pas mal tiré, fit le chef de la mission. Ils vont nous laisser un peu tranquilles;... que l'on place des guetteurs pour avertir de leurs mouvements. Les autres peuvent rompre.

Au même instant, le sous-officier, qui le premier avait eu affaire à l'ennemi, s'approcha:

--Mon commandant, dit-il.

Marchand se retourna vers lui.

--Qu'y a t-il?

--Je suis envoyé vers vous par notre blessé.

--Ah! le docteur l'a-t-il vu?

--Oui, mon commandant.

--Espère-t-il le sauver?

Le sergent secoua la tête:

--Il sera mort avant une heure.

--Ah!

Une ombra passa sur le visage de l'officier.

Puis, reprenant l'entretien:

--Ne me disiez-vous pas être envoyé par ce pauvre garçon.

--Si, mon commandant, c'est Bakoulebé.

--Le petit Soudanais qui était en garnison à Kayes, sur le Niger, et qui a voulu être versé dans la compagnie du capitaine Mangin?

--Oui, c'est lui.

--Et que veut-il?

--Vous voir, mon commandant.

--J'y vais. Où est-il?

--Dans la paillotte que monsieur le major Emily a fait installer à l'angle sud-est du fortin.

--Bien, merci.

D'un pas rapide, l'officier gagna le point indiqué.

Pour être en mesure de combattre les insolations ou les accès de fièvre, qui menacent à tout instant le voyageur dans cette région, le docteur avait fait dresser une paillotte, sous laquelle, du moins, les malades seraient à l'abri du vent et des rayons cuisants du soleil.

Sur plusieurs toiles de tentes empilées, le blessé était couché.

Sa face noire avait pris une teinte grisâtre.

Son nez large, comme celui de tous ses compatriotes, s'était pincé.

Evidemment le pauvre Bakoulebé n'en avait pas pour longtemps à vivre.

En apercevant le commandant, le blessé eut un sourire.

Il leva avec peine sa main droite.

Marchand la prit.

--Toi dire adieu... venir près Bakoulebé... bon, venir, bégaya le tirailleur avec cette familiarité naïve dont rien ne peut corriger les gens de sa race.

--Il faut bien que je songe à mes blessés, répondit l'officier en souriant, sans cela ils se croiraient abandonnés et ne guériraient pas.

D'une voix faible le Soudanais l'interrompit.

--Bakoulebé, pas guéri... aller voir houris... Mahomet. Bakoulebé plus besoin de rien.

Il eut un soupir pénible, puis reprit:

--Vieille négresse, mère, à Kayes, mettre pièces d'or dans la ceinture pour envoyer à li. Pas pouvoir envoyé, puisque mouri. Alors, toi, dis, commandant, prendre ceinture et envoyer à vieille négresse.

La main de l'officier serra celle du moribond:

--Je te le promets, Bakoulebé.

Un léger sourire éclaira la physionomie du Soudanais.

--Te dis merci.

Puis avec une vivacité soudaine:

--Toi dire vieille mère, Bakoulebé mort en soldat... bien... Toi dire?

--Je le ferai, mon brave garçon.

--Content... moi pouvoir parti alors.

On eût pensé que le tirailleur n'avait attendu que la venue de son chef pour mourir.

Ses paupières s'ouvrirent démesurément, découvrant le blanc de l'œil; un frisson convulsif secoua ses membres.

Sa bouche s'ouvrit, laissa échapper ce seul mot:

--Allah!

Puis il se raidit et demeura immobile.

Le Soudanais était mort.

Dans l'enceinte même du fortin, ce brave fut enterré, et la compagnie du capitaine Mangin présenta les armes devant la tombe de ce Français à peau noire, mort pour la patrie d'Europe.

* * * * *

Cependant les ennemis ne se montraient plus.

--Est-ce qu'ils auraient regagné leur village? s'exclama le capitaine Germain.

--Ne crois pas cela, riposta aussitôt Mangin.

--Que supposes-tu donc?

--Qu'ils ne veulent pas s'exposer en plein jour à nos coups. L'expérience de tout à l'heure a dû leur apprendre la prudence.

--Alors, ils attaqueront de nuit?

--Probablement...

Et, étendant le bras vers un groupe d'hommes qui se dirigeaient vers le retranchement, chargés d'objets aux formes étranges, le capitaine Mangin ajouta:

--Justement, voilà qui démontre que le commandant pense comme moi.

--Ces réflecteurs électriques?

--Parfaitement. Vois, on va les installer sur le mur d'enceinte. Et quand on dispose les fanaux, c'est apparemment pour s'en servir.

--Tu as raison.

Les deux officiers suivirent attentivement l'opération.

Au bout d'une heure tous les appareils étaient en place, prêts à fonctionner.

Puis des ordres expédiés par Marchand circulèrent parmi les combattants.

Les tirailleurs coucheraient à leurs postes de combat, afin d'occuper leur meurtrière, à la première alerte.

L'ennemi était dix fois plus nombreux que la petite troupe.

Il importait donc d'ouvrir le feu aussitôt que possible.

En une minute, la nappe de balles, qui s'échappe des fusils à tir rapide, fait de nombreuses victimes.

Une minute de feu soutenu et bien dirigé peut briser l'élan de l'assaillant.

Les noirs auraient peu de chemin à parcourir à découvert.

Cinq cents mètres, si on les apercevait au débouché du bois, quatre cents... trois cent-cinquante peut-être, si, avec leur habileté sauvage, ils parvenaient au rampant à échapper pendant un moment aux regards des sentinelles.

Car les foyers électriques seraient actionnés seulement à l'heure de l'attaque.

Plus tôt, leur rayonnement eût empêché l'assaut, et il était nécessaire que le choc se produisît, qu'une défaite irréparable fût infligée aux noirs, afin que la mission reprît la liberté de ses mouvements.

D'autre part, la victoire aurait un effet moral considérable dans toute la région, et les quelques hommes qui, après le départ de la colonne, resteraient à la garde du fort, auraient une influence suffisante pour maintenir dans l'obéissance, les peuplades environnantes.

La nuit venait.

Le commandant, qui avait pris un repas rapide, en compagnie des officiers placés sous ses ordres, avait les yeux levés vers le ciel.

Tout à coup, il se frappa le front.

--Je comprends pourquoi l'on a attendu si longtemps avant de nous attaquer.

Et comme les assistants l'interrogeaient du regard, il reprit:

--La réponse est au-dessus de nos têtes... nouvelle lune.

--C'est vrai, s'écrièrent des interlocuteurs.

--Partant pas de lumière... avantage très appréciable pour des guerriers qui considèrent l'attaque de nuit comme le fond même de la guerre.

Germain éclata de rire:

--Ils seront désagréablement surpris quand ils verront un soleil factice s'allumer sur nos retranchements.

--J'y compte un peu.

[Illustration: UN COIN DE VILLAGE]

--Et le commandant sourit.

Il avait deviné juste.

En dehors des Soudanais, les naturels de l'Afrique craignent la lutte au grand jour.

Leurs guerres sont une succession de surprises nocturnes, d'embuscades, de guet-apens.

C'est la guerre des fauves bondissant à l'improviste sur leur proie.

Et la principale raison de l'ascendant des blancs sur ces races pillardes est qu'ils attaquent alors que le soleil brille.

Vers dix heures, le commandant fit une ronde.

Il surveilla lui-même la relève des factionnaires.

[Illustration: LIEUTENANT LARGEAU]

Partout il avait exigé des sentinelles doubles.

Un homme seul, en effet, peut s'endormir, avoir une distraction. A deux, les soldats se soutiennent mutuellement, et, pouvant se communiquer leurs observations, demeurent constamment en éveil.

Ce soin pris, Marchand se hissa sur un talus d'où l'on dominait la ligne de défense, se fit apporter un pliant et s'assit.

Cette fois encore, il allait passer la nuit à veiller sur tous.

Onze heures, minuit, rien ne bouge.

Aucun bruit ne monte de la plaine noyée dans l'obscurité d'une nuit sans lune.

Parfois un rauquement éloigné vibre dans l'air.

C'est une panthère, un lion en chasse.

Et de nouveau le silence pèse sur la redoute où tout semble endormi.

Une heure!

Le commandant prête l'oreille.

On jurerait qu'un murmure léger, presque insaisissable, se produit au loin, du côté où la forêt se devine à une ligne d'ombre plus opaque.

Le capitaine Mangin accourt.

Les sentinelles ont signalé un mouvement au bas de l'éminence.

--Faut-il établir le courant électrique?

--Non, j'ai réfléchi. Laissez-les approcher encore. Tout le monde est debout.

--Oui, commandant.

--Bien.

Les deux officiers écoutent sans parler.

--Capitaine?

--Mon commandant.

--Veuillez avertir les hommes préposés à la manœuvre des lampes. Que toutes s'allument lorsque je donnerai un coup de

sifflet.

--A l'instant.

Le capitaine s'éloigne au pas gymnastique.

Quelques minutes s'écoulent encore.

Maintenant le bruit est nettement perceptible.

Les assaillants gravissent le flanc du coteau.

Ils croient avoir partie gagnée.

Les blancs ont des yeux pour lire dans les livres, mais non pour apercevoir l'ennemi. Ils se pressent, afin d'escalader le retranchement, de surprendre la mission, de faire leur moisson de têtes... trophées sanglants qu'ils rapporteront triomphalement au village et qui leur vaudront les sourires des femmes.

Ils ne sont plus qu'à deux cents mètres du fossé.

Tout à coup, un son strident déchire l'air.

C'est le sifflet du commandant qui donne le signal convenu.

Et sur les remparts s'allument des étoiles à l'insoutenable éclat.

Des traînées de lumière blanche, aveuglante, courent sur la plaine, éclairant les noirs surpris.

Et puis les fusils s'abaissent, crachent la mort.

Une immense clameur de rage et d'épouvante monte vers le ciel.

Les assaillants, avec une réelle bravoure, se précipitent en avant, font pleuvoir flèches et sagaies sur leurs adversaires. Quelques coups de feu même partent de leurs rangs.

Trois tirailleurs sont blessés.

Ceux-là guériront grâce aux soins du Dr Emily.

Mais la fusillade des Soudanais se précipite. Les balles nombreuses, serrées, traversent les rangs des noirs, cliquettent contre les lances, trouent les boucliers et les poitrines.

Les cadavres s'amoncellent.

La colonne assaillante s'arrête.

Un instant encore, elle tente de résister à l'averse de feu qui tombe incessamment du fortin, mais des vides se produisent, la masse entière tourbillonne sur elle-même.

Cette fois, l'élan est bien décidément brisé.

Une dernière salve, et ceux qui ont échappé au massacre jettent leurs armes; avec des hurlements éperdus ils reprennent le chemin de la forêt.

Mais une nouvelle catastrophe les attend.

Durant l'action, cinquante tirailleurs, sous la conduite du capitaine Germain, sont sortis du fortin par le flanc qui regarde la rivière.

Ils ont descendu la pente en courant, restant dans l'ombre.

Rien n'a trahi leur marche.

Et quand les noirs font volte-face, quand ils espèrent se mettre à couvert dans la forêt, voilà qu'une grêle de projectiles les prend en flanc.

Ils se croient entourés par l'ennemi.

Alors ce n'est plus de la terreur, c'est un vent de folie qui souffle sur eux.

Ils courent à gauche, à droite, sautent, étendent les bras, en lançant des lamentations rauques.

Quelques groupes parviennent à regagner le couvert.

Les autres s'agenouillent, se traînent dans la poussière, implorent la merci du vainqueur.

Le feu cesse.

Les captifs sont amenés au fortin.

Ils seront enrôlés comme porteurs.

Ce sera là un renfort utile pour traverser les terrains difficiles où l'on va s'engager.

Les malheureux sauvages, excités contre la mission par des agents anglais encore inconnus, ont payé cher leur confiance.

Ils laissent six cents cadavres sur le sol et quatre cent trente prisonniers aux mains du vainqueur.

Le bruit du terrible combat se répandra dans le pays.

Le fortin sera appelé, dans les paillottes, la butte de feu.

Et un sergent indigène, assisté de quatre hommes, verra vingt mille noirs s'incliner devant lui, durant plusieurs semaines, jusqu'au moment où M. Liotard, averti de ce succès, enverra une petite garnison occuper le fortin de Baguessé.

CHAPITRE VIII

OFFENSIVE

Au jour, le commandant rassembla ses officiers.

--Messieurs, dit-il en substance, vous savez comme moi que, sur cette terre d'Afrique, une victoire ne porte ses fruits qu'à la condition d'être suivie d'une marche offensive.

Tous inclinèrent la tête:

--Il faut que nous partions dans deux heures. Toute la compagnie Mangin, sauf la septième escouade qui a marché hier. Chaque homme aura deux cents cartouches et trois jours de vivre.

Puis, les congédiant du geste:

--Nous suivrons l'ennemi à la trace. Allez, messieurs.

En quelques minutes, la nouvelle parcourut tout le camp.

Les tirailleurs riaient, enchantés de poursuivre les fuyards.

Il n'était pas jusqu'aux prisonniers de la nuit qui, répartis déjà entre les diverses équipes de porteurs, n'eussent l'air satisfaits.

Très probablement, ceux-là se disaient que leur situation était préférable à celle de leurs congénères en fuite vers leur village.

Eux au moins n'avaient plus rien à craindre.

Dans la plaine, des corvées fournies par les porteurs, creusaient de longues fosses.

On y jetterait les cadavres au plus tôt, car, sous ce ciel torride, la décomposition va vite, et, faute d'une inhumation prompte, la position fût devenue intenable en vingt-quatre heures.

Au moment précis indiqué par Marchand, la compagnie du capitaine Mangin se trouva alignée, prête à partir.

Cette fois, le chef de la mission prit le commandement de la colonne.

La petite troupe quitta le fort, dévala le flanc du coteau, puis, bien que, selon toutes probabilités, il n'y eût aucun ennemi à plusieurs kilomètres à la ronde, elle prit sa formation de marche.

Une avant-garde, des flanqueurs se séparèrent, commençant en conscience leur rôle d'éclaireurs.

Le corps principal suivit.

Bientôt tous étaient en pleine forêt.

Mais la route était relativement facile. Elle avait été tracée la veille par les bandes sauvages, dont la fureur était venue se briser contre les remparts du fortin.

On ne risquait donc pas de s'égarer.

Au reste, de loin en loin, des cadavres jonchaient le sentier.

C'étaient ceux des blessés, qui avaient usé leurs dernières forces en essayant de regagner leur village.

Les chacals ou les fauves se chargeraient de faire disparaître les corps.

Au plus fort du jour, on fit halte dans une clairière.

L'ennemi y avait campé également.

Des cercles noirs tachant le sol, indiquaient qu'il y avait allumé des feux.

Vers quatre heures la marche fut reprise.

A la nuit, il fallut se résoudre à dresser le campement en pleine forêt.

Rien n'indiquait le voisinage d'une agglomération.

--Ah çà! s'exclama le capitaine Mangin, d'où diable venaient donc ces forcenés?

Le commandant l'entendit et se retournant vers lui.

--Soyez tranquille, leur repaire ne doit plus être éloigné.

--A quoi reconnaissez-vous cela, mon commandant?

--Simple affaire de raisonnement. Voyons, songez à l'insouciance des nègres. Un village situé seulement à deux journées de marche de la route suivie par la mission ne se serait pas cru menacé. Jamais on n'aurait réussi à en faire marcher la population contre nous.

--C'est ma foi vrai.

--Donc, que l'on fasse bonne garde. Les paillottes sont peut-être tout près. Dans ces régions boisées, on tombe dans un village avant de l'avoir aperçu.

Ces instructions furent exécutées à la lettre.

Mais, de toute la nuit, rien ne troubla la tranquillité de la compagnie.

Avec l'aube, on repartit.

Depuis deux heures déjà on était en marche, quand les éclaireurs se replièrent brusquement.

Ils étaient arrivés à la limite d'une plaine assez vaste, défrichée en pleine forêt et, au milieu des champs cultivés, ils avaient aperçu un fort village enclos d'une enceinte de pieux.

C'est, comme on le sait, le moyen de défense employé par les noirs pour défendre l'accès de leurs bourgades.

Aussitôt l'attaque fut décidée.

La compagnie fut partagée en deux fractions égales.

L'une, sous le commandement du capitaine Mangin, décrivit un large arc de cercle, afin d'attaquer la position de flanc, tandis que l'autre, restée sous les ordres du chef de la mission, prononcerait son mouvement sur le front de l'ennemi.

Pas un instant on n'avait douté que l'on fût arrivé en face de l'agglomération, d'où les coupables s'étaient rués sur le fort de Baguessé.

La piste marquée dans la brousse était la plus éloquente des accusations.

Après un quart d'heure d'attente, nécessaire au capitaine Mangin pour effectuer son mouvement tournant, le commandant Marchand donna le signal de l'attaque.

Aussitôt les Soudanais se déployèrent en tirailleurs.

Par bonds successifs, ils s'avancèrent vers le village.

Celui-ci paraissait abandonné.

Rien ne bougeait.

Aucune tête crépue ne se montrait au-dessus des palissades.

Le commandant, en présence de ce silence inexplicable craignit une embuscade.

Il fit faire halte et envoya en avant deux hommes chargés de reconnaître la position et de s'assurer si, oui ou non, elle était occupée.

Les éclaireurs, courbés vers le sol, s'applatissant contre terre au moindre bruit, arrivèrent jusqu'aux palissades.

Pas une flèche, pas un projectile n'avait salué leur approche.

Est-ce que décidément les ennemis avaient décampé?

Un instant, les deux tirailleurs restèrent tapis au bord du fossé creusé au pied du retranchement.

Puis l'un d'eux se décida, sauta dans le trou, et, s'aidant des mains et des pieds, parvint à atteindre le sommet des pieux.

Il regarda curieusement à l'intérieur; après quoi, on le vit se mettre à cheval sur la crête de la palissade et agiter les bras en signe d'appel.

La mimique était claire.

Le village était abandonné.

--En avant, cria joyeusement le commandant.

Et tous les tirailleurs bondirent sur leurs pieds, s'élancèrent au pas de course vers le village.

La section Mangin, qui venait de déboucher de la forêt, ne se méprit pas à ces signes et se mit à courir avec un entrain tel, que l'on eût pu croire qu'elle voulait arriver au village avant la fraction Marchand.

En cinq minutes, les Sénégalais avaient escaladé les palissades, y avaient pratiqué de larges brèches et se répandaient dans les paillottes.

Les instruments de ménage, les armes, les sièges grossiers, les étoffes étaient entassés en face les portes, et les tirailleurs y mettaient le feu.

C'est là une des nécessités de la lutte avec les noirs.

La destruction de leurs villages est le seul acte d'autorité devant lequel ils s'inclinent.

La troupe victorieuse, qui négligerait de prendre cette mesure, barbare aux yeux d'Européens non prévenus, s'exposerait à perdre tout le bénéfice de son succès.

Les indigènes ne manqueraient pas d'attribuer sa mansuétude à la crainte.

Et ils s'empresseraient de revenir au combat avec une nouvelle audace.

Pendant ce temps, le commandant, Mangin et le Dr Emily, qui avait suivi l'expédition, parcouraient la bourgade.

Evidemment la localité avait une certaine importance.

C'était pour cela, sans doute, que les agents anglais l'avaient choisie, de préférence à une autre, pour y prêcher la guerre d'extermination contre la mission française.

Les paillottes nombreuses, les cases plus spacieuses des chefs, l'ordre relatif qui avait présidé à l'alignement des habitations, tout dénotait un centre où les habitants du pays venaient trafiquer.

Mais, maintenant, on rencontrait partout les traces d'un abandon précipité.

Des paquets commencés avaient été laissés par leur propriétaire.

Evidemment des fuyards avaient apporté la nouvelle du désastre éprouvé au fort de Baguessé.

Une terreur-panique s'était aussitôt emparée de tous.

Les guerriers étaient anéantis.

L'ennemi victorieux allait arriver dans le village désormais dépourvu de défenseurs.

La fuite seule pouvait préserver les survivants du trépas.

Et l'on avait fui.

Et peut-être, là-bas, en arrière des broussailles qui entrelaçaient leurs rameaux sous la coupole verte de la futaie, des né-

gresses tremblantes, des négrillons larmoyants, des hommes apeurés regardaient, assistant à la ruine de leurs demeures, devinant dans la fumée noire des foyers allumés tous les objets qui leur avaient appartenus.

Le commandant et ses compagnons avaient traversé l'agglomération dans toute sa longueur.

Derrière lui, les tirailleurs promenaient des branches flamboyantes sur les toitures de paille, sur les nattes, sur tous les objets inflammables.

Une à une les cases s'embrasaient.

Et le feu s'étendait partout, pointant ses dents rouges et bleues vers le ciel.

A l'extrémité de la voie principale que suivaient les officiers, un large espace libre avait été réservé.

Au centre, séparé de toute autre habitation par une distance de vingt à trente mètres, se dressait une construction plus élevée, plus vaste, sinon plus luxueuse que les autres.

--La case du chef sans doute, murmura le médecin.

Mais Mangin secoua la tête.

De la main il désigna deux piliers entaillés qui se dressaient de chaque côté de l'entrée.

Au sommet, un artiste inhabile avait figuré un masque grimaçant, horrible.

--C'est un temple. Un temple du dieu Terpi, le dieu de la destruction.

Et, comme se parlant à lui-même:

--J'avais déjà vu cela dans le Baghirmi, mais je ne croyais pas que le culte de cette divinité sanguinaire s'étendait aussi loin à l'Est.

Après une pause, il reprit:

--Figurez-vous que ce Dieu, dont la figure, creusée dans un bloc de bois, a une vague ressemblance arec un crabe, exige non seulement des moutons, bœufs et chèvres que l'on égorge sur ses autels, mais encore des victimes humaines. Chaque mois, deux ou trois personnes, parmi les plus jeunes et les plus belles, sont immolées en son honneur, et pendant la fête Akimé, laquelle dure une semaine, vingt ou trente créatures reçoivent la mort chaque jour.

Pour répondre aux besoins de cette orgie de sang, les sectateurs de Terpi se livrent, aux approches de la semaine rouge, à une véritable chasse à l'homme.

Ils se répandent dans les plaines, dans la brousse, fondent sur les voyageurs isolés, sur les femmes, les jeunes filles, les enfants qui s'écartent des villages, qui descendent aux fleuves pour y puiser de l'eau.

Ils les garrottent, les entraînent jusque dans leur réduit.

--Mais les peuplades, victimes de ces rapts, doivent chercher à se venger.

--Point, conclut le capitaine. Ces immondes pourvoyeurs de la mort ont la qualité de prêtres et sont aussi vénérés que leur sanglante idole.

Emily se mit à rire:

--Vraiment, vous me donnez envie d'entrer en relations avec le dieu-crabe.

--Comme victime, demanda plaisamment son interlocuteur?

--Non, non. Comme visiteur simplement.

Et, après une pause:

--Puisque vous connaissez déjà le personnage, soyez donc assez aimable pour me présenter.

Mangin ne se fit pas prier.

Il se dirigea vers l'entrée, marquée par les deux poteaux qu'il avait signalés.

La porte était simplement maintenue par un taquet de bois.

D'un coup de pouce, l'officier fit sauter le coin-arrêt et poussa le battant.

Celui-ci tourna sur ses gonds avec un grincement prolongé.

A pas lents, les trois Européens pénétrèrent dans la case.

C'était un hall rectangulaire, dont les murs étaient ornés de chevelures, de colliers de dents enfilées de tiges de laiton.

Le sol de terre-battue avait une teinte rougeâtre et le lieu exhalait une odeur fétide de boucherie mal tenue.

Au fond, sur un énorme cube de bois, se dressait la statue menaçante et grotesque de Terpi, barbouillée de sang.

Et devant l'idole, une large table, ayant au centre une rigole profonde, était entaillée et tachée comme un étal.

Les explorateurs avaient en face d'eux le «banc du supplice».

Tout cela apparaissait bestial, horrible et répugnant.

--Pouah! s'écria le docteur: c'est abominable, sortons de cet abattoir.

Ses compagnons ne se firent pas prier.

Déjà ils revenaient à l'entrée, quand tous trois s'arrêtèrent saisis.

On eût dit que leurs pieds s'étaient subitement rivés au sol.

Qu'y avait-il donc?

Un gémissement faible, indistinct, venait de troubler le silence.

Les officiers s'interrogèrent du regard.

Qu'est-ce que cela pouvait être? Qui avait fait entendre cette plainte?

Leurs sens ne subissaient-ils pas les effets d'une illusion?

Ils se consultèrent du regard, mais le même son se reproduit.

C'était triste, doux, comme l'appel épuisé d'un mourant.

D'un même mouvement, tous trois revinrent sur leurs pas, marchant vers l'autel.

Car il leur avait semblé que l'appel partait de là. L'appel, si le son pouvait être appelé ainsi, ce son si étouffé, si ténu qu'il leur était impossible de discerner s'il s'était envolé d'une bouche d'homme, de femme ou d'enfant.

Le docteur, qui avait allongé le pas, poussa un cri rauque.

Il avait contourné le piédestal de la statue et s'était arrêté comme médusé.

Ses compagnons le rejoignirent.

Eux aussi ressentirent une émotion violente, une angoisse lancinante devant le spectacle atroce qui s'offrit à leurs yeux.

Sur une claie de joncs, que tendait un cadre de bois, supporté par quatre pieds, deux corps d'Européens (les vêtements dont ils étaient recouverts le démontraient) étaient étendus.

Un homme, une femme.

Ils gisaient là, sans mouvement, les coudes attachés derrière le dos, les genoux enserrés de cordelettes.

--Des victimes de Terpi, fit à voix basse le capitaine Mangin.

--Morts, bredouilla le docteur.

--Morts, répéta le commandant avec une intonation triste.

Mais ils frissonnèrent. On eût dit que leurs paroles ranimaient l'un des cadavres.

La femme fut secouée d'un tremblement.

D'un accent déchirant, elle gémit.

--Tuez-moi... tuez-moi... je souffre.

D'un bond, le major saisit une extrémité du cadre... Du geste il indiquait l'autre à ses compagnons.

Ceux-ci comprirent.

Le médecin voulait tirer la claie hors de ce coin sombre. Il voulait voir les «clients» que le hasard lui amenait, se rendre compte de leur état, chercher à les sauver.

Réunissant leurs forces, les officiers et le praticien réussirent à amener leur lugubre fardeau devant l'autel.

[Illustration: UN CAMPEMENT DE LA MISSION MARCHAND]

Là au moins, il y avait une lumière suffisante.

Ils regardèrent et sur leurs traits se peignit la même expression d'horreur.

L'homme était mort.

La femme râlait.

Les malheureux avaient été torturés.

Surpris sans doute par les sectateurs de Terpi, ils avaient subi le supplice le plus raffiné.

Leurs mains, leurs pieds nus étaient enflés, saignants, méconnaissables.

Leurs bourreaux leur avaient arraché les ongles.

Leurs paupières avaient été coupées, et leurs yeux étaient effrayants à contempler ainsi, égarés, farouches, au fond de l'ovale sanguinolent de l'orbite.

L'arrivée de la colonne française avait dû interrompre les tourmenteurs.

[Illustration: LES CANONNIERES _Falah_ ET _Sultan_]

La nécessité où ils s'étaient trouvés de finir vite était indiquée par deux couteaux à lame triangulaire, dont chacun était enfoncé dans la poitrine de l'une des victimes.

Le docteur s'était penché.

Il se releva, presque aussitôt, secouant la tête d'un air désolé.

Il n'y avait rien à faire.

A ce moment les yeux sanglants de la femme se fixèrent sur lui. Elle le considéra avec une sorte d'épouvante, et de ses lèvres serrées sortirent ces mots:

--Le docteur... le docteur Emily:

Le major eut un geste de surprise.

La mourante le connaissait, et lui ne pouvait mettre un nom sur ses traits ravagés.

Qui était donc cette créature méconnaissable pour lui-même.

Une curiosité ardente s'empara de lui.

Il se courba sur la malheureuse, approcha sa bouche de son oreille:

--Qui êtes-vous donc?

Et ne recevant pas de réponse, il redit encore:

--Qui êtes-vous? Qui êtes-vous?

Elle continuait à le regarder fixement, sa respiration oppressée se mêlait à des sifflements douloureux. Ses lèvres s'agitèrent enfin et d'une voix légère comme un souffle, elle murmura:

--Gare aux rechutes.

Le docteur se releva brusquement, étendant les bras, puis il porta les mains à son front.

--Gare aux rechutes!

Les mots qu'il avait dits, à Brazzaville, en prenant congé de mister Bright et de miss Jane.

Ce fut pour lui comme un trait de lumière.

Les officiers, auxquels l'aventure étaient connue, avaient pâli.

--Miss Jane, bredouilla l'excellent docteur, est-ce vous que je retrouve en cet état?

La mourante eut un gémissement.

--Gare aux rechutes, répéta-t-elle, gare aux rechutes[9].

[9] Rapport S.-T. Talmans; lu et commenté dans une conférence de la Société Skye-Sea-Land.

Alors seulement elle parut remarquer la présence du commandant et de Mangin.

Elle les considéra.

Elle les vit tristes et graves, les yeux humides devant celle qui avait été leur ennemie, et qui maintenant ne restait plus pour eux qu'une créature souffrante et torturée.

Pour lui marquer ce respect que nous savons tous donner, en France, à celui qui va mourir, les officiers se découvrirent et, le salacco à la main, se tinrent immobiles, muets devant la claie funèbre.

Une expression étrange se peignit sur les traits de la jeune fille.

On eût dit qu'un combat se livrait en son esprit.

Sa haine des Français luttait contre le sentiment plus doux, que lui inspirait l'attitude de ceux dont elle avait comploté la perte.

Car c'était elle, c'était son père, étendu mort à son côté, qui avaient soulevé la tempête dans laquelle la mission aurait peut-être succombé, si son chef, veillant à tout, n'avait pas songé à interroger adroitement le noir, qui s'était présenté au camp pour traiter de la vente de ses moutons.

Depuis Brazzaville, le père et la fille avaient marché sur la rive gauche du Congo, au milieu des tribus où résidaient d'autres agents libres ou des champions de l'ordre.

Dans les demeures de ceux-ci, ils recevaient l'hospitalité. Leur route était jalonnée ainsi par de véritables relais.

N'étant point embarrassés de bagages, ils avaient progressé beaucoup plus vite que la mission.

Partout ils avaient tenté d'ameuter les populations.

Mais les succès remportés par nos colonnes, l'établissement de postes-fortins dans le Haut-Oubanghi, les expéditions heureuses de M. Liotard, enfin l'aspect imposant du convoi commandé par Marchand, inspiraient aux indigènes une crainte salutaire.

Les efforts des Anglais avaient été vains.

Alors ils s'étaient acharnés à leur œuvre de haine.

Ils avaient porté leurs pas dans les régions inconnues, où la mission Congo-Nil devait s'engager.

Et là, ils avaient trouvé enfin des auxiliaires, des noirs qui n'avaient point entendu parler des _Fringi_, les blancs qui, ainsi que l'expliquent les tribus soumises, portent avec eux un étendard ayant les couleurs _du ciel, du lait et du sang_, pour proclamer qu'ils sont grands, doux et capables de se venger des offenses.

Donc le massacre de la mission fut résolu.

Durant des semaines, les Anglais guettèrent la flottille.

Une impatience furieuse les amenait chaque jour sur les rives du M'Bomou.

Enfin les pirogues furent signalées.

On sait quel fut le résultat de l'attaque.

Les quelques guerriers, échappés au carnage, rejoignirent leur village. Ils accusèrent les Anglais de les avoir trompés en les soulevant contre les étrangers. Pouvaient-ils espérer vaincre une troupe aussi formidablement armée.

Ils étaient vaincus. La puissance militaire de la tribu se trouvait anéantie, et maintenant ceux dont on avait imprudemment excité la colère allaient venir sans doute. Ils raseraient le village, dévasteraient les champs.

La famine, la pauvreté s'abattraient sur les survivants.

Les tribus voisines, encouragées par leur faiblesse et leur dénûment, se rueraient à leur tour sur eux.

Elles les vaincraient sans peine, les emmèneraient en servitude.

D'une peuplade puissante, il ne resterait plus que quelques esclaves dispersés à tous les coins de l'horizon.

Au moins ils se vengeraient.

Ils sacrifieraient à Terpi les êtres dont la bouche menteuse avait causé la défaite des adorateurs du dieu.

Les officiers avaient deviné l'enchaînement de circonstance qui mettait de nouveau en leur présence leurs anciens ennemis de Brazzaville.

Et toutes ces choses, ces mois de voyage en pays noir, tout cela se représentait à l'esprit de la mourante.

Que de haine elle avait montré contre ces Français qui, à cette heure, respectueux et dignes, accordaient la suprême aumône de la pitié à son agonie.

Un flot de larmes monta à ses yeux sanglants.

Elle fit un effort... un effort terrible et sa bouche crispée s'entr'ouvrit.

--Pardon, dit-elle.

--Pardon, s'écria le docteur bouleversé, pauvre petite... elle demande pardon quand elle est dans cet état...

Mais il se tut, le commandant avait fait un pas en avant et lentement:

--Vous étiez pardonnée, mon enfant, dès l'instant où la souffrance s'était abattue sur vous. Ne vous préoccupez plus du passé et dites-nous, dites-nous ce que nous pourrions faire pour vous.

Elle bégaya:

--Merci!

Puis avec une énergie, presque avec violence.

--Vous avez pardonné... agissez en amis...

--Nous sommes prêts.

--Alors tuez-moi... je souffre... je souffre.

Elle se tordit avec désespoir.

Des gouttes de sang coulèrent de la plaie béante qui occupait la place des paupières.

--Ce couteau, ce couteau... retirez-le... ma vie s'envolera avec lui.

Les trois hommes entouraient la claie.

Cette prière affola ces soldats, ce médecin.

L'un d'eux exauça-t-il le suprême vœu de cette martyre, que la science se déclarait impuissante à guérir.

Ou bien le mouvement de la moribonde fut-il seul cause de la chute de l'arme.

Toujours est-il que le contenu glissa hors de la blessure et tomba sur la claie auprès de miss Jane.

Celle-ci poussa un profond soupir, jeta dans un souffle:

--Merci!

Puis elle demeura immobile, une mousse rosée coulant lentement de ses lèvres disjointes.

Elle avait fini de souffrir.

* * * * *

La colonne expéditionnaire campa au milieu des ruines du village.

Une escouade avait creusé en hâte une fosse profonde et les derniers honneurs avaient été rendus aux agents anglais[10].

[10] Le rapport Talmans contient ici quelques phrases élogieuses à l'adresse des Français. Ce sont les seules, il est juste de les signaler.

Le lendemain, de grand matin, on reprenait le chemin du poste de Baguessé, où l'on rentrait, le soir même, au milieu des acclamations des porteurs et des Soudanais qui étaient restés à la garde du fortin.

CHAPITRE IX

JOURNAL D'UN SOUS-OFFICIER

Quelques jours plus tard, on reçut des nouvelles expédiées par le capitaine Baratier parti en éclaireur, ainsi que nous l'avons vu et qui ne devait rejoindre la mission qu'après avoir découvert et exploré le M'Bomou, son affluent la Méré, sept cents kilomètres de voies navigables nouvelles.

Le bief supérieur du M'Bomou était libre d'obstacles.

Mais le renseignement se trouvait incomplet.

Comme on le sait, Baratier n'avait emmené avec lui que des pirogues et embarcations de faible tirant d'eau.

Une reconnaissance complémentaire était nécessaire.

Le capitaine Germain en fut chargé.

Ici, nous nous bornerons à transcrire le journal d'un sous-officier qui l'accompagna.

Rien ne vaut l'éloquence de ces pages écrites par un des acteurs les plus modestes de ce drame épique.

Nous cédons la parole au sergent.

Son journal était destiné à son père, à l'obligeance duquel nous en devons la communication.

MON CHER PAPA,

Vingt-trois jours de repos à Baguessé, tu ne te figures pas le bien que cela nous a fait.

Depuis deux semaines au moins, pas de fièvre.

Je _rengraisse_.

Entre nous j'en avais besoin. Je finissais par ressembler à notre ami Martin, le maître d'école que tu appelles toujours «mon vieux squelette». Mais à présent je suis presque gras.

C'est égal, j'en aurai du plaisir à me retrouver auprès de toi, de tous nos amis, de bavarder le soir, en humant la bonne bière du père Lesterlé.

C'est pas que je m'ennuie, on n'a pas le temps. C'est tout juste si, le soir, avant de s'endormir, on a cinq minutes pour penser à ceux de France, à toi, papa..., et puis à ma petite Louise.

Dis-lui que je l'aime bien. Je lui ramènerai son fiancé au complet. Il sera, il est vrai, un vieil Africain tout tanné, mais le cœur sera frais comme une rose et tout entier à vous deux.

Donc ce matin, le capitaine Germain, de l'artillerie de marine, m'arrêta au moment où je remontais de la rivière.

J'avais essayé de pêcher un crocodile, mais ça n'avait pas mordu. En voilà des lézards qui ont de l'astuce.

Enfin le capitaine, un lapin, vois-tu, comme tous nos officiers d'ailleurs, me dit:

--Jacques...

Car il m'appelle par mon petit nom, faut que je te marque ici pourquoi, d'abord, ça te prouvera que, même amaigri, ton fils a conservé bon pied, bon œil; et ensuite tu verras que je n'ai pas

oublié tes recommandations de vieux combattant de 1870, et que je ne lâche pas mes officiers.

C'était dans le bas du M'Bomou. Il y a là une suite de rapides et de cascades, avec des rochers rouges, où l'eau se brise, fait des tourbillons de tous les diables.

Avec le capitaine Germain, nous reconnaissions la brousse.

Il n'était pas frais le capitaine. Une fichue fièvre, la bilieuse hématurique, comme il dit, le mettait dans l'impossibilité de fourrer une patte devant l'autre. Alors, il s'était collé en palanquin.

Tu sais, faut pas te figurer un palanquin à huit ressorts.

Pour fabriquer l'ustensile on prend deux perches, on les relie entre elles par une claie de roseaux tressés. On appuie l'extrémité des perches sur les épaules de quatre noirs; le malade se couche sur la claie... et au trot.

Voilà comme se trimballait le capitaine.

Il avait une mine jaune, les joues creuses. Parole, on aurait plutôt cru un malade que l'on portait à l'hôpital, qu'un soldat devant combattre. Seulement, tu sais, faut pas se fier aux apparences.

On marchait dans des fourrés, en ouvrant sa route au sabre d'abatis. On allait sans voir à dix pas devant soi. Ce que c'est rigolo une ballade comme ça, il faut l'avoir faite pour s'en douter.

Tout à coup, pfuit, pfuit... Voilà un tas de flèches qui se mettent à siffler autour de nous.

Le capitaine saute à bas de son hamac, tire son revolver et nous fait ouvrir le feu.

On démolit les moricauds qui nous avaient attaqués, on les met en fuite.

Après ça on songe à revenir vers le gros de la mission.

Mais, va te promener! Les porteurs, qui sont bien les bêtes les plus lâches qu'il soit possible de rencontrer, s'étaient éclipsés pendant la bataille. Sur les cinq hommes, moi compris, qui accompagnaient le capitaine, deux étaient blessés; pas bien fort heureusement, mais assez tout de même pour avoir assez à faire de se porter.

Et puis, v'lan... le capitaine se remet à grelotter, à claquer des dents. Sa bilieuse hématurique le reprenait.

Fallait le porter, il n'y avait pas à dire «ma belle amie». Seulement, c'est lourd un homme, dans ces chemins qui n'en sont pas.

Le capitaine, qui est bon garçon tout plein, dit comme ça:

--Allez-vous-en, mes enfants, vous reviendrez me chercher avec du renfort.

Tu vois le coup! On l'aurait laissé là, dans la brousse, et on l'aurait retrouvé sans tête, car ces gueux de nègres, ils ont la manie de décapiter les blancs.

Ils s'y entendent, faut voir, à rendre des points au bourreau de Paris.

Pas besoin de guillotine, va. Un mauvais coupe-coupe, et, en deux temps, trois mouvements, ça y est. On est raccourci.

C'est épatant ce qu'on perd facilement la tête dans ce pays. Bien sûr que les chapeliers n'y font pas fortune!

Pour en revenir à mon histoire, je dis aux deux hommes valides.

--Prenez les pieds du palanquin, je prendrai la tête.

Le capitaine proteste:

--Merci, sergent... mais vous-même, vous êtes affaibli... vous ne pourrez jamais.

--Je vous dis que si, mon capitaine.

Et comme il voulait toujours qu'on le plaque là où il était, je lui glisse en riant:

--Je vous propose un pari.

--Un pari? qu'il dit.

--Oui, deux sous que je vous ramène.

Alors il a ri et il s'est laissé faire.

Quelle suée, papa! Le pays ici est brûlé par le soleil, la terre est sèche comme de l'amadou, mais moi j'étais à tordre en arrivant.

Le capitaine est resté quatre jours sans pouvoir se lever. Alors ça a été mieux. Il m'a fait venir et il m'a serré la main.

--Sans toi, je dormirais dans la brousse, qu'il m'a fait.

Il avait l'air ému. Et moi ça me gagnait aussi. Alors pour pas pleurer, ce qui est tout à fait bête de la part d'un soldat, je lui dis:

--Vous savez que vous me devez deux sous, mon capitaine, je vous ai ramené, j'ai gagné le pari.

Il a ri comme une petite baleine, et puis il m'a dit un tas de choses aimables, que j'étais un brave cœur, et puis ceci, et puis cela.

Je vous ai prévenu, c'est la crème des hommes.

Pour finir, il s'écrie tout d'un coup:

--Comment t'appelles-tu?

--Jacques, que je réponds.

Je me reprends bien vite.

--C'est-à-dire que c'est mon petit nom. Sur les contrôles de la compagnie je suis porté...

Il me coupe la parole:

--Ça, je m'en moque. Jacques me va. Eh bien, Jacques, tu ne me quitteras plus. Nous aurons encore du mal avant d'arriver au Nil, mais nous arriverons tout de même. Cela me fera plaisir d'avoir auprès de moi un ami sûr, et toi aussi, peut-être, seras-tu satisfait de te savoir un ami.

Tu me vois, hein, l'ami de mon capitaine.

J'ai bafouillé quelque chose pour le remercier, mais je ne savais plus ce que je disais. S'il a compris, il a plus de chance que moi.

Mais je _bavasse_, je _bavasse_ comme une pie borgne.

C'est que je pense que Louise lira ça avec toi. Et sur mon papier, je vois ses grands yeux noirs, son petit nez retroussé à la coquette, et alors, alors... Je vous embrasse tous les deux...

Je continue.

Où en étais-je donc? Ah oui! le capitaine Germain m'arrête comme je rentrais au fortin des rapides, et il m'interpelle:

--Jacques!

--Capitaine!

--Nous partons tantôt.

--Chic, que je réponds, ça ne sera pas trop tôt que la mission se grouille un peu, on commence à prendre racine ici.

--C'est pas la mission qui part.

--Ce que c'est donc?

--Nous, avec vingt tirailleurs, un chaland et des porteurs.

--Ça va tout de même.

Il me tend la main, car c'est pas des mots en l'air, nous sommes amis.

--Apprête-toi, c'est pour dix heures.

Il en était neuf et demie.

--Bon, je lui dis, je n'aurai pas le temps de me faire friser au petit fer.

Tu vois, je lui parle comme je parlerais à un camarade.

Et il rit toujours. Moi, j'aime les gens qui sont de bonne humeur... Louise va prendre ça pour elle... Entre nous, elle le peut.

Flûte! voilà que je fais encore des «petits pains». C'est un journal de soldat que je rédige pour toi, papa, et bien sûr tu vas me blaguer. Tu vas te dire:

--En voilà un drôle de militaire, il ne parle que d'amour.

Qu'est-ce que tu veux. Tout me fait penser à ce gredin de petit dieu... jusqu'aux nègres, qui ont des flèches comme Cupidon. Seulement ils tirent moins bien que lui. Il m'a touché, lui, tandis que les moricauds ne me touchent pas.

Enfin, dix heures sont sonnées.

Il fait déjà une chaleur que le diable prendrait un éventail. Les vingt tirailleurs qui partent avec nous sont rassemblés, le long du retranchement, dans la bande d'ombre.

A propos, c'est drôle ça. L'ombre n'est pas noire comme en France. Il fait si clair ici que l'ombre est bleue... absolument bleue... tiens, comme la robe que portait Louise, le jour où nous sommes allés à l'inauguration de je ne sais plus quoi, à Joinville.

Encore... quand je veux faire une comparaison, c'est toujours Louise qui me vient à l'esprit. En voilà une petite femme qui fera marcher son mari. Elle portera les culottes, tu sais, papa.

D'autant plus facilement, du reste, qu'en Afrique, je prends ce vêtement en horreur. C'est gênant, gênant; mais il en faut tout de même, sans cela ces coquins de moustiques... Ces horribles bestioles... Pourvu que ça pique, c'est content.

Bon... faut tout de même partir.

C'est le 8 août 1897.

Le reste de la mission nous suivra à dix jours d'intervalle.

Le commandant est là qui nous regarde nous embarquer. Il serre la main au capitaine Germain.

Encore un crâne officier, va, le commandant. Je suis plus grand que lui, bien que j'aie une taille de Parisien et que la tour Eiffel m'humilie; seulement, il vous a une paire d'yeux...! faudrait avoir une jolie santé pour faire de la rouspétance avec lui.

Et puis brave homme avec ça; veillant sur ses troupiers comme un père. Si fatigué qu'il soit, car il se fatigue autant que nous, il fait sa ronde matin et soir, pour s'assurer que chacun prend bien sa ration de quinine.

La quinine, c'est le bonbon des Africains. Vrai, rien n'est meilleur. Sans elle, on ne marcherait pas huit jours.

On embarque.

Les pagaieurs se mettent à ramer et nos pirogues glissent, glissent comme des vraies flèches. Je crois bien qu'aux régates d'Asnières, les nègres dégoteraient les yoles du Cercle nautique de la Basse-Seine.

Il fait une chaleur, bon sang! Je passe mon temps à tremper un mouchoir dans l'eau et à me le coller sur la tête.

Et ces satanés rameurs ruissellent de sueur comme moi; mais ça ne les gêne pas, tu sais; ils ont un petit complet de voyage qui ne leur colle pas sur la peau: une ceinture de toile et un petit tablier idem qui leur descend jusqu'à mi-cuisses. Tu penses s'ils ont les mouvements libres.

Il y en a deux qui sont superbes. Des hommes de six pieds, les épaules larges, les hanches étroites. On dirait des statues en bronze... comme chez Barbedienne, tu sais, le marchand du boulevard Montmartre. Du reste tu les verras.

Ah! je vois ton œil, papa, tu te figures que je vais t'amener des nègres. Non, non, te fais pas de peine pour ça. Je te les apporterai en photographie.

J'ai un camarade, un petit caporal qui a un appareil très léger, il prend un tas de vues, et il m'en fait une collection pour moi.

C'est rigolo pourquoi il m'a pris en affection.

Il est de la Savoie... alors, tu comprends, tous les camaros l'appelaient:

--Savoyard.

Il avait peur que je le blague. Les Parisiens ont une réputation de tous les diables et l'on dit: _Parisien gros-bec!_ Mais le caporal a une bonne figure... et puis, raser les camarades, c'est bon en France, en garnison, pour tuer le temps. En Afrique, en campagne, faut pas taquiner le voisin, il vaut mieux se sentir les coudes. Aussi j'ai attrapé les autres et je leur ai dit:

[Illustration: CAPITAINE GERMAIN]

--Vous ne savez seulement pas le français et vous blaguez. Il n'y a que les provinciaux qui appellent Savoyard les gens de la Savoie. A Paris, on sait bien que ce sont des Savoisiens.

Alors, ça les a ennuyés ferme, et, pour avoir l'air d'hommes éduqués, ils ont cessé de dire Savoyard.

Le caporal, depuis ce coup-là, se jetterait au feu pour moi.

C'est drôle comme on peut faire plaisir à quelqu'un à peu de frais. A Paris, je n'aurais peut-être jamais songé à cela; mais en Afrique, on change, va.

[Illustration: LE COMMANDANT MARCHAND SE RENDANT A BORD DU _Falah_]

C'est tellement grand, tellement imposant, qu'on se sent là-dedans comme une petite mouche..., une toute petite mouche qui ne ferait rien du tout, s'il n'y avait pas le drapeau.

J'ai ri quelquefois jadis quand je lisais dans les journaux: Le drapeau représente la France même.

Eh bien! j'étais une bourrique. Ils avaient raison, ceux qui disaient cela. Et maintenant que nous sommes entourés d'ennemis, je me ferais tuer comme une grive pour le drapeau; car il me semble que s'ils l'enlevaient, il ne nous resterait plus rien.

La journée s'écoule tranquillement.

Depuis les passes de Baguessé, le M'Bomou est une grosse rivière, plus large que la Seine, avec beaucoup d'eau. Il y a des forêts, tout le long.

Autant la route était pénible dans le cours inférieur du fleuve, autant elle est aisée maintenant. On se promène, la canne à la main. Non, je veux dire: la rame à la main. Et s'il n'y avait pas des armées et des armées de moustiques et de maringouins, ça serait une vraie partie de plaisir.

C'est égal, quand on voit ces forêts-là, c'est autre chose que le bois de Boulogne. Il faut voir cela pour le croire.

Les pagaieurs chantent pour se donner du biceps. Ça ne doit pas être difficile de faire des chansons pour les nègres. Depuis une heure ils répètent:

Malung' ké paï mou Ehé n'gaï akar rofa

Je ne sais pas au juste ce que cela veut dire, mais j'ai remarqué que cela correspond à quatre coups d'avirons.

Rien de curieux aujourd'hui.

En passant tout près d'une rive marécageuse, j'ai cueilli une fleur de lotus... Quel joli bouquet on ferait si Louise était là.

Six heures du soir. On s'arrête dans une île boisée. On y passera la nuit.

9 août.--On a navigué toute la journée.

Rencontré des troupeaux d'hippopotames.

Les camarades voulaient leur envoyer quelques balles, mais le capitaine s'y est opposé. Il paraît que ces grosses bêtes sont très méchantes quand elles sont blessées, et nous n'avons pas le temps de nous mettre _en bisbille_ avec elles.

Le capitaine m'a expliqué que le mot hippopotame signifie «cheval de fleuve». Eh bien, je voudrais bien connaître le loustic qui l'a baptisé comme ça. Si ça ressemble à un cheval, je veux bien que le cric me croque.

Le soir on campe sur la rive droite. Il y a là de beaux rochers, on est très bien.

10-11 août.--Toujours la même chose. De la belle eau libre.

Le capitaine écrit de son côté une longue lettre.

Il a peut-être un truc pour l'envoyer. Je vais guetter, et si je vois passer le facteur, je vous expédie mon courrier.

A tout hasard, je fais un petit carré dans le coin à droite de cette page, et un autre à gauche. Je mets un baiser dans chacun.

Vous prendrez chacun le vôtre, toi papa, et Louise.

Encore des hippopotames.

A cinq heures, j'ai vu un lion à crinière noire. Il était en train de boire. Il nous a regardés passer sans se troubler.

C'est vraiment une belle bête. Et ça n'a pas l'air féroce. Voilà un animal que j'aimerais.

L'étape est terminée, pas de facteur. Je le dis au capitaine.

Il rit de bon cœur.

Lui aussi fait un journal. Il compte l'envoyer en France, lorsque nous aurons atteint le Nil.

Vous n'aurez pas vos petits carrés demain. Ça ne fait rien, je les embrasse tout de même. Bonne nuit, père; bonne nuit, Louise.

Il y en a des étoiles à mon ciel de lit.

C'est plus chic qu'un dais d'archevêque.

12-13-14-15-16 août.--Rien de changé. De l'eau profonde, des forêts.

Au milieu du premier jour, la rivière se resserre un moment, le courant a plus de force, mais les pagaieurs en sont quittes pour «se patiner» un peu et l'on passe.

17 août.--Une pirogue a chaviré.

A-t-elle heurté un banc de sable, ou bien l'équipage a-t-il fait une fausse manœuvre, on n'a jamais pu savoir.

Personne ne s'est noyé.

Seulement on a perdu une charge qui est restée au fond de l'eau.

18 août.--On est resté campé toute la journée, pour attendre le chaland qui ne marche pas aussi vite que nous.

Des noirs du voisinage sont venus au camp. Ils ont apporté des fruits et des légumes. Une orgie, quoi.... Seulement, ils sont gais ces noirs-là.

Le capitaine a demandé à leur chef s'il ne pourrait nous vendre des volailles et des moutons, et le nègre lui a répondu:

--Les Bradeiros (c'est le nom de leur peuplade) ne sont pas des gens qui creusent péniblement la terre. Ce sont des guerriers.

--Cela n'empêche pas de vendre des moutons, a repris le capitaine.

--Nous n'en avons pas.

--Ça, c'est une raison.

--Nous mangeons les animaux que nous tuons à la chasse, ou bien nos prisonniers de guerre. Si tu veux, je t'enverrai deux

jeunes hommes... Ils ont dix-huit ans... très bons à manger.

Ce sont des anthropophages, et ils parlent d'absorber leur semblable comme nous de déguster un bifteck.

C'est égal, s'ils mangent tous les gars de dix-huit ans, il ne doit pas y en avoir lourd à la conscription. En voilà un système de recrutement!

Je n'ai pas besoin de te dire que le capitaine a refusé...; mais ce qui était amusant, c'était la surprise du chef noir. Evidemment, il croyait faire là un joli cadeau, et il m'a paru qu'il s'en allait un peu vexé.

Vers quatre heures, le chaland est signalé. Il avance, il avance, et bientôt il a rejoint les pirogues.

Partout il a trouvé assez d'eau. Les vapeurs pourront passer.

* * * * *

19 août.--Aujourd'hui, on a eu un peu de mal. Le chaland s'est échoué sur un banc de vase.

On a travaillé trois heures à le renflouer. Enfin on y est arrivé tout de même.

Le capitaine Germain, pour que les bateaux de la mission n'éprouvent pas le même accident, a fait baliser la passe en eau profonde. Et puis on a continué.

* * * * *

Du 20 au 28 août.--Nous avons eu du tintouin et mon journal en a souffert.

Nos porteurs, bien qu'ils ne fassent à peu près rien en ce moment, avaient comploté de nous fausser compagnie. La nuit, ils se sont glissés hors du camp et ont filé vers l'Ouest.

On te leur a donné une chasse numéro un. Presque tous ont été ramenés.

Il paraît qu'un sorcier, à l'avant-dernière halte, leur avait prédit que tous trouveraient la mort près d'un village dont nous sommes tout proches. Ils l'ont cru... j'allais dire les imbéciles, mais je me rappelle qu'en France, il y a des gens qui croient aux somnambules... et je ne dis plus rien.

Alors il y a eu une scène cocasse. Le capitaine avait quelques paquets de cure-dents. Comment a-t-il pu les amener jusqu'ici? Ça, je n'en sais rien. Mais il a gravement offert un cure-dents à chacun des noirs en disant:

--Ceci est un grigris français, plus puissant que tous ceux de vos sorciers. Avec cela, vous n'aurez rien à craindre, et les ennemis que vous craignez n'oseront pas vous attaquer.

Et comme on a franchi le village sans aucun incident, nos porteurs ont la plus grande vénération pour les cure-dents. Ils les ont enfilé dans leur ficelle à grigris, et ils les portent sur leur poitrine. Depuis même, ils regardent les autres indigènes avec mépris, et ils disent entre eux, en les désignant:

--Lui, pas grigris français.

* * * * *

29 août.--Nous devons approcher du confluent du M'Bomou et de la Méré ou Bokou, où nous devons rencontrer un poste éta-

bli par le capitaine Baratier qui, lui, est occupé encore à reconnaître cette dernière rivière.

Je dis cela parce que le lit du M'Bomou se resserre peu à peu. Mais l'eau reste toujours profonde. Les renseignements du capitaine Baratier se confirment. Il avait écrit que le M'Bomou était navigable jusqu'à son point de jonction avec le Bokou. C'est vrai.

Au campement, le soir, nous recevons une visite curieuse.

C'est une femme, marchande de poules. Elle est albinos. C'est-à-dire que sa figure et son corps sont en partie noirs et blancs comme la robe d'un cheval pie. Avec cela, l'iris des yeux est rouge et les cheveux crépus sont jaunâtres. C'est extraordinaire.

--Jacques, que dit le capitaine Germain en riant, tu regardes cette femme avec une insistance... Est-ce que ton cœur parlerait?

Est-il drôle! Mon cœur à une femme pie!

C'est qu'il ne sait pas que ma gentille Louise m'attend. Je ne lui ai pas raconté cela.

Dame, on a ses petits secrets.

Lui-même, dans son carnet, a une photographie de femme qu'il regarde quelquefois quand il croit qu'on ne l'observe pas.

C'est donc une mission d'amoureux que le Congo-Nil.

Après tout, c'est une bonne chose. Cela soutient de penser qu'à des milliers de lieues, il y a des êtres qui nous aiment et qui nous attendent.

Papa, Louise... il y a le vent du Sud qui souffle; il va vers vous, vers Paris, je vous envoie des baisers par ce messager. Quand les

recevrez-vous?

30 août.--Un petit coup de fièvre. Presque rien. Deux doses de quinquina l'ont fait sauver.

C'est curieux, cette bilieuse, comme ça fait mal à l'estomac. On dirait qu'on a avalé un charbon rouge.

* * * * *

1er septembre.--Voilà la rivière Bokou, le poste laissé par Baratier. Les tirailleurs accourent sur le rivage. Ils nous font des signes d'amitié.

On débarque et l'on s'embrasse. Je crois bien que j'ai donné l'accolade à une demi-douzaine de Sénégalais.

Encore une idée que je n'aurais pas eue à Paris. Mais il semble qu'ici, on est tous des amis et des frères.

Sans compter que les tirailleurs sont épatants. Rien de plus brave, de plus endurant, de plus dévoué que ces Français à face noire. Et ils détestent les Anglais, faut voir. Ils ont même un dicton qu'il faut que je te marque.

--Igli, disent-ils (Igli, ça veut dire Anglais), Igli, grandes dents; li mettre tout dans ventre à li, li manger la case et le champ, et pi couper noir en quatre.

Il paraît que cette haine est commune à tous les noirs de l'ouest-africain, le capitaine me l'a affirmé. Il a même ajouté que si la colonie anglaise de Sierra-Leone dépérissait, c'était parce que tous les habitants émigraient sur les territoires français, afin de n'avoir pas les Saxons pour maîtres. Si c'est pour ça qu'on les appelle des colonisateurs....

* * * * *

7 septembre.--Un courrier de Baratier.

Veine! La rivière Bokou est navigable jusqu'à N'Boona. N'Boona, c'est un gros village, où l'on pourra se goberger. Faudra bien, car après, faudra porter Les embarcations à dos d'hommes à travers la brousse et tracer un chemin de 160 kilomètres pour arriver à la rivière Soueh, qui est un des principaux bras du Bahr-el-Ghazal.

Une vraie tuile, comme tu vois. Enfin c'est un échange de bons procédés. Quand les bateaux ne peuvent plus vous porter, il faut bien les porter à son tour.

Les vapeurs de la mission arrivent.

* * * * *

10 septembre.--Les derniers chalands viennent d'aborder.

Toute la mission est concentrée au confluent du M'Bomou et du Bokou.

Le commandant a eu un long entretien avec Baratier, Germain et Mangin.

11 septembre.--En route, on remonte le Bokou.

* * * * *

15 septembre.--Nous voici à 10 kilomètres en amont de N'Boona. Impossible d'aller plus loin.

Le Soueh est, paraît-il, à 160 kilomètres de nous.

On va envoyer un détachement pour reconnaître le cours de cette importante rivière. Si elle est navigable, c'est chic. Mais voilà, il faut voir.

16 septembre.--Le commandant Marchand me fait appeler. Mon ami, le capitaine Germain, lui a parlé de moi.

Demain, avec sept hommes nous partirons en avant.

Le commandant vient avec nous. C'est notre petite troupe qui va reconnaître le Soueh. Me voilà tout à fait dans les honneurs. Si Louise n'est pas fière, et toi aussi, papa, vous êtes vraiment difficiles.

17 septembre.--Ça y est, en route.

* * * * *

25 septembre.--Nous sommes sur les rives du Soueh.

Voilà quatre jours que je n'ai pu toucher à ce journal, cette chère correspondance que je ne puis vous envoyer, mais qui me relie à vous.

C'est un ami, ce journal. Je lui dis tout ce que je pense. Tout, non, car sans cela vos deux noms se retrouveraient à chaque ligne.

Je suis las, las... J'ai les jambes qui me rentrent dans le corps. Nous en avons fait un métier depuis le départ de N'Boona.

On s'était reposé à bord des pirogues; mais on s'est éreinté ces jours-ci.

Cent soixante kilomètres en huit jours, ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas. Cela nous donne une moyenne de vingt kilomètres

par jour.

Seulement ces kilomètres-là comptent double, et même triple.

C'est à travers la brousse qu'il faut se frayer un chemin.

A chaque instant, on rencontre des marigots qu'il faut tourner, des cours d'eau qu'il faut franchir. On cherche un gué, on passe avec de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'aux reins, quelquefois jusqu'aux épaules.

Paraît que nous entrons dans la région des marécages, la vraie région. Ceux du Bas-M'Bomou n'étaient que de la petite bière, comme qui dirait un apéritif, pour nous mettre en goût.

On est toujours trempé, un vrai bain de vapeur. C'est le Hammam à perpétuité.

Bah! on a de la quinine. Avant le départ, le commandant nous a fait prendre à chacun une petite provision de la bonne poudre. Pour qu'elle ne soit pas mouillée, j'ai mis la mienne au fond de mon salacco.

Et j'en deviens gourmand, je m'en offre de temps en temps. Aussi pas de fièvre, ou du moins si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Je me moque de la «bilieuse». Il y en a un autre qui s'en moque encore plus que moi. C'est le commandant.

Non, vrai, cet homme-là a une volonté de fer, et si l'on avait l'idée de reculer, il n'y aurait qu'à le regarder pour changer d'avis.

Il a la fièvre lui, il l'a à haute dose; mais cela ne l'arrête pas. Il la domine. J'ai entendu raconter que certains malades battent la

maladie par la volonté. Eh bien, c'est vrai. Marchand est malade, mais il ne veut pas se plier devant le mal... Et il ne plie pas.

C'est égal, quand je pense qu'il faudra traîner les vapeurs et les chalands par le chemin que nous venons de parcourir, j'en ai chaud.

Je sais bien que les autres recrutent des porteurs pendant notre absence, mais en trouveront-ils assez?

Enfin, ce n'est pas tout ça. Le commandant vient de faire abattre un arbre superbe, droit comme un I et gros... il a au moins un mètre cinquante de diamètre.

* * * * *

Oh bien, elle est bonne, me voici constructeur de canots.

L'arbre qu'on a abattu, faut le transformer en pirogue. Et l'on enlève l'écorce, et l'on taille, et l'on creuse. Je viens de travailler deux heures.

Le commandant a eu une crâne idée.

A quelques mètres de la rive se trouvait un creux. Il a creusé lui-même une petite rigole jusqu'à la rivière.

L'eau est arrivée par là, a rempli le trou; si bien qu'on peut se baigner sans crainte des crocodiles. Je vais piquer ma tête.

* * * * *

Là, ça y est. Je suis retapé. Seulement je tombe de sommeil.

Une petite dose de quinine, un souvenir à toi, à Louise. Mes yeux se ferment malgré moi, ils se troublent.

J'aperçois confusément le commandant au bord de la rivière. Il grelotte la fièvre, mais il reste debout.

Cré matin, il est donc doublé en tôle cet homme-là!

* * * * *

26 septembre.--La pirogue est à l'eau.

--Embarque.

Nous y sommes tous. Le commandant va mieux ce matin. Il a dû servir à la bilieuse un potage à la quinine sérieux.

Il a l'air content. Tant mieux. Ça fait plaisir à tout le monde. Il est à l'avant du bateau. Avec un plomb, il sonde sans cesse le lit du fleuve.

Il y a assez d'eau, bravo!

* * * * *

28 septembre.--Trois jours de navigation à cent vingt kilomètres par jour.

On s'est arrêté à Meschara-el-Reck.

En voilà un pays à grenouilles. De l'eau partout avec des îlots en masse, des roseaux comme je n'en ai jamais vus, des bambous qui ont sept, huit, dix mètres de hauteur.

Faut revenir maintenant. Ce sera moins drôle.

Les rivières, c'est comme les montagnes, faudrait, pour bien faire, les prendre toujours du côté de la descente, et nous allons remonter.

Plus moyen d'écrire, on a tout le temps la rame à la main.

Mais je pense à vous toujours. Pauvre petite Louise, si elle savait ce que son souvenir me donne de courage... Vous retrouver tous les deux, au bout de l'étape.

Hardi! on va ramer.

* * * * *

14 novembre 1897.--Ah! mes enfants, quelle semaine nous venons de passer.

On est rentré à N'Boona. Et aussitôt toute la mission s'est mise en mouvement.

Fallait tracer dans la brousse une route de cent soixante kilomètres, pour permettre aux porteurs d'emmener la flottille démontée jusqu'à Kadialé.

Kadialé c'est l'endroit où le commandant avait reconnu que le Soueh devenait navigable.

Heureusement, pendant son absence, Baratier, à qui il avait remis le commandement, avait fait démonter les bateaux, et avait commencé le tracé de la route, en élargissant le sentier que nous avions frayé.

On ne se figure pas ce qu'on a abattu d'ouvrage avec deux cents tirailleurs et mille porteurs.

Décrire ça je ne saurais pas, faudrait être un savant pour tout dire.

Tantôt c'est la forêt épaisse qu'il s'agit d'éventrer.

Tantôt des petits ravins qu'il faut combler.

D'autres fois des rochers dans lesquels on doit creuser une trouée.

Alors on établit un fourneau de mine, et en avant la dynamite.

Pouf, un éclatement, comme un coup de tonnerre, une flamme. On regarde, il n'y a plus de rocher; seulement ça serait imprudent de regarder de trop près, car le rocher éclaté retombe en monnaie.

Et puis, la route tracée, c'est épatant de voir la caravane s'y engager.

Les porteurs nus, sauf le petit tablier dont je t'ai parlé, avec une espèce de turban au sommet du crâne, sur lequel ils appuient les perches où sont attachées les forges, les pièces des embarcations, les charges.

Plus loin, les groupes qui portent les gros morceaux des vapeurs.

Six, huit noirs, par trois, par quatre de front, soutiennent le poids écrasant de fragments de coque de huit cents kilogrammes.

Ils s'avancent dans les hantes herbes, dans lesquelles ils disparaissent jusqu'à la ceinture.

A propos, on parle toujours des serpents... j'en ai même vu au Jardin d'Acclimatation que les étiquettes disaient venir d'Afrique.

Il y en a certainement, j'en ai aperçu quelquefois.

Mais c'est à remarquer, personne de la mission n'a été mordu par eux.

* * * * *

Maintenant on se prépare à hiverner.

Car il nous arrive une chose désagréable.

C'est l'époque des basses eaux. Impossible d'aller plus loin.

Le commandant a fait installer des postes à Tamboura et à Ghalta. Lui a pris ses quartiers plus haut, au confluent du Soueh et du Toudy.

Il y a établi un fort, auquel il a donné un joli nom: Fort Desaix.

Entre ce point et le Nil s'étendent des marais infranchissables.

Ou ne pourra en essayer la traversée qu'au moment de la crue, dans plusieurs mois.

En attendant, on fera des reconnaissances aux alentours, on passera des traités avec les tribus.

Comme cela on ne perdra pas son temps, et l'on établira l'influence de la France dans le bassin du Bahr-el-Ghazal.

CHAPITRE X - L'HIVERNAGE

Au fort Desaix, le commandant Marchand avait établi son quartier général.

[Illustration: LE COMMANDANT MARCHAND ET LE CAPITAINE GERMAIN RENDANT VISITE AU SIRDAR KITCHENER]

C'était une excellente base d'opérations, d'où il pouvait faire rayonner les reconnaissances au Nord, à l'Ouest et au Sud.

Quant à l'Est, il fallait renoncer à s'en occuper pour l'instant.

Toute la contrée ne formait qu'un immense marais, à travers lequel les cours d'eau, dont le débit avait considérablement diminué, se frayaient difficilement un passage, au milieu des roseaux, des bambous et des herbes.

Chaque semaine, une ou plusieurs expéditions partaient dans diverses directions; on les attendait chaque fois avec moins d'anxiété.

L'habitude de vaincre les obstacles avait donné à tous une confiance sans bornes dans leurs chefs et dans leurs propres forces.

Les explorations revenaient. Elles rapportaient des renseignements, des traités.

L'enseigne de vaisseau Dyé faisait le levé hydrographique du Soueh.

Il y avait entre les hommes, les gradés, les officiers une émulation soigneusement entretenue par le commandant!

Et puis, des négociations sans fin avec les tribus guerrières dinkas. Tantôt on palabre durant des semaines avec les nègres retors. On répète sans cesse les mêmes choses, les mêmes demandes. Et sans cesse les noirs éludent la question.

Il faut les fatiguer par une ténacité supérieure à la leur.

Il faut, sous ce climat torride, en face de la plus irritante force d'inertie, demeurer calme, impassible, avoir la patience de ceux qui sont certains de ne jamais faiblir.

Car, avant tout, il faut ne pas ameuter le pays tout entier contre la petite expédition.

Il est nécessaire de se créer des amitiés, des alliés.

Parfois, cependant, certaines tribus, trompées par le calme de Marchand, attribuent sa mansuétude à la peur.

Alors les chefs deviennent insolents. Le commandant rompt aussitôt les pourparlers. En deux ou trois jours, une colonne volante est formée. Et l'on punit ceux qui ont voulu abuser de la faiblesse supposée de la mission.

Peu à peu l'influence française s'étend.

Elle gagne de proche en proche.

Et bientôt on peut diviser les provinces du Bahr-el-Ghazal en trois cercles ou départements, placés sous le commandement des officiers qui accompagnent Marchand.

Il semble que décidément le succès final est assuré, quand, tout à coup, une terrible inquiétude s'abat sur l'état-major de la mission.

Au début de janvier 1898, le commandant avait rassemblé tous ses officiers au fort Desaix.

La réunion avait pour but de débattre les mesures à prendre encore, pour organiser définitivement la conquête du Bahr-el

Ghazal.

Dès ce moment, les explorateurs étaient certains que leur route du Congo au Soueh, jalonnée de postes, ne pouvait être coupée.

Les approvisionnements les suivraient avec une facilité relative, puisque le chemin était reconnu et les routes en forêts percées. Le ravitaillement s'opérerait donc normalement.

Tous les efforts devaient donc tendre à compléter l'organisation politique de la nouvelle colonie nilotique.

Or, un matin que tous déjeunaient, sous la présidence du chef de la mission, un sergent pénétra dans la salle du repas.

Il s'excusa de troubler les officiers.

Et, sur une question du commandant, il répondit:

--Il est venu des mercantis dans nos paillottes. Ils offraient des légumes, du gibier.

--J'ai autorisé cela.

--Je le sais, mon commandant. Toutefois, il y en a deux que j'ai fait arrêter et que l'on garde à vue.

--Pourquoi les arrêter?... Qu'ont-ils fait?

--Ils racontaient des histoires que les hommes n'ont point besoin d'entendre. Il est inutile de les décourager.

Tous les officiers s'étaient levés.

--Des choses capables de décourager mes tirailleurs, s'écria Mangin. Parbleu! je serais curieux de les connaître.

Le sergent eut un sourire.

--Je m'en doute bien. C'est pourquoi je venais demander au commandant la permission de les lui amener.

--Qu'ont-ils dit, en résumé? insista Marchand.

--Des mensonges probablement.

--Mais encore, expliquez-vous, sergent?

--Eh bien, mon commandant, ils disent comme cela qu'il y a, sur le Nil, une mission de blancs beaucoup plus forte que la nôtre.

--Sur le Nil?

--Oui, et, d'après ce que j'ai cru comprendre, ces blancs auraient le même objectif que nous.

--Fachoda?

Les assistants avaient pâli.

Quoi! au moment où ils étaient assurés de la victoire, d'autres viendraient occuper les rives du Haut-Nil, rendant inutiles tant de fatigues, tant de dévouement.

Cela n'était pas, ne pouvait pas être.

Et soudain le commandant se toucha le front.

--Je conçois, ce doit être la mission Liotard qui, partie de Rafaï et remontant vers Dem-Ziber, a passé par le premier itinéraire que j'avais choisi.

Tous respirèrent:

--Ce sont des Français! Ce sont des Français! chuchotait-on autour de la table.

Mais le sergent tourna négativement la tête.

--Non, non, ce n'est pas cela.

--Comment le savez-vous?

--Toujours par mes prisonniers.

--Quoi!... Ils connaissent la mission Liotard.

--Oui, mon commandant. Elle a, paraît-il, occupé Dem-Ziber, mais elle n'a pu s'avancer au delà.

--Pourquoi donc?

--Parce que les cours d'eau sont à sec. Là-bas, il y a moins d'humidité qu'ici, et, pour gagner le Bahr-el Arab, qui leur permettrait de venir déboucher dans la rivière des Gazelles, il leur faudrait frayer, par terre, une route de quatre cents kilomètres. La mission n'est pas assez nombreuse pour se livrer à ce tour de force.

Marchand écoutait pensif.

Les nouvelles qu'apportait le sous-officier étaient évidemment vraies.

Tout concourait à le démontrer.

De l'exactitude des choses connues déroulait celle des inconnues.

Liotard ne disposait pas de forces suffisantes pour occuper militairement, et Dem-Ziber, et le pays dont cette bourgade était

le centre.

Partant il était dans l'impossibilité absolue de recruter assez de travailleurs, pour mener à bonne fin une route aussi longue qu'il venait d'être dit.

Enfin M. Liotard avait considéré dès le début son expédition comme une simple mesure d'appui, sur le flanc gauche de la mission Congo-Nil, avec laquelle il n'avait aucune raison de jouter de vitesse, avant laquelle il ne songeait pas à atteindre le Nil.

Ces réflexions se succédèrent dans l'esprit du commandant, en bien moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire.

Leur résultat fut que, se tournant vers le sous-officier, le commandant dit:

--Amenez vos prisonniers.

--Où cela, mon commandant?

--Ici. Je les interrogerai en présence de ces messieurs. Nous avons tous été à la peine ensemble. S'il y a un nouvel effort à faire, nous le ferons ensemble.

Et comme tous les assistants baissaient la tête en signe d'assentiment, le sous-officier qui gagnait déjà la porte, s'arrêta pour dire:

--Vous savez, mon commandant, que s'il y a un coup de collier à donner, tous les gradés en seront avec plaisir.

--Mais, mon ami, j'en suis bien sûr, répliqua Marchand de cette voix douce et grave qui lui gagnait le cœur de ses subordonnés.

Et, après un court silence.

--Vous resterez ici pendant l'interrogatoire... voilà ma réponse à votre observation.

La figure du sergent s'illumina de contentement. Il fit le salut militaire et sortit.

Après son départ, personne ne parla. L'inquiétude de tous était trop grande, trop intense. Ce qu'avait pensé tout bas le commandant, les officiers l'avaient pensé comme lui.

L'attente du reste ne fut pas longue.

Le sous-officier reparut, poussant devant lui deux grandes filles dinkas qui promenaient autour d'elles des regards effarés.

--Landeroin, ordonna Marchand s'adressant à l'interprète, dites à ces femmes qu'on ne leur fera aucun mal. Ajoutez seulement que je désire apprendre d'elles comment elles ont su la présence d'une autre mission sur le Nil.

Un dialogue vif s'engagea aussitôt entre l'interprète et les captives.

En voici la traduction:

--Femmes dinkas, il ne faut pas que votre cœur frissonne d'effroi. Le chef blanc me charge de vous dire qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Cette assurance parut rendre quelque courage aux deux négresses.

--Alors, dit la plus âgée, qu'il nous renvoie dans notre village, où nous puiserons dans nos réserves de fruits et de légumes pour

en rapporter à ses guerriers.

--C'est ce qu'il fera tout à l'heure.

--Ta langue n'est pas menteuse en promettant cela?

Landeroin étendit la main dans un geste magnifique.

--Sur ma tête, sur le toit de ma case, je vous dis la vérité.

Les yeux des prisonnières brillèrent de joie.

--Alors que veut le chef blanc.

--Un simple renseignement.

--Sur quoi?

--Sur une troupe de blancs dont vous parliez tout à l'heure dans le camp.

Elles rirent insoucieusement.

--Parle. Nous dirons ce que nous savons.

Il n'y avait pas à se méprendre à leur mimique.

Ces femmes étaient sincères. Elles avaient parlé sans intention nocive.

Elles diraient tout ce qu'elles avaient appris, selon leur promesse.

Landeroin commença aussitôt l'interrogatoire.

--Il y a des blancs sur le Nil.

--Oui. Un griot, qui venait de l'Ouest, a apporté la nouvelle.

--Bien. Où sont ces blancs.

Les négresses haussèrent les épaules, dodelinèrent de la tête, étendirent les bras et finirent par avouer:

--Nous ne savons pas.

L'interprète eut un geste d'impatience.

Reprises de peur, les femmes se précipitèrent vers lui, parlant ensemble avec volubilité.

--Nous ne savons pas.

--Je te le jure, toi qui as la langue blanche et noire[11], le griot ne l'a pas dit.

[11] Expression qui signifie: Toi, qui parles la langue des blancs et celle des nègres.

--Il a conté que des blancs s'avançaient vers une bourgade.

--Bien loin d'ici, sur le Nil.

--Une bourgade qui s'appelle Fachoda.

--Et dont nous ne connaissions pas le nom.

--Taisez-vous, clama Landeroin exaspéré.

Et comme elles se tenaient devant lui, muettes et tremblantes.

--N'ayez donc pas peur, sacrebleu. Je vous répète que l'on ne vous veut pas de mal. Voyons... Rappelez vos souvenirs... Les blancs en question remontent-ils le fleuve ou le descendent-ils?

--On ne l'a pas dit.

--Au diable!

Puis soudain, par réflexion, l'interprète se calma.

--Votre village est éloigné?

Elles firent non du geste.

--Combien de marche?

--Un petit moment, tout petit... une foulée de lion.

Landeroin sourit.

Une foulée de lion, dans le langage nègre, représente, en effet, à peu près un kilomètre.

C'est la distance maximum que fournit le lion lorsqu'il poursuit une proie qu'il a manquée à son premier bond.

Le lion en effet court mal. Il chasse à l'affût, bondit si un animal passe à sa portée. Son coup manqué, il fait un semblant de poursuite, puis revient à son point de départ attendre une autre occasion.

Les naturels, très observateurs des us et coutumes des hôtes de leurs forêts, ont remarqué ce détail et ils ont pris l'habitude de compter par «foulées de lion».

Donc l'interprète traduisit la conversation que nous venons de rapporter et avisa le commandant de son intention d'accompagner les négresses à leur village, afin d'interroger le griot.

Marchand approuva son idée.

Les négresses se déclarèrent prêtes à guider le blanc.

Elles reçurent avec des transports de joie quelques colifichets à bon marché, dont la mission avait une ample provision, et elles se retirèrent enchantées, suivies par Landeroin.

Tous trois sortirent du camp.

Les femmes noires n'avaient point trompé leur interlocuteur.

A onze cents mètres à peu près, celui-ci arriva dans un village composé d'une vingtaine de cabanes coquettement construites au milieu de grands arbres.

Il y fut reçu avec tous les honneurs usités en pays nègre.

Mais personne ne put lui dire ce qu'était devenu le griot.

Le sorcier-troubadour avait passé, la veille, tout le jour dans la localité.

Il avait charmé les habitants par ses chansons, vendu des grigris et des amulettes.

Le soir, il s'était enfermé dans une case mise à sa disposition par le chef. Au matin, on ne l'avait pas retrouvé.

Personne ne s'en était inquiété dans la population.

Les griots sont des êtres privilégiés auxquels on permet toutes les fantaisies.

Dépité, Landeroin interrogea le chef, les naturels qui avaient approché l'introuvable personnage.

Tous confirmèrent les dires des négresses qui l'avaient amené du camp. Mais aucun ne put lui en apprendre davantage.

De guerre lasse, l'interprète reprit le chemin du fort Desaix.

On l'y attendait avec impatience, et ce fut une désillusion pour tous, lorsqu'il leur avoua le résultat négatif de sa promenade. Les officiers entourèrent Marchand.

--Mon commandant, nous ne pouvons rester dans cette indécision. Il faut trouver quelque chose?

--Mais quoi?

--Envoyer une reconnaissance, s'écria le capitaine Baratier.

--Où cela, mon cher ami, puisque nous ne connaissons pas le point où se trouvent ceux dont la présence nous est signalée?

Mais Baratier avait son idée.

--C'est vrai, nous ignorons cela, mais nous avons par contre une certitude.

--Leur point de direction, n'est-ce pas?

--Oui. Ils se rendent à Fachoda.

--Eh bien.

--Eh bien... je vous demande la permission de pousser une reconnaissance de ce côté.

Il se fit un grand silence.

C'était là une proposition héroïque. Chacun s'en rendait compte.

Entre le fort Desaix et Fachoda s'étendait le marécage immense, inconnu, le dédale de vase, d'herbes, de roseaux.

Y entrer, chacun s'en sentait le courage évidemment.

Mais pas un ne croyait qu'il fût possible de mener à bonne fin la traversée de ce pays inondé.

Et le commandant Marchand traduisit la pensée de tous en disant:

--Comme chef de la mission Congo-Nil, mon cher ami, je suis fier que la proposition ait été faite, mais je ne saurais en autoriser l'exécution. Si je supposais avoir une chance de traverser ce maudit marais, je vous donne ma parole que, depuis deux mois, nous serions entrés à Fachoda.

Mais Baratier est un homme tenace.

Quand il a une idée en tête, il est difficile de l'en extirper.

Et puis, c'est un homme d'action.

L'action la plus téméraire lui semble préférable à l'angoisse de l'attente.

Et puis, et puis, lui qui avait été constamment à l'avant-garde, sentait peut-être une douleur plus cuisante, à la pensée que des étrangers, des adversaires, rendraient inutiles deux années de lutte, deux années d'incroyables efforts.

Il insista donc.

Il fit valoir sa connaissance du pays. Après tout, les marais, il connaissait cela.

N'en avait-on pas rencontré assez dans le Bas-M'Bomou.

Le Bahr-el-Ghazal était un marais plus grand, voilà tout.

Puis il fit ressortir que les hautes eaux ne se produiraient pas avant trois ou quatre mois.

Si une mission était sur le Nil, dont la navigation est sinon facile, du moins possible en toute saison, elle aurait occupé Fachoda bien avant que l'expédition française fût en mesure de se mettre en route.

Il parla tant et tant que le commandant finit par lui dire:

--C'est à la mort que vous me demandez de vous envoyer, Baratier, mais vous avez raison, il faut que l'un de nous se dévoue. Si je n'étais le chef de la mission Congo-Nil, je ne remettrais à personne l'honneur de tenter l'aventure. Vous partirez donc, mais, auparavant, j'exige que vous attendiez le retour des reconnaissances que je vais expédier dans toutes les directions. S'il était avéré que les renseignements vagues fournis par le griot sont erronés, il serait inutile de vous sacrifier.

Et lui tendant la main:

--En me confiant la conduite de la mission, on m'a fait le comptable de l'existence de tous mes collaborateurs. Et si un jour, parvenu au bout de la route, alors que l'on fera le dernier appel des survivants, je dois répondre à l'appel de votre nom: «Mort,» je veux pouvoir ajouter: «Je lui ai permis de faire le sacrifice de sa vie dans une circonstance d'absolue nécessité.»

Et dans ces paroles du chef, il y avait une émotion si vraie, une tendresse si profonde pour tous ceux qui l'entouraient, que plusieurs tournèrent la tête, pour cacher la larme d'attendrissement soudainement montée à leurs paupières.

Quant à Baratier, il murmura d'une voix assourdie:

--Merci, commandant, j'attendrai.

Dès le lendemain des petits pelotons d'éclaireurs quittaient le camp.

Ils avaient pour consigne de s'arrêter dans les villages, d'interroger les principaux habitants, de mettre en œuvre tous les moyens pour se procurer quelques renseignements sur la mission mystérieuse, signalée le long du Nil.

Le pays était à peu près pacifié.

Les éclaireurs marchèrent donc vite.

Au bout de quinze jours, tous étaient rentrés.

Mais ils ne rapportaient aucun renseignement nouveau.

En plusieurs endroits, le passage du griot leur avait été signalé; il avait même fait, dans trois localités différentes, un récit analogue à celui qui était parvenu aux oreilles du commandant.

Mais, nulle part, les indigènes n'avaient pu formuler une affirmation exacte quant à la position occupée par les étrangers.

Bref, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Et tous se demandaient s'ils se trouvaient en présence d'une chose vraie, ou d'une de ces imaginations dont sont coutumiers les troubadours nomades de l'Afrique.

Le commandant avait fait de son mieux.

Il ne pouvait refuser plus longtemps au capitaine Baratier la permission de forcer le passage vers le Nil.

Ce dernier s'occupa aussitôt d'organiser son départ.

Trois pirogues et un boat ou bateau plat furent armés.

Les pagaieurs choisis parmi les plus robustes furent attachés à l'expédition.

Puis, bien munis d'armes, de munitions, les explorateurs s'embarquèrent après des adieux, bien plus émus de la part de ceux qui restaient que de la leur.

Les pirogues et le boat filèrent sur le bief du Soueh, resté libre en face le fort Desaix, puis elles s'engagèrent dans un canal étroit, bordé d'arbres et de bambous où elle disparut.

Une angoisse atroce serra le cœur de ceux qui avaient vu partir leurs camarades.

Reverrait-on jamais ces hommes de cœur qui s'enfonçaient dans l'inconnu?

FIN DE LA MISSION MARCHAND

(CONGO-NIL)

Le volume suivant aura pour titre:

LA MISSION MARCHAND

(FACHODA)

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

I.--A Léopoldville 7

II.--Comme quoi il n'est pas toujours commode de monter une chaloupe 17

III.--Les rapides de l'Oubanghi 32

IV.--Les œufs de Pâques du commandant Marchand 47

V.--De l'Oubanghi aux passes de Baguessé 62

VI.--La reconnaissance du Haut-M'Bomou 71

VII.--Le fortin de Baguessé 81

VIII.--Offensive 100

IX.--Journal d'un sous-officier 113

X.--L'hivernage 131

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/40750. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.